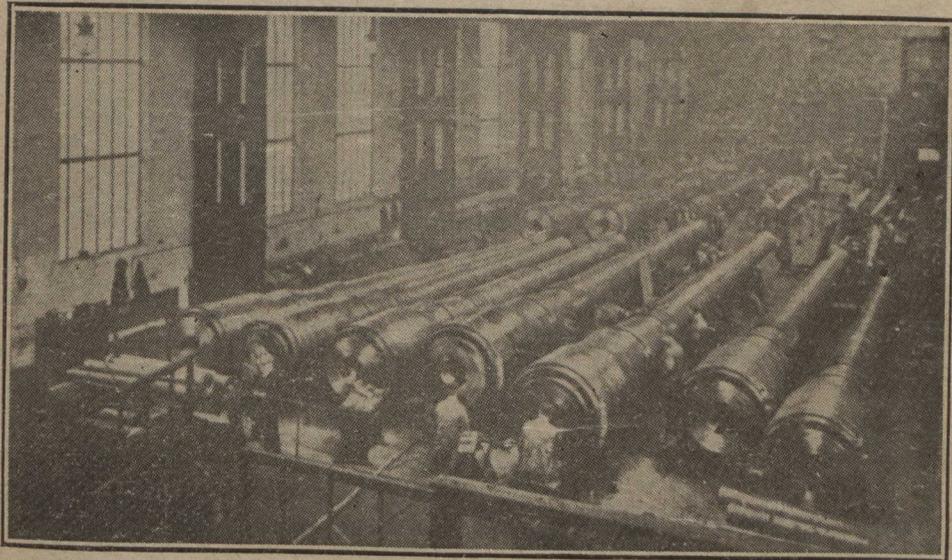


# La Revue Populaire

Magazine Littéraire  
Illustré Mensuel

10ème Année, No 8 AOUT 1917

PRIX  
10 CENTS



*Dans une fabrique de canons. (Voir intérieur.)*

La Jambe  
Artificielle  
de CONRAD

**MARTIN**

donne une marche souple,  
facile, légère, confort par-  
fait, solidité garantie :-: :-:

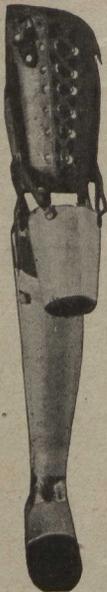
Nous avons la réputation, établie depuis près de 60  
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

*Bandages Herniaires,  
Appareils Orthopédiques, Bas  
Elastiques, Etc., Etc.,*  
DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES  
PAR DES EXPERTS SOUS LA  
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE  
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages  
**36-38 rue GRAIG Est, Montreal**





# La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDÉE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. MUSEES.

LIVRES DE CLASSE : français, anglais, latins, grecs. SAYNETTES ET DRAMES.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

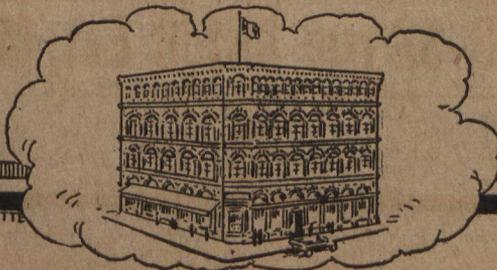
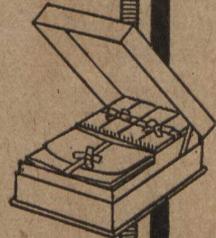
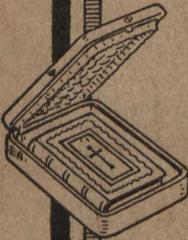
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS : Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers, Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

**Librairie GRANGER FRERES, Limitée**

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.  
MONTREAL.



# LA DUREE DU LINGE

Nous employons absolument tous les meilleurs moyens pour faire du bon ouvrage et pour donner à tous nos clients un service parfait. Voilà pourquoi les gens difficiles font faire leur blanchissage à la

**UPTOWN  
7640**

LIVRAISON  
DANS  
TOUTES LES  
PARTIES  
DE LA VILLE

## TOILET LAUNDRY

CO. LTD.

Recommandée par "The Montreal  
Housewife's League".

**NETTOYAGE TEINTURE "VALET  
SERVICE"**

## RIMES D'AOUT

## LES BRUITS DU SOIR

*C'est le joli mois d'août. Les seigles pleins de voix  
Chuchotent tendrement au soir des ritournelles,  
Et les arbres rêveurs tendent leurs bras en croix  
Au souffle musical des brises éternelles.*

*A l'ombre des sapins, presque à l'île du grand bois  
Où des oiseaux de nuit voguent à tire-d'ailes,  
Une source se plaint, claire comme autrefois,  
Au calme reposant des heures solennelles.*

*Les cieux sont recueillis. Un rosaire d'Ave  
S'égraine lentement au pied des mausolées  
Pour l'immortelle paix des âmes exilées.*

*Et sur l'immensité par le vent soulevé  
Un "Salvete flores" sème ses harmonis:  
C'est l'oraïson du soir des choses infinies!*

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

## SOMMAIRE DU No D'AOUT 1917

	Pages		Pages
Trois ans .....	7	Le Flair du Peau-Rouge .....	128
Les bruits .....	8	La chasse aux rats .....	129
La Cathédrale de Reims .....	9	Les Émeraudes .....	130
Un arbre précieux .....	12	L'élevage du canard en Chine .....	130
La mine la plus profonde .....	12		
Le premier prospectus .....	12		
<b>TRAVAUX D'AMATEURS :</b>			
Pour couper le verre .....	13	Les Evasions .....	131
Fauteuil de salle à dîner .....	13	Canon lance-messages .....	132
<b>LANGAGE DES FLEURS: Mois d'Août</b> .....	14	Le Kaiser et la saucisse .....	132
Le froid conservateur de la vie .....	18	Le général Prestinari .....	132
Les Thibétains, vieux fumeurs .....	18	Touchant enterrement .....	132
<b>LA VIE DROLE. Domestiques de l'avenir</b> .....	19	Le bras du Kaiser .....	133
Les caprices de la foudre .....	21	Leurs journaux .....	133
La poupée symbole de deuil .....	22	Braves aveugles .....	133
L'influence des couleurs .....	23	Pierroquets contre zeppelins .....	133
Noms donnés aux enfants malgaches .....	25	Histoire d'une tête de veau .....	134
La sécurité des banques .....	26	Transmission du son .....	134
Les Etats-Unis, poésie .....	27	Patriotisme des Juifs .....	134
Le Tabac comme baromètre .....	28	La maison du Polonais .....	135
Silhouettes .....	28	Une décoration .....	135
La Fraîse, Recettes diverses .....	29	Correspondance des soldats .....	135
La vie à bord d'un sous-marin .....	31	Grades féminins .....	135
La Poste pour les Tommies .....	32	La grâce de St-André .....	135
Les rochers-tentes .....	33	Quelques devises .....	136
Le plus vieil arbre du monde .....	33	Nouveau type de bateau .....	136
L'araignée est ingénieuse .....	34	Les canons-monstres .....	137
Une plante qui toussa .....	34	Une police auxiliaire en Russie .....	137
Un arbre sur un toit .....	34	Enfants possédés .....	140
<b>ROMAN : UN PRIX DE VERTU,</b>		<b>MOSAÏQUE: Oiseaux géants</b> .....	141
par <i>Berthe de Puybusque</i> .....	35	Superstition des animaux .....	141
La Teinture des arbres vivants .....	108	Poissons dans une mine d'or .....	141
A propos de naufrages .....	109	Remarquable coïncidence .....	141
Un problème municipal .....	110	Un palais cottioux .....	142
La mare et la Divinité .....	111	Un lac étarngé .....	142
Un lait d'une grande saveur .....	112	L'Épigramme .....	142
Nouvelle charrue .....	112	L'Épreuve des montres .....	142
Les massacres d'Arméniens .....	113	Le soleil fournisseur d'électricité .....	143
Pièges à sous-marins .....	114	Superstitions populaires .....	145
La ville d'Orange .....	114	L'usage de la dynamite dans les planta-	146
Les chaussures bizarres .....	115	tions .....	
Inventeurs, la fortune vous attend .....	117	Rendez vos habits imperméables .....	148
Fumez et fabriquez de la potasse .....	118	Le métal mou .....	148
Le sommeil des poissons .....	118	L'Homme qui avait perdu sa langue .....	149
Le mauvais pêcheur .....	119	Comment vous amuserez le bébé .....	152
Quand une personne tombe .....	119	La pauvresse et le Kaiser .....	154
Une chose miraculeuse .....	120	Le patinage à roulettes .....	154
Les caprices de l'imagination .....	121	Le Canada riche en asphalte .....	156
Les Hélices d'avions .....	122	Ce qui étonne les poissons .....	156
Pour conserver les oeufs .....	122	L'Eau fraîche sous glace .....	156
Blanchisserie de billets de banque .....	123	Loutres et commorans de proie .....	157
Des mariages compliqués .....	124	Éprouvez vos cheveux .....	158
Reines qui fument .....	125	Un curieux petit poisson .....	158
Faites la guerre aux mouches .....	125	Les plaisirs des animaux .....	160
L'Homme grandit et rapetisse .....	126	Photographiez-vous sans assistance .....	160
Comment on cultive les cannes .....	127	Le plus grand désert .....	161
		Le ver électrisé .....	162
		La fortune vient en se baignant .....	162
		Des menottes nouvelles .....	162

# La Revue Populaire

Vol. 10, No 8

Montréal, Août 1917

## ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:  
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts  
Montréal et Etranger:  
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Paraît tous  
les mois**

POIRIER, BESSETTE et CIE,  
Editeurs-Propriétaires,  
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée  
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-  
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne ga-  
rantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

## Trois Ans

Il y a, ce mois-ci, trois ans que la guerre dure. Celui qui, en août 1914, eût dit qu'en 1917, à pareil mois, le combat serait plus acharné que jamais, celui-là n'eût trouvé autour de lui que des incroyables...

Les moyens modernes de destruction sont extraordinairement puissants ; ils pouvaient faire présager une conflit de courte durée mais si l'offensive s'est perfectionnée, la défensive n'en a pas moins fait de progrès.

C'est l'éternelle lutte du projectile et de la cuirasse.

Quelle en sera la fin ?

Certes, pour la guerre actuelle, la fin viendra ; elle n'est même pas très éloignée maintenant, mais après cette guerre il y en aura d'autres. Dans vingt ans, dans cinquante, dans cent ans si l'on veut, mais cela recommencera.

Et cela ira *crescendo*, il n'y a pas besoin d'être prophète pour l'affirmer.

\* \* \*

Il y a trois cents ans, une grande bataille couchait quelques centaines d'hommes sur le terrain ; il y a cent ans les pertes se chiffraient par milliers ; aujourd'hui c'est par millions ; demain ?...

Demain, nos arrière-petits enfants as-

sisteront peut-être à de mystérieux combats entre les planètes... Le rêve de Wells sera vrai.

Aujourd'hui, les distances et les océans ne comptent plus sur terre ; la ligne de feu est toute proche, à plusieurs milliers de milles, la terre est déjà trop petite pour s'y battre... Demain des savants auront trouvé le moyen de communiquer avec d'autres planètes, puis la possibilité de s'y rendre et il y aura fatalement encore des Guillaume pour désirer les conquérir...

Demain l'électricité mieux asservie par l'homme accomplira des choses stupéfiantes et les mondes voleront peut-être en éclats comme aujourd'hui les montagnes...

Demain ce sera des chimistes, de vieux savants au chef blanchi qui prendront la place des généraux modernes ; ce sera la lutte des éléments, la foudre domestiquée, le grand chambardement...

.....

A moins que tout ce remue-ménage ne finisse par lasser Celui pour qui l'immensité n'est qu'un point, pour qui les mondes ne sont que des atômes et que d'un simple geste irrité, il ne fasse rentrer les plus turbulents dans le chaos et le silence éternels...

ROGER FRANCOEUR.

---

## UNE REQUETE A NOS AMIS

---

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE";

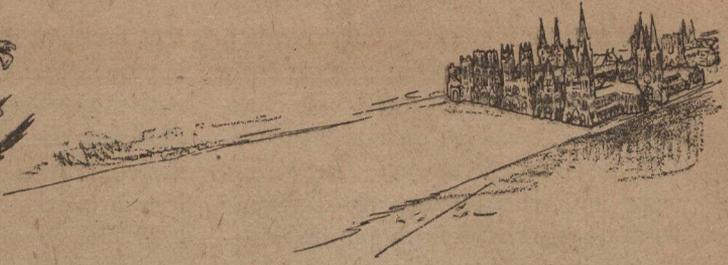
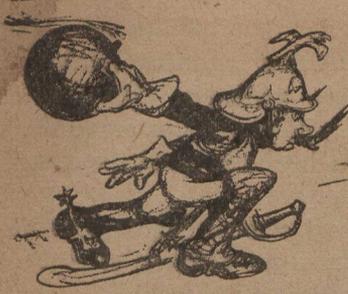
Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

### **Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



## LA CATHEDRALE DE REIMS

*Voici d'émouvantes lignes au sujet du superbe édifice sur lequel se sont acharnés les boches.*

*Ce récit est dû à un artiste dessinateur français de grand talent, Sem, qui est un homme de cœur sachant manier la plume avec autant d'heureuse aptitude que le crayon.*

LA cathédrale agonise. Une de ses tours, frappée à mort, est sur le point de s'écrouler. Je voudrais, après tant d'autres, apporter mon témoignage et la décrire telle que je l'ai vue, alors qu'elle n'était que blessée: ruine encore superbe, pathétique et suprême souvenir qui va bientôt disparaître sous les coups acharnés de l'ennemi.

J'arrivai à Reims en automobile. De loin, l'énorme silhouette de la cathédrale, dominant la ville, m'apparut presque intacte; mais, après avoir traversé les quartiers dévastés par les obus, quand je débouchai devant la façade, je fus saisi d'une profonde émotion.

Hagarde et toute sombre, la cathédrale se dressait sur la place déserte, nivelée par le bombardement; au milieu de l'amas de décombres des édifices et des maisons écroulés à ses pieds, elle semblait plus haute et plus imposante dans son isolement tragique de ruine.

Cette façade, ouvragée comme un reliquaire, où régnait, depuis sept cents ans, tout un peuple de statues assemblées sous ses ogives fleuries en un pompeux concile

de saints, d'archanges et de rois, cette façade fascinatrice, aux mille visages, intimidante comme une foule, qui, surplombante et penchée vers vous, semblait-il, vous regardait de tous les yeux des personnages souriants ou graves groupés autour de ses trois porches,—toute cette vie fervente n'est plus qu'une sorte de charnier de pierres.

Partout des têtes coupées, des membres broyés, écartelées, des faces épouvantablement défigurées par d'atroces brûlures, des corps informes, écorchés vifs, aux mutilations compliquées,—un terrifiant étal de suppliciés exposés là, sur ces murs calcinés, comme les dépouilles sanglantes que les barbares clouaient jadis aux portes des villes saccagées. Des vierges martyrisées sont encore en prière, les yeux baissés dans des visages extatiques sans nez et sans bouche; des évêques avec un tronçon de bras continuent le geste de bénir. Tous ces restes, tous ces cadavres de statues, que l'on ne peut pour la plupart identifier, sont roussis, corrodés par l'incendie et, pour compléter encore l'impression de géhenne et de mort, des oiseaux noirs tournent dans le ciel qu'ils emplissent de leurs croassements.

Par un des porches ruinés, je pénétre dans l'intérieur.

Tout de suite je suis saisi, scandalisé par le plein jour qui a envahi la nef. Je

m'attendais si peu à cela. J'entrais plein de respect, croyant me plonger dans cette fraîche obscurité de forêt qui fait le charme mystique et recueilli de nos cathédrales, et je me heurte à un jour cru, un soleil laïque qui entre comme chez lui par les vitraux crevés et éclaire impitoyablement le sanctuaire jusqu'au plus profond de l'abside...

Devant cet éclairage de gare, je reste un instant interdit, mon chapeau à la main, hésitant à me recouvrir. Sous cette clarté implacable l'église me paraît désaffectée, rapetissée, et les sveltes colonnes qui, jaillissant du sol, allaient se perdre dans la vague pénombre des ogives, semblent maintenant diminuées, réduites à des proportions tout humaines. L'architecture à un aspect neuf qui me déconcerte. Ce jour profanateur a fait évanouir cette auréole de splendeur que les reflets des merveilleux vitraux promenaient sur les pierres, au rythme lent des heures.

Les dalles, craquantes de verre pulvérisé, sont jonchées de paille brûlée, de débris et de décombres; des chaises renversées gisent en tas dans les coins; les autels sont dégarnis de leurs flambeaux et de leurs croix; seuls sur les murs restent les clous où étaient accrochés les tableaux et les tapisseries, et les longues cordes privées de leurs lustres qui pendent tristement des voûtes, achèvent de donner à la cathédrale cet air d'abandon, cet aspect navrant d'une maison sinistrée qu'on a déménagée. Oui, c'est vrai, j'ai l'impression qu'on a déménagé la maison du bon Dieu.

Quelques confessionnaux épargnés par les flammes, avec leurs portes disloquées, béantes, ressemblent à de braves armoires de famille forcées par des cambrioleurs; ils exhalent au grand jour indis-

cret le relent des vieux péchés moisissés dans l'ombre depuis tant d'années derrière les petits guichets grillagés, dévernissés par l'haleine des pénitentes. Les belles stalles des chanoines, la chaire muette sont souillées de plâtras.

Il fait chaud comme dehors. Les moineaux bruyants, qui volètent et se poursuivent parmi les ogives, pépient avec impudence, et, au lieu de cette bonne odeur de messe, on respire une âcre senteur d'incendie refroidi.

Le divin mystère s'est évanoui...

Tout de même je garde mon chapeau à la main, tendant machinalement les doigts vers le bénitier tari, plein de gravats jusqu'au bord. Je me réfugie dans le coin le plus sombre, au fond d'une chapelle et, là, tout seul, assis sur une chaise boiteuse, je me recueille et je me souviens...

Je rêve à ces ténèbres somptueuses et odorantes, saturées de parfums et d'oraisons, qui emplissaient l'immense vide des nefs depuis les dalles sonores jusqu'aux vertigineuses ogives, où planaient des essaims de prières envolées, en suspens sous les voûtes obscures, traînant comme de lentes vapeurs d'encens; je rêve à cette atmosphère mystique, consacrée comme l'eau stagnante des bénitiers, macérée par des siècles d'imploration et de ferveur, de cantiques et de psalmodies, imprégnée de divinité, chargée d'histoire et de légendes, riche d'indulgences et de grâces, épaissie de toutes ces fumées montées des encensoirs, des lustres et des flambeaux,— de toute cette antique poussière religieuse, accumulée là depuis les vieux âges de foi.

Ah! l'alchimie sacrée des vieux maîtres verriers! Ah! les magiques vitraux!... Ils mettaient sur l'humble paroissien d'une servante les riches enluminures d'un missel de reine et étendaient sur les dalles

nues, où s'agenouillaient les pauvres, d'éblouissants tapis de prière ! Ils exorcisaient pour ainsi dire le soleil, purifiaient ses rayons, ne laissaient filtrer que des lueurs liturgiques, une demi-nuit nimbée où couvaient, à l'abri de la lumière impie du siècle, les vérités obscures et consolantes, les ineffables symboles du vieux rêve chrétien.

C'est fini. Tout ce qui fut l'âme de la cathédrale de Reims, pénombre harmonieuse et embaumée, effluves mystérieux et sans nom, tout s'est envolé à travers les déchirures de ses antiques verrières, dont l'émiettement splendide étincelle sur les dalles, comme si on avait pillé là le trésor d'un lapidaire fabuleux.

La célèbre rosace de la façade, naguère splendide ostensor de soleil, crevée en maints endroits, montre son armature de plomb et fait penser maintenant à une pièce de feu d'artifice prête à s'éteindre où apparaissent, dans le dernier flambement, les tristes fumerons de sa carcasse noire. Deux des plus beaux, des plus anciens vitraux de la nef, ceux dont les couleurs sont si chaudes, si profondes, si épaisses que le regard y plonge, s'y enfonce comme dans les hautes laines d'un riche tapis, à présent criblés de petits trous, montrent la trame et semblent rongés par les mites. Certains ont l'aspect de grands puzzles inachevés avec leurs scènes compliquées, où manquent par place des morceaux contournés. D'autres enfin, tout à fait broyés, laissent pendre hors de leurs ogives béantes leur sertissage embrouillé où tremblent encore quelques petits fragments de verre pareils à ces feuilles mortes oubliées par l'hiver aux branches desséchées des arbres.

Je sors de l'église, pénétré de tristesse. Dans le ciel très haut passent de temps à autre, en ronflant, des obus qui tombent

sur la ville, et je pense avec rage aux brutes qui frappent avec de telles masses de fer ces dentelles de pierre, ces flurons d'une grâce si fragile que les corneilles en s'y posant tendent des pattes anxieuses, les ailes en balancier, comme si elles craignaient de les sentir fléchir sous leur poids.

Toute seule, toute petite, au centre de la place déserte, la Pucelle, restée par miracle intacte au milieu du désastre, érigée sur son palefroi, tient haut, d'un geste gauche de paysanne, son épée, à laquelle les enfants de Reims ont attaché un petit drapeau tricolore qui palpite...

— c —

## UN GARÇONNET PHENOMENAL

MAURICE Pluthero, fils de M. P. G. Pluthero, de Petersham, Surrey, est certainement un *phénomène*, comme garçon.

Il n'est âgé que de neuf ans et pèse 14 stones—1 stone valant 14 livres ce qui fait à peu près 196 livres; il mesure 4 pieds et 11 pouces; comme tour de taille, il n'a pas moins de 4 pieds et 6 pouces; comme pourtour de poitrine, 47 pouces; ses biceps ont 15 pouces et ses mollets 18 pouces ! Il fréquente l'école de Petersham, mais comme il n'y avait pas de siège ni de pupitre assez large pour lui, on a été obligé d'en fabriquer des spéciaux.

Malgré sa volumineuse corpulence, il se complait à jouer avec les camarades de son âge et même il tient tête, à la course, aux plus légers d'entre eux !

A l'âge de 4 ans, il pesait déjà plus de 50 livres.

Chose singulière qui fait ressortir davantage ce curieux phénomène c'est que son frère et sa soeur, sont de taille, de poids et de grandeurs tout-à-fait normaux.

## UN ARBRE PRECIEUX

L'ARBRE le plus merveilleux du monde est le palmier "yo cara" du Brésil. Sa racine a les mêmes propriétés médicinales que la Salsepareille.

On fabrique le vin et le vinaigre de certaines parties de ses branches. Il produit aussi une substance saccharreuse; on y tire aussi une matière qui ressemble au sagou.

On utilise son fruit pour la nourriture des animaux. La noix est quelquefois substituée au café. Du tronc, on peut extraire une matière blanche semblable au lait du coco et une fleur qui imite l'herbe à la flèche.

On fabrique au moyen du fibre de ses feuilles des chapeaux, paniers, balais et des nattes.

En outre, il produit du sel et un alcali en usage dans les manufactures de savon.

On a raison de l'appeler "l'arbre merveilleux", puisqu'en plus de l'élégance de sa forme, de la bienfaisance de son ombre, il rend des grands services, dans la vie économique des peuples.

— o —

## LA MINE LA PLUS PROFONDE DU MONDE

LA mine la plus profonde du monde est celle de Marro Velho, au Brésil, qui atteint 6000 pieds, en-dessous de la surface de la terre.

Cette mine d'or est exploitée par une compagnie anglaise. Sa veine principale descend dans le sol comme un grand couloir, à un angle de 45 degrés.

La température normale au fond n'est que de 113 degrés et au moyen de la ventilation est tenue à 100.

## LE PREMIER PROSPECTUS

SAIT-ON quel fut le premier prospectus qui ait été distribué dans la rue?

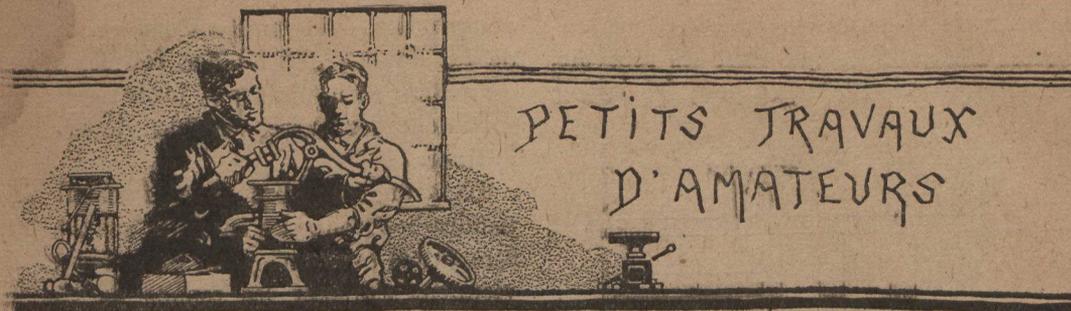
Ce fut celui d'un magasin de vêtements pour femmes et enfants: il date de 1795. On y lit qu'une dame Lisfrand, jadis Teilers, y débite, à des prix modérés près le café de Foi", à Paris, des robes romaines à la Cléo, "d'une tournure rare", des chemises grecques "d'un beau, simple et superbe effet", des "redingotes à la Thessalie dessinant la taille avec grâce": suit le détail des prix. Ce prospectus ne bat point encore la grosse caisse devant les avantages de ses produits, il renseigne, sans autre.

Le prospectus moderne n'est véritablement né qu'en 1828, et il ne se présenta illustré qu'en 1835. Quelles sont alors les inventions qu'il prône en termes dithyrambiques. Le sucre de betterave, la marmite autoclave, permettant de faire son pot-au-feu en vingt-cinq minutes, les charrues, les para-grêles, les pendules à rouages, toutes les variétés de lampes, la bougie, les chandelles, la cafetière à la morize "permettant de faire son café tout seul", les lits élastiques, la voiture nomade pour voyager en famille, (créée par Franconi), le salon de coiffure musical, les restaurants à vingt-deux sous, les magasins de nouveautés, les agences de renseignements, les marchands de lait "meilleur et plus naturel" (déjà!) les portraits en une seule séance "très ressemblants!"

Toute l'ingéniosité de la moderne réclame commence à y faire son apparition!

— o —

Les premières notions de gravure sur bois ont été données par Albert Durer, en 1527.



## COMMENT COUPER LE VERRE AVEC DES CISEAUX



le diamant est capable de le couper instantanément.

Le proverbe ne dit-il pas: "Qui n'essaie rien, n'a rien"?... d'autres l'ont fait... vous êtes à même d'en faire autant? La chose n'est donc pas impossible...

Il suffit d'un baquet ou d'une cuve remplie suffisamment d'eau dans laquelle vous immergerez la vitre que vous voulez couper; vous la couperez droite, ronde ou en serpentín aussi facilement que si vous coupiez un bout de carton, sans en casser un morceau.

Comment expliquer cette curieuse opération si ce n'est que la vitre se trouvant entre deux eaux ne ressent aucune vibration qu'elle pourrait éprouver dans un autre milieu.

Un coup d'oeil jeté sur l'illustration

Il semble de prime abord bien difficile, presque impossible, de vouloir couper du verre, tel qu'une vitre, avec des ciseaux, alors que l'on sait que seul

ci-jointe nous facilitera grandement l'opération et la réussite.

## FAUTEUIL POUR SALLE A DINER

LA gravure ci-jointe nous représente un fauteuil, de construction facile. Il est destiné à faire partie de l'ameublement de la salle à manger. Voici ce qu'il faut comme matériel, pour sa construction:

Commencez par couper les pieds selon les mesures données et biseaux l'extrémité des deux pieds les plus longs, faites-y d'avance les entailles où doivent venir s'ajuster les différentes traverses auxquelles vous aurez fait un tenon à chaque extrémité.

Achevez la partie de derrière d'abord, en réunissant aux deux pieds les différentes traverses qui seront collées et consolidées ensuite par des vis; ainsi vous aurez plus de facilité pour ajuster les autres morceaux.

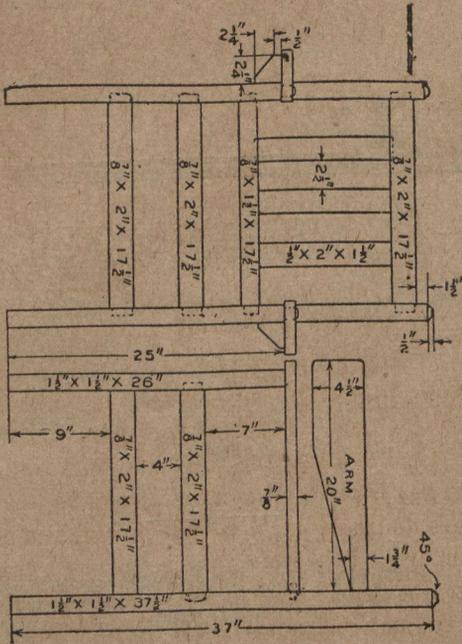
Les trois barres ou traverses verticales du dos du fauteuil, n'auront pas de te-

nons, mais les entailles dans les deux traverses horizontales qui vont les recevoir, seront faites assez larges pour les laisser

vous voulez, évidemment il est préférable de lui donner une nuance foncée, brune ou acajou et ne doit pas jurer avec l'assortiment des autres meubles de la salle à dîner.

La grande solidité de ce fauteuil dépendra beaucoup des entailles qui doivent être faites avec une juste précision et où viennent s'ajuster les tenons de chaque morceau.

S'il y a du jour, autour de ces entailles, prenez du mastic, donnez lui la teinte que vous allez donner au fauteuil et bouchez-en les trous.



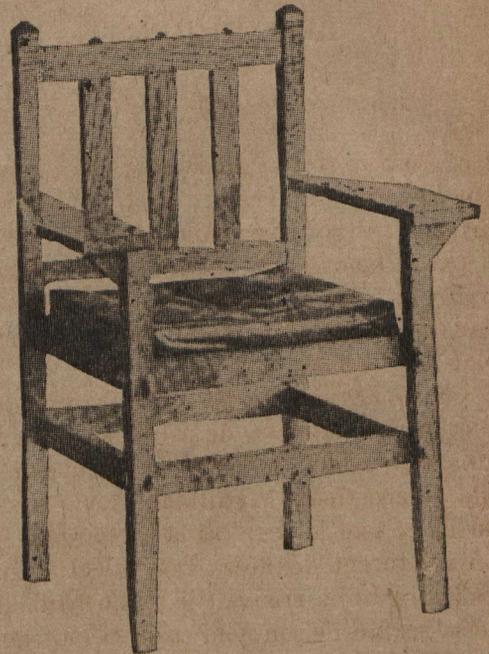
- 2 poteaux (pieds) de derrière 1 1/2 x 1 1/2 x 38 pes
- 2 poteaux (pieds) de devant 1 1/2 x 1 1/2 x 26 1/2 pes
- 9 traverses (horizontales) . . . 7/8 x 2 x 19 1/2 pes
- 1 traverse (horizontale) . . . 7/8 x 1 1/2 x 19 1/2 pes
- 3 traverses verticales . . . 1/2 x 2 x 12 1/2 pes
- 2 Accoudoirs . . . . . 7/8 x 4 1/2 x 20 1/2 pes
- 2 petites consoles (pour accoud) 7/8 x 2 1/4 x 2 1/2 pes
- 2 taquets (pour intér. siège) 3/8 x 1 x 19 pes
- 4 traverses (pour le fond) . . . 3/8 x 2 x 19 pes

entrer de leur pleine épaisseur. Fixez-les au moyen de vis assez longues.

Puis viennent les accoudoirs ou bras qui seront placés à 25 pouces à partir du bas et soutenus puissamment par une petite console de chaque côté, solidement collées.

Quatre traverses de bois, supportés par deux petites barres d'appui, l'une en avant, l'autre en arrière, en dedans de la chaise, feront le fond ou pardessus duquel sera placé le coussin.

Donnez alors au fauteuil la teinte que



Une bonne couche de vernis pour finir donnera une belle apparence de propreté au fauteuil.

— o —

La première machine à coudre complète a été brevetée par Elias Howe, pr., en 1846.



## LIS COMMUN

### MAJESTÉ

Le lis est un roi; sa grâce, c'est la majesté. On ne trouve nulle part chez nous le lis primitif; il nous vient de la Syrie; jadis il para les autels du Dieu d'Israël et couronna le front de Salomon; mais il règne dans nos jardins depuis un temps immémorial.

Charlemagne voulait qu'il partageât, avec la rose, la gloire de parfumer ses jardins, et, s'il faut en croire les antiques récits de nos aïeux, le vaillant Clovis reçut un lis céleste le jour où la victoire et la foi lui furent données. Louis VII, dans les fleurs du lis, trouvait le triple symbole de sa beauté, de son nom et de sa puissance; il les plaça sur son écu, sur son sceau et sur sa monnaie. Philippe-Auguste en sema son étendard.

Saint Louis portait une bague représentant, en émail et en relief, une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau était gravé un crucifix avec ces mots: *Hors cet anneau pourrions-nous trouver amour?* parce qu'en effet cet anneau offrait à ce monarque pieux l'emblé-

me de tout ce qu'il avait de plus cher: la religion, la France et son épouse.

Ce fut aussi une idée religieuse qui engagea Charles V à fixer à trois le nombre des fleurs de lis; depuis son règne, ce nombre n'a plus varié; mais, si le lis céleste brilla depuis Clovis sur la manteau et sur l'écusson de nos rois, il donna aussi sa couleur à l'étendard de nos guerriers.

Le panache de Henri IV, qui conduisit toujours les Français à la victoire, était blanc comme un lis: il était l'image d'une âme pure et d'une gloire sans tache.

## GIROFLEE DES JARDINS

### BEAUTÉ DURABLE

La rose dure peu, et le lis, qui fleurit plus tard, passe presque aussi vite. La giroflée, moins gracieuse que la rose, moins superbe que le lis, a un éclat plus durable; longtemps elle nous offre ses belles fleurs rouges et pyramidales, qui répandent une odeur qui charme les sens.

Les plus belles giroflées sont rouges; elles ont donné leur nom à la couleur qui les pare, couleur qui le dispute en éclat à la pourpre de Tyr. On voit aussi des giro-

flées blanches qui sont très belles; on en voit de violettes et de panachées qui ne sont point sans agréments; mais, depuis que l'Asie et l'Afrique nous envoient leurs brillants tribus, nous avons négligé la giroflée si chère aux anciens. Cette belle fleur s'élève dans nos parterres, comme une beauté vive et fraîche qui verse la santé autour d'elle; la santé, ce premier des biens, sans lequel il n'y a ni bonheur ni *beauté durable*.

## BLE

### RICHESSE

Les botanistes assurent qu'on ne trouve nulle part le blé dans son état primitif. Cette plante semble avoir été confiée par la Providence aux soins de l'homme, avec l'usage du feu, pour lui assurer le sceptre de la terre. Avec le blé et le feu, on peut se passer de tous les autres biens, on peut aussi les acquérir. L'homme, avec le blé seul, peut nourrir tous les animaux domestiques qui soutiennent sa vie et partagent ses travaux.

Le blé est le premier lien des sociétés, parce que sa culture et ses préparations exigent de grands travaux et des services mutuels; aussi les anciens avaient-ils appelé la bonne Cérés *législatrice*.

Un Arabe égaré dans le désert n'avait pas mangé depuis deux jours; il se voyait menacé de mourir de faim. En passant près d'un puits, où les caravanes s'arrêtent, il aperçoit sur le sable un petit sac de cuir; il le ramasse: "Dieu soit béni! dit-il; c'est, je crois, un peu de farine." Il se hâte d'ouvrir le sac; mais, à la vue de ce qu'il contenait, il s'écrie: "Que je suis malheureux! Ce n'est que de la poudre d'or."

## UN BOUQUET DE DAHLIAS

### MA RECONNAISSANCE SURPASSE VOS SOINS

Cette plante vient du Mexique, où l'on mange ses racines cuites sous la cendre. Dès le commencement du siècle dernier, on la cultivait en France comme plante alimentaire. Toutefois elle ne tarda pas à être rejetée à cause du goût par trop aromatique de ses racines; mais cette disgrâce fit sa fortune, car elle ne disparut des potagers que pour entrer dans les jardins.

Frappée de l'abondance et de l'élévation de ses tiges, du charnu de son feuillage d'un vert sombre et doux, si propre à faire ressortir l'éclat de ses fleurs simples alors, mais toutes brillantes de leur disque d'or et de leurs pétales de velours violet et empourpré, les botanistes se mirent à la cultiver.

D'abord ils l'introduisirent dans la serre tempérée et lui prodiguèrent l'air, l'eau et une chaleur savamment ménagée. C'est ainsi qu'ils accoutumèrent peu à peu la plante à donner ses fleurs pendant huit mois de l'année, depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de février.

Mais, ô prodige! bientôt on s'aperçut que non-seulement le dahlia reconnaissant variait ses couleurs à l'infini, mais encore qu'il doublait, triplait, quadruplait les pétales de sa couronne, en en variant toujours les nuances et les formes, de manière à emprunter tantôt à la rose son aspect, tantôt à l'oeillet ses panaches, tantôt aux riches pivons leur luxe et leur éclat.

Ainsi le dahlia, venu du Mexique, s'est embelli par la culture sous le climat de Paris; de là il s'est répandu en Hollande, où il forme ces plates-bandes si pittoresques composées d'une seule fleur. Aujourd'hui on le trouve partout, en Prusse, en Danemark, en Suède, où son nom rappel-

le celui d'André Dahl, illustre botaniste dont cette fleur porte le nom.

En Angleterre, le dahlia est l'objet spécial d'un commerce très lucratif. En Italie, ses belles touffes, un peu négligées, se mêlent à celles des plus belles fleurs. En Russie, on en forme des parterres intérieurs, qu'on aperçoit de la rue au travers de grandes glaces d'un pur cristal; et cette vue lointaine donne quelquefois aux tristes hivers de ces tristes climats les apparences gracieuses du printemps.

Le Dahlia est consacré à la reconnaissance; s'il avait de doux parfum, il le serait à l'amour.

## SOUCI DES JARDINS

### PEINE, CHAGRIN

On peut modifier de cent façons la triste signification du souci. Uni aux roses, il est le symbole des douces peines de l'amour; seul, il exprime l'ennui; tressé avec diverses fleurs, il représente la chaîne inconstante de la vie, toujours mêlée de biens et de maux. En Orient, un bouquet de soucis et de pavots exprime cette pensée. Je calmerai vos peines." C'est surtout par des modifications semblables que le langage des fleurs devient l'interprète de tous nos sentiments.

Marguerite d'Orléans, aïeule maternelle de Henri IV, avait pour devise un souci tournant son calice vers le soleil, et pour âme :

*Je ne veux suivre que lui.*

Cette vertueuse princesse entendait, par cette devise, que toutes ses pensées, toutes ses affections, se tournaient vers le ciel, comme la fleur du souci vers le soleil.

## DATURA

### CHARMES TROMPEURS

Souvent, arrêtée par la mollesse, une indolente beauté languit tout le jour et se cache aux rayons du soleil. La lumière incertaine des bougies, complice de ses artifices, lui prête un éclat trompeur; elle séduit, elle enchante. Cependant son cœur ne connaît plus l'amour, il lui faut des esclaves, des victimes. Jeune homme imprudent, fuyez à l'approche de cette enchanteresse; pour aimer et pour plaire, la nature suffit, l'art est inutile. Celle qui l'emploie est toujours perfide et dangereuse.

Les fleurs du datura, semblables à ces beautés nocturnes, languissent sous un feuillage sombre et fané, tant que le soleil nous éclaire. Mais, à l'entrée de la nuit, elles se raniment, déploient leurs charmes et étalent ces cloches immenses que la nature a revêtues de pourpre d'ivoire, et auxquelles elle a confié un parfum qui attire, qui enivre; mais qui est si dangereux, qu'il asphyxie, même en plein air, ceux qui le respirent.

## PISSENLIT, OU DENT-DE-LION

### ORACLE

Portez-vous vos pas dans la plaine, sur la pente des collines, ou sur le haut des montagnes, regardez à vos pieds, vous ne tarderez pas à y découvrir des rosaces de verdure toutes couvertes de fleurs dorées ou de sphères légères et transparentes. Déjà vous reconnaissez cet ami de votre enfance; c'est le pissenlit, c'est l'oracle des champs; partout on peut le consulter.

Les pissenlits, comme les enfants des hommes, sont généralement répandus sur

le globe; on les trouve dans les quatre parties du monde, sous le pôle et sous l'équateur, aux bords des eaux et sur les rochers arides; partout ils se présentent à la main qui veut les cueillir, ou à l'oeil qui veut les consulter; leurs fleurs, qui se forment et qui s'ouvrent à certaines heures, servent d'horloge au berger solitaire; et ses houppes emplumées lui prédisent le calme ou l'orage.

Mais ces boules légères servent encore à de plus doux usages. Vit-on loin de l'objet de sa tendresse, on en détache avec précaution une de ces petites sphères transparentes; on charge chacun des petits volants qui la composent d'une tendre pensée; puis on se tourne vers les lieux habités par la bien-aimée, on souffle, et tous ces petits voyageurs, messagers fidèles, portent à ses pieds vos secrets hommages. Désire-t-on savoir si cet objet cher s'occupe de nous comme nous nous occupons de lui, on souffle encore; et, s'il reste une seule aigrette, c'est la preuve qu'il ne nous oublie pas.

Mais cette seconde épreuve, il faut la faire avec précaution: on doit souffler bien doucement, car, à aucun âge, pas même à l'âge brillant des amours, il ne faut souffler trop fort sur les douces illusions qui embellissent la vie.

### LE FROID CONSERVATEUR DE LA VIE

UN poisson vivant qui est graduellement gelé dans un morceau de glace, continue à vivre, tel est le résultat d'une expérience du professeur E. Victor Smith de l'Université de Washington.

Voici en quels termes, il énonce sa théorie: "Aucune raison m'empêche de croire qu'un poisson gelé graduellement dans un

morceau de glace, ne vivrait pas, après dix années. Le cas d'animaux gelés est commun. Les grenouilles sont souvent gelées pour de longues périodes et des tortues vivent, sans manger, pendant des années."

Le procédé de geler des poissons doit être employé avec précaution. La température de l'eau doit être abaissée très lentement et doit être élevée graduellement quand il s'agit de dégeler l'animal.

— o —

### LES THIBETAINS SERAIENT DE VIEUX FUMEURS

ON prétend généralement que l'usage du tabac ne fut connu de l'Ancien-Monde qu'après la découverte de l'Amérique. Cependant, le docteur Berthald Laufer, du muséum d'histoire naturelle de Chicago, prétend que les Thibétains connaissaient le tabac en 377 avant Notre-Seigneur. Voici d'ailleurs ce que le savant écrit.

"Parmi les curiosités nombreuses du dictionnaire Thibétains-Anglais, publié en 1902 par Sara Chaudia L'as, nous lisons que le tabac fit son apparition au Thibet environ 100 ans après la mort de Bouddha. Cet usage du tabac est aussi mentionné dans des écrits d'un Coma du douzième siècle. En 1908, j'avais la bonne fortune de passer quelques mois à la "Villa Thasha, résidence de L'as en Darpeeling et j'attirai son attention sur la question de l'introduction du tabac en Europe et en Asie: "C'est une de nos traditions", dit-il, et montrant le passage ci-haut mentionné de son dictionnaire: "C'est une des nôtres". "Eh certainement nos traditions sont aussi bonnes que les vôtres." ajouta-t-il.

— o —



## LES DOMESTIQUES DE L'AVENIR

SERVICE AUTOMATIQUE

(Au bureau de placement; M. Prudent, constructeur breveté.)

*Une Dame.*—Je désirerais une cuisinière électrique.

*M. Prudent.*—A combien de plats?

*La Dame.*—Environ six par jour; je veux une domestique d'un prix doux.

*M. Prudent.*—Est-ce un bon appareil?

*M. Prudent.*—Oui, la cuisinière est très fine. Son seul défaut est de s'encrasser.

*La Dame.*—C'est que... je tiens à la propreté.

*M. Prudent.*—Ce n'est qu'une question de soins.

*La Dame.*—C'est égal, j'aimerais mieux autre chose.

*M. Prudent.*—Prenez un "Cordon bleu".

*La Dame.*—Vous croyez ce type meilleur?

*M. Prudent.*—Assurément, les organes sont beaucoup plus soignés, vous n'avez pas à craindre le coulage, ce que nous appelons l'anse du panier.

*La Dame.*—Oh! moi, j'ai horreur du coulage!

*M. Prudent.*—Prenez un "Cordon-bleu", vous en serez satisfaite.

*La Dame.*—Le mécanisme en est-il simple?

*M. Prudent.*—Enfantin, j'ose le dire :

chaque matin, vous montez votre bonne; vous pesez sur le bouton qui fait déclancher l'appareil enregistreur, où vous inscrivez le menu. Une sonnerie vous avertit que les mets sont préparés; vous faites passer le courant électrique destiné à assurer la cuisson, et après cela... il n'y a plus qu'à servir chaud.

*La Dame.*—C'est très ingénieux. Et, dites-moi, au point de vue de l'entretien?...

*M. Prudent.*—Un mécanicien va chez vous chaque semaine, afin de graisser la cuisinière.

*La Dame.*—Veuillez me donner vos prix courants.

*M. Prudent, (remettant le catalogue illustré).*—Voilà! (*Insinuant.*) Madame ne se décide pas tout de suite?

*La Dame.*—Non, j'en parlerai à mon mari. (*Elle sort.*)

*M. Prudent, (haussant les épaules).*—Encore une qui ne reviendra pas!

(Même décor: M. Prudent; un gentleman.)

*Le Gentleman.*—Je suis fort mécontent du valet de chambre que vous m'avez fourni.

*M. Prudent.*—Monsieur le comte, je ne saurais dire à quel point vous me surprenez.

*Le Gentleman.*—Il refuse de cirer mes bottes.

*M. Prudent.*—L'avez-vous convenablement huilé?

*Le Gentleman.*—Fichtre oui! Ce qu'il me dépense d'huile!...

*M. Prudent.*—Il faut le rationner. Un valet de chambre de cette taille ne doit pas exiger plus d'un litre.

*Le Gentleman.*—Je lui en donne deux par semaine.

*M. Prudent.*—C'est un de trop.

*Le Gentleman.*—Alors mon valet de chambre a des vices.

*M. Prudent.*—Des vices de construction, c'est impossible. Nos appareils sont vérifiés, on a dû le brusquer. Je passerai demain chez vous.



(Toujours chez le fabricant de serveurs automatiques. *M. Prudent*, une dame blonde, une dame brune.)

*La Dame blonde.*—Je voudrais voir des femmes de chambre.

*M. Prudent.*—Avec l'appareil à repasser?

*La Dame blonde.*—Oui.

*M. Prudent.*—Madame a du linge très garni?

*La Dame blonde.*—Certainement.

*M. Prudent.* (d'un air entendu).—Prenez une "Diligente, No 5".

*La Dame blonde.*—Vous dites une Diligente?

*M. Prudent.*—Oui, c'est une femme de chambre à air comprimé, faisant le ménage, la couture et le service de table.

*La Dame blonde.*—Vous recommandez ce modèle?

*M. Prudent.*—Nos clientes en sont très satisfaites.

*La Dame brune.* (haut à la dame blonde).

*de).*—Marthe a une femme de chambre qui est un vrai bijou. Je n'en ai jamais vu de si jolie. Figure-toi qu'elle fait de la musique.

*M. Prudent.*—Vous parlez de la "Sirène"?

*La Dame brune.*—C'est cela.

*M. Prudent.*—La "Sirène" est surtout demandée par les dames qui se font coiffer à la machine. Quelle que soit la dextérité de celle-ci, l'opération est toujours longue: un peu de musique distrait.

*La dame blonde.*—L'idée est excellente.

*M. Prudent.*—Nos femmes de chambre jouent des airs variés, car nous avons un répertoire complet.

*La Dame brune.*—On ne sait qu'inventer aujourd'hui.

*M. Prudent.*—Si ces dames veulent me faire l'honneur... je leur montrerai la "Soubrette-Phonographe", la dernière création de la maison.

*La Dame blonde.*—Ah!

*M. Prudent.*—La "Soubrette" contient des rouleaux que vous impressionnez en lui dictant vos ordres et les dates de vos invitations.

*La Dame blonde.*—Vraiment!

*M. Prudent.*—Et votre femme de chambre vous rappelle chaque matin les visites que vous avez à faire et les invitations auxquelles vous devez vous rendre.

*La Dame blonde.*—J'aimerais assez une "Soubrette-Phonographe"...

*M. Prudent.*—C'est la perle des femmes de chambre.

*La Dame blonde.*—Ah! dites-moi, ce n'est pas le modèle que vous avez vendu à Mme de Brismiche?

*M. Prudent.*—Non, Mme de Brismiche possède une "Sans-Pareille".

*La Dame blonde.*—A la bonne heure! Je sais que comme habilleuse sa femme de

chambre est défectueuse. Les frottements sont déplorablement et mon amie est couverte de bleus.

*M. Prudent, (la bouche en coeur).—* Si cette dame s'était plainte, un de nos inspecteurs se serait fait un plaisir d'aller se rendre compte par lui-même.

*La Dame blonde.—* Eh bien ! c'est entendu, envoyez-moi une "Soubrette-Phonographe".

*(Fausse sortie.)*

... Ah ! j'oubliais... une de mes amies se propose de prendre une nourrice.

*M. Prudent.—* J'en ai de parfaites. Cette dame la veut stérilisée, sans doute ?

*La Dame blonde.—* Bien entendu.

*M. Prudent.—* Désire-t-elle du lait nature ou bien légèrement vanillé, additionné de fleur d'oranger. J'engageais fortement cette dame à prendre une "Bourguignonne".

*La Dame blonde.—* Ah !

*M. Prudent.—* Une "Bourguignonne" avec malaxeur et baratte.

*La Dame blonde.—* Pardon ! Mais il s'agit d'un nouveau-né. Je ne vois pas en quoi le beurre...

*M. Prudent.—* Je m'explique : l'enfant n'absorbe pas toujours toute la production du lait. Nos nouveaux appareils utilisent l'excédent à la fabrication du beurre.

*La Dame blonde.—* Ah ! très bien.

*M. Prudent.—* Vous voyez quelle économie.

*La Dame blonde.—* Une nourrice qui fait son beurre en coûtant moins cher à ses maîtres?... Mais, monsieur, c'est une révolution. J'engagerai mon amie à prendre une "Bourguignonne".



(Dans la rue. Les deux amies remontent dans leur cab électrique et mettent

l'aiguille du conducteur automatique sur l'indicateur : Corratierie.)

*La Dame blonde.—* C'est égal, l'industrie domestique laisse encore bien à désirer.

*La Dame brune.—* C'est vrai, mais ne nous plaignons pas. Quand je songe qu'autrefois il fallait se faire servir par des hommes et des femmes à peine dégrossis, des paysans sortant de leur campagne !

*La Dame blonde.—* Moi, je n'aurais jamais pu.

*La Dame brune.—* Tu aurais fait comme les autres. Ma grand'mère m'a souvent raconté qu'elle se promenait dans une voiture traînée par un pauvre cheval que conduisait un homme du peuple affublé d'une redingote jaune.

*La Dame blonde.—* Ce devait être à mourir de rire !

*La Dame brune.—* Oh oui... moi je n'aurais pu vivre à cette époque-là !

— o —

## LES CAPRICES DE LA FOUDRE

LES effets de la foudre sont quelquefois si bizarres qu'ils semblent incroyables aux personnes qui en lisent la description dans les journaux. Ainsi il arrive assez fréquemment que des victimes de la foudre sont complètement déshabillés, en voici des exemples :

En 1898 deux jeunes filles et une dame se trouvaient mises à l'abri d'un orage en se cachant sous une moissonneuse. La dame fut foudroyée tandis que les deux jeunes filles qui étaient à ses côtés n'eurent aucun mal mais elles furent complètement déshabillées à nu même leurs souliers furent arrachés de leurs pieds.

En 1855 un homme fut frappé par la foudre à Vallerois, en France, ses habits furent complètement arrachés, même ses souliers. Dix minutes après le choc, il reprit connaissance, ouvrit les yeux en se plaignant du froid et en demandant aux personnes qui lui prodiguaient des soins, pourquoi il se trouvait tout nu.

On a constaté beaucoup de cas de ce genre. Dans un cas un laboureur fut tué par la foudre en même temps que ses deux boeufs. Celui-là aussi avait été complètement déshabillé, et ses bottes avaient été transportées à 30 verges plus loin.

Mais le cas le plus curieux et le plus bizarre est rapporté par Camille Flammarion, le célèbre astronome français, qui rapporte le fait suivant :

Le 20 juin 1868, le garçon d'un meunier de Croix, quittait son moulin à vent quand il fut frappé par la foudre qui sépara son corps en deux parties de la tête aux pieds, presque comme s'il avait été tranché avec une hache.

— o —

## LA POUPEE SYMBOLE DE DEUIL

—



Le sentiment de l'amour maternel existe chez tous les peuples même chez les tribus sauvages. Les animaux eux-mêmes ont cet instinct et bien souvent sont une frappante leçon pour bien des mères sans coeur, comme il y en a malheureusement encore.

Du reste, n'est-ce pas un don naturel que Dieu a légué à la femme? Lorsque la mort a frappé à la porte d'une famille et lui a enlevé

un bébé chéri, la mère affligée prend le deuil; elle conserve soigneusement la photo ou un objet quelconque lui rappelant le souvenir du petit disparu à qui il a appartenu.

A ce sujet, nous voyons parmi les peuplades indiennes de l'"Ojibway", une très curieuse coutume ou plutôt un genre de des filaments d'herbes sèches, une poupée qui symbolisera l'enfant mort, elle verra en lui son esprit, et garnira cet imaginaire enfant des cheveux de son propre enfant qu'elle a coupés et conservés à cette intention.

La mère ayant tressé de ses mains, avec mode très original pour les mères, de porter le deuil d'un bébé.

Elle portera sur son dos chaque jour et durant une année, cette symbolique poupée tout comme si elle était vivante.

Elle lui parlera, la dorlottera, lui présentera des jouets ou l'amusera tout autrement; elle la réchauffera contre elle ou près du feu sous la tente; le tout sera accompagné d'un chant de tristesse qui dénotera aux assistants le chagrin de la pauvre mère dont les gémissements plaintifs se répèteront ainsi presque chaque jour.

C'est pour les mères indiennes, la façon de porter le deuil pour la mort de leurs petits.

— o —

A Smyrne, en Asie Mineure, et à Constantinople, en Turquie d'Europe, on rencontre des porteurs qui sont de solides gaillards. On les voit souvent chargés de fardeaux pesant pas moins de 5 à 800 livres qu'ils portent sur le dos à de longues distances. Ces porteurs les trois quarts du temps ne vivent que de figues sèches, pois, de lait, ou de gâteaux d'orge.

# L'INFLUENCE DES COULEURS

---

Êtes-vous daltoniste? Environ un homme sur douze l'est, mais ce défaut de la vue est rare chez la femme. Très souvent l'ignorance des couleurs est confondue avec le daltonisme.

Imaginez-vous un sauvage ayant une vue très normale. Tous les merveilleux effets de couleur, dans le vaste système de la nature, lui apparaîtront comme à nous, mais il ne pourra pas les décrire parce que personne ne lui a jamais appris à associer des mots à l'idée de couleur.

Le symbolisme et l'éducation marchent la main dans la main. Le bébé apprend à remarquer les choses, et après quelque temps, à les classer avec leurs symboles dans sa mémoire. L'enfant commence par distinguer les petits et les grands objets. Puis ces objets prennent pour lui une forme. Quelques-uns sont carrés d'autres sont ronds. La pomme est rouge, l'orange est jaune. Ces mots sont les symboles que l'homme a dégagés pour suggérer certains groupes d'objets et associer des idées.

Une mémoire saine apprend rapidement à connaître la lumière; une mémoire malade reste dans l'obscurité. La lumière est devenue un symbole de blancheur et de bonté, l'obscurité est le domaine du noir et du mal. C'est pourquoi les bons esprits étaient autrefois représentés par des gens vêtus de blanc, tandis que les mauvais esprits étaient costumés de noir.

Les sept couleurs primitives : rouge, orangé, jaune, vert, bleu indigo et violet, influencent l'esprit de façon différente.

Le rouge amène la colère, la haine, l'excitation et l'insanité. Le jaune suggère le bonheur. Le vert apporte la paix et le contentement. Ceci a été déterminé par de sérieuses recherches scientifiques.

Voyons un peu comment l'esprit peut être affecté par la couleur rouge :

Quand nous voyons du rouge, nous l'associons inconsciemment avec tous les souvenirs de rouge déposés depuis des années dans les profondeurs de notre cerveau. Chacun peut se rappeler un incendie dont les flammes projetaient sur le ciel des lueurs sinistres. L'agitation régnait partout, les cloches sonnaient, les femmes et les enfants criaient. Chacun a lu le récit d'une tragédie quelconque et a eu des visions de sang versé. Toutes les histoires de guerre et de pillage, tous les dangers et les désastres sont associés dans l'esprit avec le rouge. C'est pourquoi un papier de tenture rouge influence inconsciemment l'esprit en suivant la longue chaîne des impressions mentales.

La femme délicate qui se souvient de quelque tragédie où le sang fut versé, dans laquelle, peut-être, des êtres chers périrent dans les flammes rouges, sera bien plus susceptible de revenir impressionnable dans une chambre tendue de rouge. Réciproquement, la femme qui n'a jamais connu une grande tristesse de cette espèce trouvera ce rouge stimulant, spécialement si elle est d'une nature peu artistique.

Pourquoi le jaune suggère-t-il le bonheur? Pendant des siècles, la plaisante

chaleur d'un feu de bois, d'un feu "ouvert" apprit à l'esprit à associer l'impression de confort physique avec la couleur jaune de la flamme. Le soleil couchant avec ses lueurs d'or suggère aussi le repos, ses rayons jaunes portent à l'esprit l'idée que la journée de travail est terminée. Pendant des années et des années, après la tombée de la nuit, la chandelle, la lampe à huile et le bec de gaz donnèrent une douce lumière jaune, excellente pour les yeux.

La nature n'a jamais voulu que le jour fût perpétuel, et cependant, quelques ingénieurs entreprennent d'introduire dans nos maisons des éclairages qui se rapprochent autant que possible de la pleine lumière du jour et qui remplacent les douces lueurs du soleil déclinant.

Le vert est la couleur que la nature nous a prodiguée pour le repos des yeux. Dans les vastes effets de la nature, il n'y a jamais de contrastes choquants de couleur. Les murs tendus de vert sombre appellent la satisfaction par ce fait qu'ils augmentent la perspective : les pièces semblent plus grandes et à la nuit avec une douce lumière au centre les murs paraissent reculer. Un charme s'ajoute à ceux que renferme une pièce familiale ainsi décorée. Le vert sombre porte à l'esprit quelques-unes des sensations que l'on ressent sur une belle pelouse ombreuse dans une forêt, ou sur des collines lourdement couronnées de bois.

Le bleu est mystérieux. Pourquoi? Regardez le ciel à la nuit. Regardez l'espace infini où se rencontrent le ciel et la mer. Cela ne vous met-il pas dans l'esprit les merveilleux problèmes de l'univers?

L'indigo est une couleur qui porte à la méditation et à la rêverie, mais son action répétée finit par avoir une influence

néfaste sur l'esprit. Il conduit au doute, à la tristesse et de là à la neurasthénie.

On cite le cas d'une vieille dame originale dont c'était la couleur préférée et qui fit tendre tous les murs de son appartement en étoffes indigo. Au bout de quelques mois son caractère s'était si curieusement modifié que ses proches s'en inquiétèrent et consultèrent un médecin réputé. Il ordonna immédiatement que la neurasthénique fut changée de milieu. On la mit dans une chambre dont les murs étaient couverts de papier jaune. Elle recouvrira bientôt le calme et la santé.

Le violet est une couleur trop rarement associée aux plans de la nature pour être bien expliquée. A un point de vue physiologique les rayons ultra-violets sont fort mauvais pour les yeux. Chose étrange, cette action des rayons ultra-violets se manifeste avec une bien plus grande intensité dans le jour qu'à la lumière artificielle qui, cependant, est en général, fort mauvaise. Il y a, à l'intérieur de l'oeil une mystérieuse substance vitale appelée la pourpre visuelle et qui, sous l'influence des lumières blanches et éblouissantes, se détruit beaucoup plus vite que la nature ne peut la restaurer.

Le violet inspire la crainte chez les sujets nerveux.

Sans lumière, il n'est point de couleur, mais pour l'oeil qui peut percevoir la lumière, la couleur exerce une influence trop considérable pour qu'on puisse l'ignorer. Si vous n'avez jamais envisagé cette question, vous serez surpris de la façon dont votre bonheur et votre santé se ressentiront d'un arrangement concordant avec les données indiquées ici.

— o —

On s'est servi du pétrole comme éclairage, pour la première fois, en 1826.

## NOMS DONNES AUX ENFANTS MALGACHES

LES Malgaches sont des gens bien malheureux. Ils vivent constamment dans la crainte des mauvais sorts qu'ils peuvent avoir à subir et que mille circonstances leur font redouter; leur existence se passe à les conjurer et ils prennent à cet effet d'incessantes et minutieuses précautions. Ces préoccupations se trahissent jusque dans les noms qu'ils donnent à leurs enfants.

Chez les Malgaches il n'y a pas de noms de famille. Ceux sous lesquels on les désigne sont toujours des noms individuels qu'ils changent quand bon leur semble et le plus souvent pour des considérations tirées d'idées superstitieuses. Les noms donnés aux enfants sont la plupart du temps des qualificatifs, ordinairement destinés à leur servir de préservatifs contre les mauvais esprits.

Déjà il a fallu que la mère observe de nombreuses prescriptions, s'abstienne d'une foule d'actes, évite de manger certains mets prohibés pour que l'enfant naisse beau et vigoureux. Quand il a vu le jour, il faut encore veiller à sa santé et à son avenir et, dans le choix qu'il fait d'un nom, le Malgache obéit encore à des superstitions variées.

Les noms que les Malgaches donnent à leurs enfants sont souvent des plus singuliers. Dans un nouveau volume de leur savant et considérable ouvrage sur l'histoire physique, naturelle et politique de Madagascar, MM. Alfred et Guillaume Grandidier, traitant de l'ethnographie de

l'île, ont donné de curieux exemples de ces appellations.

Jusqu'à un certain âge, on se contentera souvent d'appeler l'enfant, petit garçon ou petite fille—nous nous abstiendrons de donner les noms malgaches—en y ajoutant quelque épithète, rouge, clair, brun. Quelquefois on le désigne d'un nom d'animal, chien, cochon, etc.

Quand l'enfant a environ sept à huit ans, les parents lui donnent un autre nom et ils ont le soin de sacrifier un animal, boeuf, bétail ou coq rouge, en adressant à la divinité une prière pour que le nom nouveau porte bonheur à celui qui le reçoit.

Ce sont des noms qui, d'ailleurs, la plupart du temps, sont très répandus, le bon garçon, la dernière venue, le cadet, la bienheureuse, le descendant, le vivant, etc. Pour éviter des confusions, on ajoutera, à la suite, le nom du père, ou celui du village natal, ou quelque autre trait particulier. Certains noms auront une signification en rapport avec le physique de la personne: au nez camard, qui a un joli corps, qui est mince comme un éclat de pierre. D'autres fois, c'est une particularité de la naissance que le nom rappellera: qui est né sur la grande route, né au moment du passage d'une nuée de sauterelles, né au printemps, le quatrième enfant, celui qu'on songe a annoncé à sa grand-mère.

Il arrive qu'à force d'ajouter au nom des particularités ou des préfixes honori-

fiques, on en obtient d'une longueur démesurée, ayant jusqu'à une trentaine de lettres. Ce sont alors des phrases entières et parfois des formules élégantes et poétiques: "La fleur de l'herbe du fleuve", ou "une chose précieuse qu'on garde avec soin". L'épouse principale de Radama Ier était nommée "la petite fille du Seigneur qui est le bien-aimé de l'Imérina".

Quand les parents ont perdu un ou plusieurs enfants ils ont le soin de donner à celui qui naît ensuite un nom d'animal ou un nom malsonnant pour détourner de lui le mauvais sort qui a atteint les aînés, car ils pensent que les mauvais esprits laisseront tranquille un enfant si mal estimé de ses parents qu'ils lui ont donné un mauvais nom: M. Bête, M. le Petit-Chien, M. Crocodile, M. Rat, M. le Petit-Cochon, M. Boîte-aux-Ordures, M. Tas-de-Décombres, M. Tas-de-Fumier, M. Beaucoup-d'Excréments; et pour les filles: Mlle Souris, Mlle Boussier, Mlle Auge-à-Porcs.

Des parents bien avisés s'efforceront toujours de tromper les mauvais esprits pour se mettre à l'abri de leur méchanceté. Ceux-ci ont-ils l'air d'en vouloir aux enfants du sexe masculin, les parents qui en ont perdu, et auxquels il en naît un autre du même sexe, l'appellent "petite fille mâle". Le même fait se produit-il pour une fille, ils l'appellent "chien-fille".

Toujours pour dépister les esprits malins, on donnera à l'enfant un nom qui le déprécie s'il a de bonnes qualités physiques et au contraire un nom à son avantage si elles lui font défaut. S'il est beau, vigoureux et bien portant, on l'appellera "celui à la tête de singe". Est-il chétif et rachitique, on le nommera le bienheureux, le fort.

La prudence veut aussi qu'on double le nom. On ne nommera pas un enfant sim-

plément le chien, mais le chien mâle, par exemple; de cette façon, si l'un des mots attirait un sortilège, l'autre pourrait l'écartier.

Combien sont singuliers certains noms populaires! On en cite comme: l'amulette vivante, celui qui ne se cache pas, celui qui est infatigable, celui qui est difficile à tuer, celui qui ne dort pas, celui qui n'a besoin de rien, celui qui n'a jamais soif. Un voyageur, ayant un jour appelé un de ses porteurs qui avait été honoré de ce dernier nom, on lui répondit: il n'est pas là, parce qu'il a été boire.

— o —

## LA SECURITE DES BANQUES

 DE toutes les banques du monde, c'est la banque d'Angleterre qui est la mieux gardée.

Jusqu'ici aucune infraction de vol n'y a été commise. Les larges portes extérieures sont si bien agencées, qu'une simple pression de bouton, placée sous le pupitre des commis, ferme instantanément ces portes au premier voleur qui tenterait de s'enfuir.

Quatre gardiens se tiennent constamment près des portes d'entrée dans quatre niches secrètes d'où ils observent par la réflexion d'un miroir, les allées et venues du public.

Des précautions extraordinaires sont prises pour garder le dépôt de l'or soit en lingots, soit en monnaies.

Chaque nuit, ce département, sorte de cave souterraine, est submergé par un mécanisme spécial, de plusieurs pieds d'eau, opération qui peut se répéter à n'importe quel heure du jour, au premier danger ou à la moindre tentative de cambriolage.

— o —

## LES ETATS-UNIS



L'Amérique ponctue et souligne le geste,  
Qui, du monde en réveil, sauvegarde le reste;  
Elle éclaire de son fanal  
Les ténébreux desseins d'un "chourineur" mort-ivre  
Et montre aux nations neutres l'exemple à suivre,  
Tout en leur donnant le signal.

De l'insurrection contre cette "Kulture",  
Qui consiste à jeter les humains en pâture  
Aux crocs acérés des requins,  
En coulant les vaisseaux dont on brise la quille,  
Par une explosion soudaine de torpille  
Que déclanchent les sous-marins.

Et les peuples cabrés dans ces moeurs "anciennes"  
D'esclaves, de leurs corps engraisant les murènes,  
Tourment leurs regards du côté  
Où dominant les flots qui clament leur fanfare,  
"La Nature", élevant au-dessus d'elle, un phare,  
Représente la "Liberté!"

Allons neutres debout pour la "levée en masse"  
Vous pouvez bien, bouclant à vos dos la cuirasse  
Sûrs d'être, à présent, les plus forts.  
Pousser ce cri: "Debout les Vivants!" Quand la France  
Un jour à bout d'espoir, de force et de souffrance  
A dû crier: Debout! Les Morts!!!

Secoué par le vent furieux des batailles  
L'Univers a frémi jusqu'au fond des entrailles  
Car, depuis le haut jusqu'en bas;  
Du fond de l'Océan, des confins de la terre  
Jusqu'aux sommets des cieux, partout l'horrible guerre  
Sévit en d'effrayants combats.

Les agressions sous-marines  
Qui redoublant, tout de ruines  
Ne sont pas sans troubler un peu  
Tous les calculs du Nouveau-monde  
Dont les intérêts sont en jeu.

Cette mesure abominable  
A déchainé l'irréparable  
Alors Wilson malgré son voeu  
De rester le neutre impassible  
Traqué dans le "zone" paisible  
Passe dans la "ligne" de feu.

Et comme un trait perce la cible  
Frappé d'un double deuil terrible  
Qui l'atteint inopinément.  
Pour venger sa soeur et sa mère  
Hay s'inscrit premier volontaire  
Dans n'importe quel régiment.

Roosevelt déjà s'entraîne  
Pour la lutte qu'il veut prochaine  
Ayant à coeur tous les défis  
Lancés par la horde allemande  
Et dans la troupe qu'il commande  
Il engage ses quatre fils.

Les attentats n'émeuvent guère  
Stone, LaFollette et compères.  
Mais autour de leur président,  
Les patriotes, sans alarme,  
Vivement fourbissent les armes,  
En attendant! En attendant.

FRANÇOIS HAVET.

La Madelaine (Pas-de-Calais), France.

## LE TABAC COMME BAROMETRE



L'HUMIDITÉ dans l'atmosphère est un présage de prochain changement de température. Si l'air est sec, il y a peu de changement probable; au contraire, s'il est humide, le temps est sujet à une variation.

Il n'est pas toujours facile de reconnaître si l'atmosphère est chargée d'humidité; il est cependant certaines substances naturelles qui sont de parfaites indicatrices pour révéler sa présence, tel que le tabac.

La simple feuille de tabac est un vrai baromètre et rarement ses signes apparents nous trompent.

Quand le temps est sec, preuve que l'atmosphère est dépourvue d'humidité, la feuille devient sèche.

Suspendez-la au dehors, renfermée dans une boîte découverte, elle vous dira, aussi fidèlement que n'importe quel autre baromètre le temps qu'il va faire plusieurs heures d'avance.

Si le tabac devient sec et cassant sous vos doigts, il est fort probable qu'il ne pleuvra pas avant 36 heures; par contre, s'il se ramollit et devient flexible sous la pression de la main, c'est que le mauvais temps et la pluie sont proches.

Les hommes qui travaillent dans les plantations de tabac prennent la feuille de tabac pour baromètre se fiant totalement sur ce qu'elle présage.

Les navigateurs et marins, par un simple toucher de la feuille prévoient le temps qu'il va faire. Ils sont pourtant entourés d'eau qui est à même de produire beaucoup d'humidité, malgré cela la feuille garde ses propriétés de bon baromètre tel qu'on l'a expliqué plus haut.

## SILHOUETTES

ON sait ce que c'est qu'une silhouette; c'est un dessin de profil en suivant l'ombre projeté par le visage. Ainsi on dit: un portrait à la silhouette; dessiner une silhouette.

Mais ce que l'on ignore, c'est l'explication et l'origine de ce mot.

Il y a, à peu près cent-cinquante ans, la situation pécuniaire en France était des plus mauvaises.

Monsieur Etienne de Silhouette, alors administrateur des finances, invita le peuple à l'économie; une guerre venait de se terminer et avait laissé le pays dans une extrême pauvreté qui s'approchait de la ruine.

Sa haute influence dû t gagner l'opinion publique et bientôt on vit les modes à Paris prendre un caractère de simplicité.

Jacquettes de messieurs et toilettes de dames se firent des plus simples; les tabatières en argent furent remplacées par le bois, et au lieu de portraits en peinture sur toile, ce fut une simple silhouette ou dessin en profil, de visage, que l'on remplissait d'encre de Chine ensuite.

A partir de ce moment, un peu par dérision peut-être, on taxa toutes ces modes de l'expression: à la Silhouette!

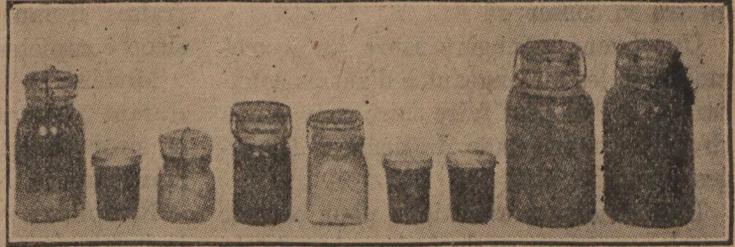
Ce mot restera surtout en parlant de ces dessins en profil, qui par leur grande simplicité et bon marché, survécurent la triste période qui leur donna cette origine forcée.

Les silhouettes nous rappelleront désormais leur origine et le nom de Monsieur de Silhouette, ancien chancelier du duc d'Orléans et grand financier français.

— o —

En Corse, le deuil se porte pendant dix ans, quelquefois même plus longtemps.

# La Fraise



## RECETTES DE CONFITURES AUX FRAISES

Le printemps nous ramène les beaux jours et les rayons bienfaisants du soleil qui va réchauffer la terre.

Le fermier, heureux, va commencer à cultiver ses champs et le particulier ou le rentier, pour se distraire, va faire du jardinage.

Dans ce petit coin de terre, il va semer des fleurs, des fruits, des légumes dont il se réglera à bon marché et s'il est économe, fera judicieusement une réserve pour la saison de l'hiver.

Il convient que la fraise, fruit et aliment très rafraîchissant, ait une large place dans son jardin. Qui ne l'aimerait pas ce fruit délicieux?

L'eau vient à la bouche des plus gourmets lorsqu'on en parle et tout le monde trouve des farises à la crème un dessert si bon qu'on s'en lèche les babines jusqu'au bout!

On compte cinq à six espèces de fraises. Il y a la fraise des bois, beaucoup plus petite mais plus parfumée que la fraise de culture. Parmi les fraises à gros fruit, nous pourrions citer: la fraise élevée qui a une saveur musquée, la fraise des collines, la fraise du Chili, etc.

La fraise connue depuis la plus haute antiquité à l'état sauvage, n'est guère cultivée que depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Elle affectionne une terre franche, lé-

gère, substantielle, fumée et surtout une exposition ouverte au soleil.

Ce fruit qui croît presque à ras de terre, est souvent attaqué par des limaces, des fourmis, etc., qui le rongent, et sa racine est dévorée par un redoutable ennemi qui est la larve du hanneton. Il faut donc examiner avant tout si le terrain futur pour la fraise est propice et dégarni de ces insectes, autrement ce serait perte de temps et les fraisiers seront desséchés sous peu.

La fraise est un fruit très délicat qui offre beaucoup de difficulté au point de vue de sa conservation. Il contient plus de 90 pour 100 d'eau. Il se brise facilement et perd sa saveur une fois qu'il est altéré.

Il est donc très recommandé, en cueillant ce fruit de ne pas l'abîmer surtout si on veut le présenter comme dessert à des invités ou si on veut le mettre en conserve.

Pour faire de bonnes conserves de fraises il est important de les choisir entières, grosses, fermes, à demi-mûres. Elles devront être lavées avec attention pour enlever la terre, la poussière et petits insectes qui peuvent s'y trouver, surtout on prendra garde de ne pas les abîmer car elles perdraient vite leur saveur. Elles ne devront pas être laissées trop longtemps à l'air, mais être mises en pots dans les deux heures qui suivent leur cueillette.

Mais que faire des fraises trop petites

et trop mûres que l'on ne conseille pas de mettre en conserve?

Une bonne ménagère saura les accommoder en les mélangeant à d'autres confitures que l'on peut faire cuire comme à la rhubarbe, marmelade de prunes, d'oranges, d'ananas, etc.

Une condition essentielle pour obtenir une bonne conserve de fraise, c'est de ne pas les faire cuire; on se figure qu'elles se conservent mieux ainsi mais on oublie que la cuisson leur enlève le bon goût.

Nous donnons plus loin plusieurs recettes pour les faire.

#### CONSERVES DE FRAISES AU SIROP

Choisissez de bonnes fraises, saines et fermes, exemptes de morsures et à peine mûres; rejetez celles dont la maturité est trop avancée; lavez-les attentivement en les saucant plusieurs fois dans l'eau, délicatement, sans les abîmer. Ne les y laissez pas tremper car elles se ramolliraient vite.

Enlevez-en les queues et jetez-les dans les pots que vous aurez stérilisés auparavant dans l'eau bouillante pendant 20 minutes. Remplissez bien vos pots, sans toutefois les fouler. D'autre part, vous aurez préparé un sirop, moitié eau et sucre à quantité égale, que vous aurez fait réduire par une cuisson de 20 minutes; versez alors ce sirop épais et bouillant sur les fraises dont vous boucherez les pots hermétiquement aussitôt, sans vous préoccuper de les essuyer. Quand vos pots seront ainsi garnis et bien bouchés, essuyez l'extérieur des pots avec un linge mouillé et rangez-les dans le buffet de cuisine.

#### CONSERVES DE FRAISES BOUILLIES

Préparez les fraises comme celles préparées au sirop.

Lorsque le sirop bouillira, versez-y les fraises, il faut qu'elles baignent dans le sirop complètement.

Modérez le feu et laissez encore mijoter durant 15 minutes jusqu'à ce que fraises et sirop soient réduits en une confiture transparente.

Remplissez vos pots et bouchez de suite hermétiquement.

La quantité requise est de ne pas faire bouillir plus de deux litres à la fois.

#### MARMELADE DE FRAISES

Prenez toutes les fraises trop petites ou trop mûres pour être mises en conserves. Lavez-les rapidement, enlevez-en les queues et versez-les dans une casserole en cuivre; écrasez-les et ajoutez-y trois fois la quantité de sucre; on peut y mélanger d'autres fruits.

Faites bouillir le tout sur un feu modéré pendant 20 minutes, remuez de temps à autre pour empêcher le fond de brûler. Remplissez-en les pots et fermez hermétiquement.

#### CONSERVE DE FRAISES AU VINAIGRE

Prenez deux litres de fraises que vous préparerez selon la recette "Fraises au sirop".

Prenez deux pleines tasses de sucre et autant d'eau; faites chauffer doucement et au premier jet de bouillon ajoutez-y une chopine de bon vinaigre; laissez bouillir dix autres minutes. Baissez le feu sur lequel vous laisserez le sirop pendant une heure.

Jetez vos fraises dans les pots comme pour les "fraises au sirop" et versez dessus le sirop bouillant et épais que vous venez de faire.

Remplissez bien les pots et bouchez-les hermétiquement.

# LA VIE A BORD D'UN SOUS-MARIN

LE sous-marin, ce messager d'une mort effroyable, ce monstre redoutable qui surgit tout à coup du sein des flots et qui, sans que son approche soit soupçonnée, envoie par le fond les plus formidables cuirassés, est un engin de guerre relativement nouveau.

Pour entrer en plongée, le sous-marin emplit d'eau des compartiments appelés ballasts. De très grandes vannes ouvrent une large brèche dans la coque du bâtiment, par laquelle deux ou trois cents verges cubes d'eau font irruption. Le bâtiment, dont le poids égale alors le volume d'eau qu'il déplace, s'enfonce. La résistance de sa coque est calculée pour supporter la pression extérieure d'une couche de cinquante, soixante verges d'eau et plus.

Lorsque le commandant donne l'ordre de préparer la plongée, les hommes rentrent dans le bâtiment, ferment les ouvertures d'accès et de ventilation. Aussitôt, les ballasts sont remplis et l'immersion commence. Le bâtiment est gouverné en profondeur par des gouvernails horizontaux, constitués par des palettes ou "safrans" placés à l'avant, au milieu et à l'arrière, pendant que des gouvernails verticaux le gouvernent en direction.

Des pendules servent à repérer l'inclinaison du navire en plongée. Des manomètres, en communication avec l'eau ambiante, indiquent la profondeur à laquelle se trouve le navire en indiquant la pres-

sion exercée par l'eau. Les hommes chargés de manoeuvrer les gouvernails orientent leur barre de façon à maintenir l'axe du pendule et l'aiguille du manomètre dans une position déterminée.

Les plus gros temps troublent à peine l'équilibre du navire en plongée dont le centre de gravité décrit une ligne qui ne s'écarte jamais plus de un ou deux pouces de la profondeur normale.

L'oeil qui permet au sous-marin de se diriger vers un but, est le "périscopé", tube optique de quinze à vingt-cinq pieds de longueur, dont la partie supérieure est à fleur d'eau. Le périscopé se compose de lentilles et de réflecteurs ingénieusement agencés et d'un long tube qui peut être, au gré du commandant, poussé dehors ou rentré. Le commandant inspecte l'horizon en tournant l'instrument dans toutes les directions.

Toute la responsabilité de la direction, de la plongée, du pointage des appareils lance-torpilles et du lancement de ces torpilles lui revient. A lui tout seul, le commandant est l'âme du monstre amphibie.

La manoeuvre du navire est simplifiée et commandée par une machinerie tellement perfectionnée que les accidents sont relativement très rares.

En surface, les sous-marins modernes parviennent à franchir 5 à six mille milles à une vitesse de vingt noeuds à l'heure; en plongée, ils accomplissent difficilement un trajet de plus de 130 milles à

une vitesse inférieure de 30 % environ à celle qu'ils ont en surface.

L'équipage d'un sous-marin se compose de trente à quarante hommes, qui s'occupent de l'entretien et du fonctionnement des machines, du lancement des projectiles, de la manoeuvre. Les longues plongées de douze à quinze heures, sans que l'air ait pu être renouvelé, occasionnent des malaises légers, de la faiblesse, des vertiges qui se dissipent aussitôt qu'on remonte à l'air libre.

On a installé des usines électriques à bord, qui permettent de préparer des aliments chauds pendant la plongée, sans absorber de l'oxygène de l'air si nécessaire aux poumons, et sans dégager des gaz brûlés. Les hommes se reposent dans des couchettes; les officiers dans de petites chambres de dimensions forcément restreintes. L'endurance de l'équipage d'un sous-marin est admirable; les dangers qu'il court sont nombreux et d'une exceptionnelle gravité: explosions produites par certains combustibles tous inflammables, benzol ou gazoliné, ou par des gaz tonnants qui se dégagent des accumulateurs, en fin de charge; voies d'eaux produites par des panneaux mal fermés, par des collisions et qui sont presque toujours tragiques.

Dès qu'une voie d'eau se déclare, des pompes entrent en action, on lâche un poids attaché sous le bâtiment pour que le navire remonte en surface et l'on refoule l'invasion de l'eau par l'air comprimé. On a vu depuis le commencement de la guerre, quels services on peut attendre des sous-marins. Leur invisibilité, la protection que leur offre la couche d'eau qui les enveloppe en plongée et qui est suffisante pour atténuer la vigueur des projectiles qu'on leur lance les rend particuliè-

rement dangereux. Les allemands se servent de leurs sous-marins pour une guerre de pirates; les sous-marins des alliés font des reconnaissances et attaquent parfois de grosses unités.

Ajoutons qu'il existe dans le monde quatre cents sous-marins environ, qu'au début des hostilités l'Angleterre en possédait soixante-treize, la Russie une quarantaine, l'Allemagne vingt-sept. Mais, depuis cette époque, les ateliers n'ont pas chômé.

— o —

## LA POSTE POUR LES TOMMIES

SAIT-ON qu'il est délivré aux Tommies anglais, en France, plus de 10,000,000 de lettres et 750,000 paquets par semaine? C'est chose presque incroyable, qui dénote cependant la parfaite organisation et le bon agencement de l'armée britannique.

Une lettre met trois jours pour arriver à son destinataire quand ce dernier est en billet de logement et un jour de plus, s'il se trouve dans les tranchées.

Toutes les lettres adressées aux soldats, sont d'abord concentrées au bureau central de Londres; là elles sont trillées soigneusement, mises en sacs par division et unités et envoyées ensuite dans les postes centraux, au front de la France, Egypte, Salonique, etc.

Trois trains emportent chaque jour ces lettres d'amour et paquets du "sweet home!"

Les Tommies, en retour, envoient plus de cinq millions de missives à leurs épouses, familles, amis ou fiancées.

Ces lettres qui arrivent prennent le même itinéraire que celles qui partent, c'est-à-dire qu'elles sont concentrées et trillées d'abord dans la capitale par les femmes-

facteurs et envoyées ensuite dans les directions voulues.

Que d'encre dépensée!... que de serments renouvelés!... que de joies... mais hélas! aussi que de peines éprouvées tour à tour, dans ces millions d'échange de lettres dont il serait cruel de priver nos vaillants combattants, mais qui sont pour eux un baume bienfaisant, pour adoucir leurs peines et calmer les angoisses de la séparation!...

— o —

## LES ROCHERS-TENTES D'OTOWI

ON rencontre au Nouveau Mexique, Etat de la région S. O. des Etats-Unis d'Amérique, près du fleuve "Rio Grande" une agglomération de rochers qui au point de vue de leur structure naturelle, ressemblent à de véritables tentes. Ce sont les rochers d'Otowi.

Le mot, en effet, ne pouvait être mieux trouvé pour les définir de même. On en compte une soixantaine et l'on prétend que ces rochers, qui sont creux, et curieusement façonnés, servaient autrefois d'habitation aux hommes des temps préhistoriques.

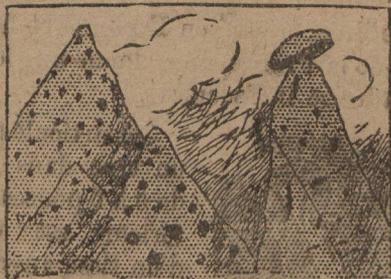
Toutes ont la forme d'un cône; de loin on dirait d'immenses pains de sucre; le plus petit de ces rochers a 15 pieds et le plus haut atteint 40! Quelques-uns, pour relever davantage la curiosité, sont surmontés d'une grosse pierre qui pèse pas moins d'une ou plusieurs tonnes.

On ne peut expliquer comment ces pierres ont été placées ainsi, si ce n'est que par un caprice de la nature elle-même!

Jusqu'ici, ces rochers, creusés en véritables demeures, sont restés inexploités; les savants prétendent que si on les fouillait, rien de surprenant qu'on y découvrirait

des traces de passage des anciens, des ossements humains, des vases précieux comme on trouve dans ces genres de cavernes et habitations rocheuses.

A part les Indiens, et quelques autres



tribus de nomades, très peu de personnes vont les visiter. Leur accès est cependant facile car ils ne sont qu'à une dizaine de milles de Buckman, petite station sur l'embranchement de Santa Fé sur la ligne de chemin de fer de Denver et Rio Grande.

— o —

## LE PLUS VIEIL ARBRE DU MONDE

Le plus vieil arbre du monde, peut être trouvé, dans l'île de Cos, sur les côtes de l'Asie Mineure.

C'est un platane, à l'ombre duquel, Hippocrate, le père de la médecine, donnait ses cours à ses élèves.

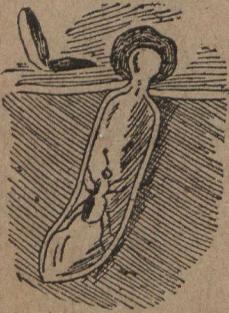
On peut croire que cet arbre était alors en existence depuis quelques années et il est vraisemblable de penser qu'il doit avoir, aujourd'hui, 2,500 ans.

Le tronc a une circonférence de 32½ pieds, et il porte encore des feuilles; mais son dépérissement est apparent, puisque les deux principales branches doivent être soutenues par des piliers de briques.

## L'ARAIGNEE EST INGENIEUSE

Si l'araignée est parfois incommodante, elle n'en est pas moins pour cela, très ingénieuse.

L'étude de la préparation de son nid, tel qu'il est trouvé en Espagne et dans le nord de la France, nous donne une idée de son adresse indiscutable.



Cet articulé se fait un trou dans le sol, de 5 à 6 pouces. L'intérieur est enduit d'un tissu aussi doux que le velours. A l'ouverture, elle construit un couvercle de terre qui s'adapte exactement sur l'orifice,

d'une manière oblique.

L'intérieur de ce couvercle est garni de tissu doux.

La partie supérieure du couvercle n'est pas garnie de tissu et ressemble beaucoup à la terre qui entoure ce domicile artistique. Il est donc très difficile de découvrir la présence d'une araignée.

L'intérieur du tube est muni de petits trous, où l'animal se suspend quand il est dans sa demeure.

## UNE PLANTE QUI TOUSSE

DANS le désert du Sahara, on observe une curieuse plante, toujours jaunie par le sable, appelée "la fève qui tousse."

Durant les longues sécheresses tropicales, les pores de cette plante magique deviennent obstrués par la poussière. Elle mourrait certainement de suffocation, si dans son intérieur, elle ne contenait de puissants gaz. Quand ces derniers ont une pression suffisante, ils font explo-

sion, rendant un bruit qui imite précisément la toux humaine.

Cette explosion libère les pores de la plante de la poussière et la fève qui tousse revient de cette manière à la santé.

## UN ARBRE SUR UN TOIT

Le voyageur qui traverse le petit village de l'Olynnoq, dans le pays de Galles peut voir un arbre qui est une véritable curiosité de la nature.

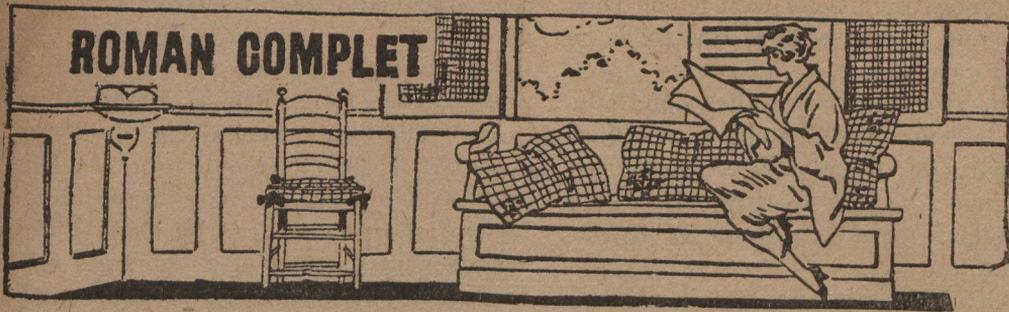
Sur la toiture d'une vieille bâtisse de pierre, un sycomore demi-séculaire se dresse, plein de vie et répand abondamment aux alentours, son ombre bienfaisante. Comment cet arbre a-t-il pu grandir et se développer, comment peut-il vivre à un tel endroit? Telles sont les questions qui se posent.



On croit que le vent aurait emporté un bourgeon des sycomores qui ornent un parc voisin. Un oiseau aurait pu lui-même laisser échapper de son bec une graine de cet arbre qui serait tombé dans un endroit où un peu de terre aurait été accumulé, des tiges en seraient sorties et finalement l'arbre serait devenu plus grand.

Les racines ne paraissent aucunement à l'extérieur de la bâtisse; elles sont enfouies dans les joints de la pierre et s'enfoncent dans le sol où elles puisent le sucre nécessaire à la subsistance de l'arbre.

Ce sycomore est soigneusement conservé par les Gallois qui se vantent d'avoir sur leur sol un des curieux caprices de la nature.



# UN PRIX DE VERTU

Par B. de Puybusque

## PREMIERE PARTIE

### I

#### LA MAISON DE JEANNE

Elle se composait d'un corridor et de trois chambres au rez-de-chaussée avec un grenier par-dessus. La porte de devant donnait au midi, sur la rue; celle de derrière, sur un jardin au fond duquel on pouvait distinguer un hangar en torchis précédant une petite cour.

On était au premier jour du mois de mai, et, comme le printemps, qui ce jour-là, pénétrait par toutes les issues, Germaine Laterrade ouvrit la porte et entra, dans un rayon de soleil.

— Ah, petite! comme tu fais bien d'arriver! s'écria la vieille Jeanne, en levant ses bras au ciel.

La chambre, assez grande, était garnie de meubles confortables et de mode récente. On eût dit qu'un certain luxe bourgeois avait dicté le choix de ces meubles et qu'ils n'étaient pas à leur place, la table de milieu en noyer verni avec les chaises

et le dressoir assortis, dans cette cuisine aux murs blanchis à la chaux — et qui n'étaient plus blancs — au carrellement de briques usées, mal jointées, au plafond dont saillaient les lambourdes que la fumée d'un siècle semblait avoir noircies.

Dans sa haute et large cheminée, au-dessus du feu allumé la suspension de fer que les paysans du Languedoc appellent *crémaïl*, supportait une marmite encroutée par la suie et dont le contenu se trahissait par son parfum de mangeaille pau-

Près de la fenêtre dépourvue de rideaux, Jeanne, assise, travaillait. Vêtue de noir, avec, sur son corsage, un fichu mis en pointe et dont les bouts disparaissait sous le tablier de cotonnade bleue, avec son bonnet blanc à gros tuyaux, Jeanne paraissait à peu près soixante-dix ans; grande et fortement bâtie, visage rude aux traits creusés, elle s'essayait, de ses grasses mains brunes et osseuses, à chiffonner une bande de mousseline blanche, et l'exclamation dont elle venait de saluer l'entrée de sa jeune voisine s'expliquait par son inaptitude manifeste à parfaire un si fin ouvrage.

— Oui, continua-t-elle, c'est le bon Dieu qui t'envoie à mon secours, sans toi je ne m'en tirerais jamais.

— Qu'est-ce que vous faites donc? demanda la jeune fille dont les lèvres, dans un sourire de douce malice, montrèrent deux rangées de jolies petites dents. Vous voilà lingère à présent, de quoi vous mêlez-vous?

— Ah! je le sais bien que je n'aurais pas dû m'en mêler! Je n'ai jamais été bonne ouvrière, et je le suis moins que jamais, à présent que les yeux n'y sont plus. Tiens, tu vas t'en charger, c'est affaire à tes petites mains adroites, moi..

Laisant tomber, sur ses genoux, l'ouvrage délicat, elle éleva, en l'air, ses mains énormes, avec un soupir de soulagement, les lunettes à monture de corne qui chevauchaient sur son nez puissant, elle les replaça dans leur étui qu'elle fourra dans la poche de son tablier, et, se levant, très grande, tout à coup, à côté de la mignonne fillette:

— Tiens, mets-toi là, moi j'ai d'autres affaires, la pauvre Sylvie, n'a pas eu encore son déjeuner. Tu veux bien me la finir, dis-moi?

— Vous finir quoi? Vous ne m'avez pas dit à quoi vous travaillez.

— Et ma coiffe donc! C'est ma coiffe pour le grand-jour, c'est bien le moins que j'en renouvelle la garniture puisqu'on m'a dit que je devais assister à cette séance.

— Ah! c'est donc ça! Mais bien sûr, vous devez y assister, et maman m'a promis que je vous accompagnerai.

— Vrai? quel plaisir ça me fait!

— Et à moi donc! Mais pourquoi n'avoir pas donné votre coiffe à Jacqueline, la modiste? Elle vous l'aurait remontée beaucoup mieux que je ne saurai le faire, ce n'est pas ma partie.

— Oui, c'est qu'elle demande quarante

sous, Jacqueline, pour remonter une coiffe!

— Eh bien, qu'est-ce que ça vous fait, puisque vous voilà riche à présent?

La vieille fille hochait la tête.

— Oh, riche! c'est vrai que ces cinquante francs vont me faire beaucoup de bien; j'ai besoin de tant de choses! Mes chemises me quittent et je voudrais pouvoir en acheter six, — c'est assez pour le temps qui me reste à vivre, mais je ne sais pas si j'y arriverai.

— Avec cinquante francs, vous n'aurez pas que six chemises!

— Si je n'avais à penser qu'à moi! Mais, petite, si ces bons messieurs me donnent tant d'argent — vingt-cinq louis d'or, penses-tu! — ce n'est pas pour moi, c'est pour mes pauvres; le bon Dieu me permet d'avoir ces ressources pour les mieux soigner, pour leur passer quelque petites douceurs et je l'en remercie bien chaque jour, car c'est de lui que nous viennent tous nos biens, comme aussi toutes nos peines, et il faut tout accepter de sa main, aussi volontiers les chagrins que les joies... Mon Dieu, petite, comme tu es adroite! Jamais je n'aurais su poser cette dentelle au bord de ma mousseline.

En écoutant parler sa vieille amie, Germaine s'était assise, avait coiffé son doigt du dé mignon qui ne quittait jamais sa poche d'agile ouvrière et déjà tirait l'aiguille, tandis que le tissu délicat foisonnait, plus léger, on eût dit plus blanc, plus mousseux entre ses mains adroites.

Elle avait vingt et un ans, Germaine Laterrade; un peu fluette, point grande, son front blanc de jeune vierge se couronnait d'une abondante chevelure d'un blond doré, elle avait un joli petit nez aux narines mobiles et de grands yeux bleus, innocents et clairs comme des yeux d'enfant.

— Je vais toujours poser la dentelle et

froncer la garniture, dit-elle, en s'activant, mais pour ce qui est de monter la coiffe, je ne m'en charge pas; vous aurez beau dire, je la porterai chez Jacqueline, car, enfin, si j'allais la manquer, votre coiffe, pour une occasion telle que vous n'en aurez pas eu deux dans votre vie! Quelle séance! pensez donc. Il y aura MGR l'Archevêque, tous ces messieurs de l'Académie, et puis une foule de dames en grande toilette, et de messieurs, tout ce qu'il y a de mieux, de plus haut placé à Toulouse, oui; et la musique militaire aussi; et vous regretteriez de donner quarante sous à Jacqueline pour vous présenter bien coiffée devant tout ce beau monde!

— Tais-toi, dit Jeanne, tu me fais trembler. Sainte madone! Quelle figure ferais-je, moi, au milieu de cette assemblée!

— Et, reprit la petite malicieuse, quand on appellera votre nom, il faudra bien que vous quittiez votre chaise et que vous traversiez la salle pour aller monter sur l'estrade et recevoir votre prix; je sais comment cela se passe, Mlle Léontine a assisté une fois à la fête du 3 mai et m'a tout raconté: tout ce beau monde vous regardera en battant des mains, le président de l'assemblée vous fera un compliment... Dieu que je serai contente d'être là!

— Pas moi, je n'oserai jamais; rien que d'y penser, j'ai la *petite mort*.

Un gémissement, une sorte de plainte grognonne partant de la chambre voisine dont la porte était ouverte, vint interrompre la conversation. Jeanne sursauta.

— Je viens, cria-t-elle, je viens!

Et, s'adressant de nouveau, à Germaine:

— Tu vois, je suis si troublée que je ne sais plus où j'ai la tête; j'avais oublié cette pauvre Sylvie, je l'avais oubliée.

En parlant, elle alla au dressoir, y prit

une tasse, et, venant à la cheminée, tripota un instant quelque chose auprès du feu; enfin elle se releva et, tenant à la main la tasse fumante, disparut par la porte ouverte.

Germaine demeura seule à son ouvrage, mais elle paraissait distraite, et tout en tirant activement son aiguille, prêtait l'oreille comme si elle eût attendu quelque chose — ou quelqu'un.

Que peut bien attendre une jolie fille de vingt ans?

Jeanne Gardelle était une pieuse vieille fille qui avait eu, pour frère, un prêtre. De bonne heure, ayant perdu ses parents, elle s'était attachée à la personne de son frère, l'avait suivi dans les petites communes où l'appelait son ministère et s'y était faite non seulement sa servante, mais encore son vicaire. A la fois sacristine, marguillière, catéchiste et soeur de charité, partout elle était passée en faisant le bien.

Elle avait quarante ans quand son frère mourut. Lorsqu'elle l'eut enseveli, lorsqu'elle eut paré, pour la mort, celui dont la tête, découverte jusque dans sa bière, portait la tonsure des fronts oints du Seigneur, quand elle eut, autour du crucifix, croisé, dans le cercueil, ces mains qui, chaque jour, avaient élevé le calice et appelé Dieu sur la terre, il lui sembla d'abord que, par la disparition de ce frère, se fut rompu le lien vivant qui l'attachait, elle-même, au ciel et que seule désormais, abandonnée et, pensait-elle en son humilité indigne, elle était plus qu'une autre, tenue de se conserver au service de Dieu pour continuer l'oeuvre à laquelle elle avait, jusque-là, collaboré.

Docilement courbée sous la volonté du Maître, elle avait recueilli tous les objets qui avaient appartenu à son frère, emballé les meubles, les ornements, les vases sa-

crés, les livres, les moindres objets et, quittant la dernière paroisse qu'avait dirigée le cher mort, elle était rentrée dans son bourg natal, la petite ville pittoresquement agglomérée entre son beau clocher gothique et le flot paisible de sa Lèze.

Dans cette bourgade, Jeanne possédait une maison entourée de quelques pièces de terre; elle achèverait de vivre là, toute vouée au service de Dieu et à l'entretien des chères tombes des siens, parmi lesquelles elle avait rapatrié les cendres de celui qu'elle appelait, à bon droit, l'honneur et la bénédiction de la famille. De cette famille, sauf quelques parents éloignés, Jeanne demeurait seule.

Parmi les trois pièces qui composaient son petit logement, elle en choisit une, la plus vaste, la plus convenable, pour la garnir des meubles dont son frère avait usé. La table de salle à manger, les chaises et le dressoir assortis n'ayant point trouvé là de place, elle s'était résignée à en meubler sa cuisine, mais tout ce qui avait été la chambre de M. le curé, le grand lit à baldaquin de damas de laine rouge, le secrétaire, la table garnie de cuir noir devant laquelle le curé s'asseyait pour lire ou écrire, les deux fauteuils, le tapis de feutre aux couleurs un peu passées, la Bibliothèque garnie de livres liturgiques, les statues et les saintes images, jusqu'aux objets usuels que ses paroissiens, aux époques des premières communions, avaient tenu, avec souvent plus de bonne intention que de bon goût, à lui accepter en cadeau, toutes ces choses, que Jeanne admirait naïvement et qui, pour elle, étaient doublement sacrées, elle les avait disposées là; et la grande armoire familiale qui n'en avait jamais bougé depuis les ancêtres, Jeanne l'avait pieusement emplie des ornements d'église, des lingeeries de sacristie, des vases sacrés qui

faisaient partie de son héritage, d'un héritage qu'elle n'aliénerait jamais.

Cette chambre, tout naturellement et comme si son frère eût dû y rentrer après une absence, elle l'avait appelée: la chambre de M. le Curé, et c'était là, dans sa demeure, le saint des saints, le réduit sacré que l'on ouvrait parfois au soleil du bon Dieu pour que sa chaleur vivifiante en conservât les reliques, mais où n'entraît jamais un profane. La bonne Jeanne était l'ange au glaive tournoyant qui en défendait l'abord.

Pour elle, dans les deux pièces qui lui restaient, elle avait resserré son existence chétive de vieille fille pauvre.

Mais elle n'avait point resserré son coeur, l'on s'en aperçut vite autour d'elle.

La vie occupée qu'elle avait menée chez son frère avait achevé de faire d'elle la créature active et rude que la faisaient aussi sa complexion et son tempérament. Robustement charpentée, avec ses mains osseuses aux gros doigts, avec sa taille carrée et sans grâce, avec ses mouvements inharmonieux, sans rien, en elle, de féminin, elle avait été l'homme de peine de son frère, délicat et de pauvre santé. Peu habile aux travaux des doigts, mais rompue aux pénibles besognes, seule à présent et privée de celui qui avait été l'objet de tous ses soins, après que son petit ménage était fait, vaille que vaille, au lieu de s'appliquer à un ouvrage sédentaire, elle préférait aller travailler dans ses petits champs où les voisines lui faisaient les grosses corvées, chèrement payées; mais elle avait perdu l'habitude des travaux de la terre; ils la fatiguaient et elle y réussissait mal; de plus en plus alors, elle s'attacha au ministère de la charité, qu'elle avait exercé dans les paroisses dirigées par son frère; elle se mit tout naturellement à soulager les misères qu'elle trouvait autour d'elle.

— et il n'en manquait pas.

Ce fut une pieuse aveugle que, chaque matin, pour la mener à la messe, elle allait chercher dans son logis où elle la reconduisait ensuite et s'y mettait à son service; ce fut une infirme dont elle faisait le ménage, une malade près de laquelle elle veillait sans se lasser... Et tout cela sans demander de rétribution, par un mouvement spontané de sa charité, "pour le Bon Dieu".

Si bien que, peu à peu, elle délaissa ses affaires personnelles pour se donner à tous ceux qui réclamaient son aide.

Chaque matin, avant la messe, dans les fraîcheurs de l'aube, on la rencontrait charriant du bois, portant de lourdes cruches d'eau, savonnant du linge, faisant, en un mot, le ménage de "ses pauvres".

Et si quelque malade indigent arrivait à l'article de la mort, Jeanne était toujours là pour assurer l'administration des Sacrements, heureuse, au fond de l'âme, de redire, en répondant au prêtre, les prières liturgiques qu'elle savait par cœur; et elle était encore là pour les derniers soins à donner à la dépouille mortelle de celui que la mort venait de prendre.

Assidue à l'église, qu'elle considérait toujours comme sa seconde maison, ou même sa première maison, car elle s'occupait peu de sa demeure temporelle, on la voyait chaque matin à la messe, où elle était fidèle à la communion quotidienne. Elle n'avait point brigué l'honneur de devenir marguillière; cet emploi qu'il avait bien fallu remplir autrefois, dans les petites paroisses où elle était tout, n'entraît pas dans ses aptitudes, ses mains étaient trop grossières et maladroites pour entretenir et mettre en place les délicates parures des autels, mais elle aimait, à la tête des pieuses personnes, dire tout haut le chapelet suivi de la prière du soir; Si M

le curé, au moment d'un départ matinal, désirait avancer l'heure de sa messe, avant le son de l'Angelus, dans la nef pleine d'ombre, on entendait le pas de ses gros souliers et les froissements de sa jupe noire qui claquait avec un bruit de soutane, elle était là, joyeuse et fière de savoir donner les réponses latines au bon curé qui avait craint d'éveiller son jeune enfant de chœur.

Naturellement, toutes ces pieuses occupations n'étaient pas sans nuire un peu aux intérêts matériels de Jeanne; elle n'en avait pas souci et continuait, répétant la maxime bien connue: "cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît". Si le reste, par surcroît, ne venait pas toujours, elle en prenait son parti: une robe noire et un morceau de pain noir suffisaient à ses besoins. Si elle avait du surplus, elle le donnait aux nombreux clients qui lui attirait sa charité; pour eux, même, il ne lui coûtait pas de tendre la main aux riches portes, et beaucoup de bonnes âmes faisaient d'elle, volontiers, la dispensatrice de leurs bienfaits.

## II

### L'ENFANT

Un matin, — il y avait alors environ dix ans que Jeanne, rentrée dans son pays, y menait sa vie solitaire, — ayant veillé auprès d'un malade, elle rentrait, chez elle, avant l'aube.

On était en hiver, et les branches dépouillées des arbres de l'esplanade qu'elle traversait, en ce moment, pleuraient de grosses larmes de givre à la chute desquelles la bonne servante des pauvres ne prenait point garde. Son malade était un vieux mécréant dès longtemps éloigné de

Dieu, mais elle venait par ses exhortations et ses prières, de le décider à la confession, elle se promettait, aussitôt après la messe, de lui conduire le prêtre. Sa pieuse joie la réchauffait.

Tout à coup, dans la vacuité de la place, il lui sembla entendre un gémissement, très faible, comme une plainte d'agneau malade. Les ténèbres étaient encore profondes, mais Jeanne, qui ne connaissait point la frayeur, marcha vers le point où l'amenait son ouïe. La plainte, en effet, devint plus distincte, et, bientôt, Jeanne aperçût, quand elle fut à la toucher, une petite ombre noire qui s'apuyait à l'un des platanes.

Elle comprit que c'était un enfant et qu'il pleurait. Elle l'interrogea.

— Que fais-tu là, peit, et pourquoi pleures-tu ?

Le bon coeur de la vieille fille s'exprimait à l'aide d'une voix forte, si rude que l'enfant, au lieu de répondre, cria plus fort, la frayeur s'ajoutant à son chagrin; cependant Jeanne ne se découragea point et continua :

— Est-ce que tu es d'ici ?

— Non, dit enfin le petit.

Un enfant perdu; pensa-t-elle. La pitié alors adoucit un peu son organe.

— D'où es-tu ?

— Je ne sais pas.

— A qui es-tu, pauvre petit ?

— Je suis aux saltimbanques.

— Où sont-ils les saltimbanques ?

— Ils sont partis, ils m'ont oublié.

Et les sanglots éclatèrent de plus belle.

Jeanne se souvint alors qu'elle avait vu pendant deux jours une roulotte de nomades campée à l'endroit où se tenait l'enfant, mais elle eut beau regarder autour d'elle, elle ne vit plus la roulotte dont, la veille encore, une lumière trahissait la présence.

— Quelqu'enfant volé, pensa-t-elle, si ces gens-là l'ont oublié, ce n'est peut-être pas un grand malheur pour lui.

Ses réflexions furent brèves et sa décision prompte.

— Je ne puis laisser là cet enfant, se dit-elle.

Et, tout haut :

— Viens avec moi.

Dans l'ombre, sa main chercha la petite main frissonnante.

Le petit hésita. Il avait peur de l'ombre, de la solitude, mais il avait peur aussi de la voix. Cependant la frayeur de l'abandon de la nuit fut la plus forte.

— Oui, monsieur, dit-il, trompé par l'organe masculin de sa protectrice. A tâtons, Jeanne empoigna la menotte glacée et tira l'enfant après elle.

Quand elle fut dans sa maison, elle vit ce qu'elle avait ramené: un petit garçon de six ans à peu près, brun et pâle, gentil, pauvrement accoutré. Dans ses grands yeux d'oiseau effaré, vivait la navrante misère des petits qu'on maltraite et qui n'ont pas de mère pour les consoler.

Jeanne n'avait soigné que des malades vieux ou adultes, cuirassés contre les rudesses de la vie méchante, et se trouvait, à manier cette créature frêle, malhabile comme devant quelque fragile objet que ses grosses mains auraient pu casser. Dure, brusque à elle-même, elle avait néanmoins le coeur excellent, quoique peu tendre.

— Tu dois avoir faim, demanda-t-elle.

— Oui, dit l'enfant qui, d'ailleurs grelottait.

Jeanne alluma un fagot et donna au petit un morceau de son pain, tout ce qu'elle avait.

Pauvre enfant! La vie sans doute ne l'avait pas gâté, il mangea de bon coeur et tendit ses mains vers la flamme.

Quand il fut restauré, on causa.

— Alors, tu étais à des saltimbanques?

— Oui.

— Tu étais leur enfant?

— Je ne sais pas.

— Comment les appelais-tu? Papa et maman?

Quelque chose comme une ressouvenance très lointaine, très vague, un peu attendrie, passa dans ses yeux inquiets.

— Non. Papa et Maman, c'est pas eux. Je leur disais: Pivoine et la Bossue, comme les autres.

— Qui ça, les autres?

— Hé bien, Polyte, donc, l'autre garçon; et Rouletabille, celui qui faisait les grands sauts, et l'Eveillé, le maître des chiens, enfin tous les autres.

— Alors, tu n'as pas été toujours dans la roulotte avec la troupe? Tu avais un papa et une maman, dans une maison?

La souvenance, sans doute, s'était effacée, car l'enfant répondit en levant les épaules.

— J'sais pas.

— Et que faisais-tu dans la roulotte?

— Je travaillais.

Un sourire passa sur les lèvres de Jeanne.

— Tu travaillais, pauvre petit, et à quoi?

— Ben, j'apprenais à danser, à sauter, à me tenir sur un cheval, à faire l'exercice avec les chiens, surtout avec Brisco. Pauvre Brisco!

— Qu'était Brisco?

— Le chien noir, mon ami.

— Et le maître ne te battait pas?

— Des fois. Hier soir, il avait bu; il m'a tant battu que je suis parti pendant qu'ils mangeaient et se disputaient. Je ne voulais plus rester avec eux. J'ai marché, j'ai marché... Mais quand il a fait nuit, j'ai eu peur, et puis j'avais faim, je suis revenu, alors, ils ont été partis. Alors, je me suis appuyé à l'arbre et j'ai pleuré.

Depuis un instant, la voix du petit s'affaiblissait, ses yeux devenaient vagues; sous l'influence de la chaleur bienfaisante il paraissait s'assoupir..

Entre temps, l'aube était venue et Jeanne entendit le son de la cloche qui annonçait la messe. Elle prit l'enfant endormie, le coucha sur son propre lit et s'en alla à l'église.

Après la messe, et tandis qu'elle conduisait le curé chez son malade, elle lui conta sa trouvaille.

— Il faut en parler au maire, dit l'abbé Bardoux.

Le maire de la commune, M. Flourac, était un propriétaire qui habitait une petite maison distante du village d'environ cinq cents mètres.

Sans même rentrer chez elle, Jeanne s'en fut chez M. Flourac.

Celui-ci se souvint de la roulotte. C'était là un mauvais petit cirque ambulante. Les gens de la troupe s'étant pris de querelle entre eux dans la soirée de la veille, avaient fait tant de tapage et de désordre qu'on les avait expulsés sans phrases. Dans la hâte de leur départ, ils avaient dû oublier l'enfant.

— Ce devait être un enfant volé.

— Je l'ai pensé, dit Jeanne, ils reviendront peut-être le chercher.

— Je crois bien qu'il n'oseront pas, mais s'ils revenaient...

Toute la charité de Jeanne s'exprima dans un cri:

— Il ne faut pas le leur rendre, ce sont de méchantes gens. Le petit se plaint d'avoir été battu.

— Qu'allons-nous en faire?

— Si vous voulez me le donner, je me charge de lui.

— Mais comment ferez-vous pour le nourrir, en avez-vous seulement assez pour vous?

— Dieu m'aidera, M. le maire, et aussi les bonnes âmes. Je me charge du petit.

— Eh bien, gardez-le provisoirement, nous aviserons. Ah! regardez donc s'il n'a pas sur lui quelque objet qui puisse nous aider à découvrir son origine.

— Je verrai, je verrai.

Et elle partie en hâte pour retourner auprès de son protégé, la bonne Jeanne, plus heureuse que si elle avait découvert un trésor.

Elle n'avait pas douté de Dieu, et Dieu lui vint en aide. Pour installer son jeune pensionnaire, elle quêta des objets de literie et on lui donna ce qu'il fallait pour établir une couchette dans sa propre chambre. Quelques hardes vinrent aussi. Heureusement, le petit se montrait adroit, avisé; il s'habillait lui-même, ses petits doigts étant plus que les gros doigts de sa protectrice, capables de dénouer les cordons ou de passer les boutons dans leurs boutonnières.

Le jour même de son adoption, Jeanne mena l'enfant chez le curé qui lui répéta les objections déjà faites par le maire; mais elle avait réponse à tout.

— Il ne mangera guère, il est si petit!

— Oui, mais il grandira, dit le curé en souriant.

Au fond, le bon prêtre, pour cet enfant arraché à la bohème, se réjouissait de la charité de sa paroissienne comme se réjouissent les missionnaires qui arrachent les petits chinois à la barbarie et leur donnent le baptême. Ah! le baptême, c'était là le souci du curé. Était-elle seulement baptisée, cette petite créature du bon Dieu?

— Comment t'appelles-tu, mon enfant?

— André, dit le petit.

— C'est là, certes, le nom d'un grand apôtre, mais cela ne m'assure pourtant pas que ceux dont est né cet enfant con-

nussent le Christ.

On n'avait trouvé sur lui aucun emblème qui put éclairer sur son origine, et ses pauvres vêtements n'étaient que la sordide défroque d'un saltimbanque.

— Monsieur le curé, dit Jeanne qui savait sa religion, il faut le baptiser sous condition. Je ne veux pas chez moi d'un sujet de Satan.

— J'y songe, dit le curé.

— Mais, quand il voulut montrer à André comment on faisait le signe de la croix, sa petite main, après quelque hésitation, retrouva toute seule, le geste sacré tandis que sa bouche semblait d'elle-même murmurer la pieuse formule. Le prêtre affirma.

— Cet enfant est né de parents chrétiens.

Il lui demanda si, chez les saltimbanques on faisait le signe de la croix, et, sur sa réponse négative:

— Alors, qui te l'a enseigné?

André ne savait pas. La pauvre mère qui, sans doute, le pleurait encore, avait déposé dans son âme le germe de foi que les chrétiennes confient, dès le berceau, à l'âme de leurs enfants, et ce germe, maintenant dans un terrain propice, levait sans que le petit en eut conscience, l'abbé Bardoux était fixé, le caractère ineffaçable du baptême était sur cet enfant.

— Eh bien, dit-il, ma chère fille, élevez-le pour Dieu.

— Soyez-en sûr, M. le curé, j'en ferai un bon chrétien et, Dieu aidant, et vous aussi j'espère, plus encore que cela. J'ai mon idée.

Oui, elle avait son idée, une idée qui était née en elle dès que le petit avait eu passé son seuil hospitalier, une idée qui prit corps, et se fortifia, peu à peu, à mesure que l'enfant, accoutumé à son nouvel état de vivre, montra de bonnes dispo-

sitions, de l'intelligence, et surtout de la pitié — cette intelligence des choses de Dieu.

Jeanne voulait faire de lui un prêtre.

Un prêtre, un ministre de Dieu, l'oïnt du Seigneur qui remplacerait le frère mort, à qui appartiendraient un jour tous les trésors rassemblés dans la chambre sainte. La pieuse fille pourrait donc encore servir un prêtre! Elle embrassa avec ardeur cet espoir qui devint la pieuse joie de sa vie, l'objet de ses plus ferventes prières.

— Mon Dieu, laissez-moi donc dans ce monde assez de temps pour voir cela, pour assister à sa première messe, pour le loger là, dans la chambre de M. le curé qui attend un successeur pour que les ornements et les vases sacrés servent encore à Votre Majesté.

En attendant, le petit André n'avait que six ou sept ans. Il était obéissant et doux, les voisins l'aimèrent, et quand M. le curé put faire de lui un enfant de chœur, il sembla à Jeanne qu'elle montait le premier degré de cette échelle de Jacob qui la conduisait au ciel entr'ouvert.

### III

#### LE MÉDAILLON

Il y avait environ quatre ans que Jeanne avait recueilli l'enfant perdu, quand une roulotte de nomades vint un jour de foire s'installer dans le bourg et, le soir, donna sur la place, une représentation.

Les visites de ces forains, montreurs de bêtes, fabricants de paniers ou artistes dramatiques, étaient fréquentes dans l'endroit, et ces hôtes de passage n'excitaient plus, dans le cœur de Jeanne, l'émotion qu'il y avaient excitée pendant les premiers mois du séjour d'André auprès d'el-

Ce soir-là, l'enfant avait, comme de coutume, suivi ses petits camarades, tous intéressés par la représentation, André plus intéressé que les autres, cette vue éveillant sans doute en lui les souvenirs un peu effacés d'une existence antérieure.

Tandis que les autres s'égayaient aux jongleries, aux tours d'adresse du clown et aux exercices de voltige, André rêveur, trouvait dans ces choses une impression de *déjà vu* qu'il ne savait pas analyser, mais qui le troublait sensiblement.

Tout à coup, sa mémoire s'éclaira. Pour l'apparition d'un nouveau numéro, une fillette entra en scène suivie d'un petit chien noir.

André ne connaissait pas l'enfant, mais le chien!...

Irrésistible, un cri d'appel fusa de ses lèvres:

— Brisco!...!

C'était, ce chien, le seul être, parmi ces saltimbanques, qui se fut soucié du pauvre petit, qui l'eût caressé, qui l'eût aimé.

Et le chien, à son tour, reconnaissant la voix, s'élança au milieu de la foule et, sourds aux appels furieux de ses maîtres, vint se précipiter sur André, sautant sur lui, léchant ses mains, son visage avec de petits jappements joyeux.

André se souvenait à présent; c'était là, l'Éveillé, Rouletabille, la Bossue, Pivoine, ses anciens maîtres enfin, et tout en répondant de tout son cœur aux caresses de Brisco, il sentait la peur l'envahir, la peur d'être repris, d'échanger la vie tranquille qu'il menait contre la vie désordonnée de la roulotte, le travail odieux du désossement, de la voltige, du saut périlleux avec un copieux accompagnement de taloches et de coups de gaule.

Cependant l'algare de Brisco avait mis le désordre parmi les acteurs, et aussi parmi les spectateurs. Maître Pivoine,

écarlate et furieux dans son maillot de lutteur, appelait le chien en jurant, la Bossue poussait des glapissements, et tous deux se demandaient *in petto* s'il ferait bon pour eux réclamer l'enfant.

Le maire du bourg assistait à la représentation. Il vit dans cet événement un moyen possible de se renseigner sur la famille d'André et, s'adressant au chef de la troupe, il en obtint d'abord cet aveu que le petit garçon était bien celui que la troupe avait abandonné quatre ans auparavant dans cette commune.

Mais quand l'honorable Pivoine osa réclamer qu'on lui rendît son pensionnaire, M. Flourac, alors, le prit de haut, l'accusa d'avoir volé l'enfant, de l'avoir maltraité, et le menaça des châtimens les plus sévères. L'homme eut beau prier, le magistrat fut inflexible jusqu'au moment où, voyant le forain excessivement alarmé :

— Voulez-vous, dit-il, que je vous laisse aller tranquille ?

— Qu'est-ce qu'il faut pour ça ?

— Me dire à qui appartient l'enfant.

Alors, dans l'assistance, le silence se fit. Le maire était monté sur la scène et nul spectacle pour les assistants, n'aurait pu égaler en intérêt le débat qu'il venait de s'ouvrir devant eux.

Le saltimbanque, cependant, jurait qu'il ne pouvait dire le nom de l'enfant. L'enfant, à la vérité, n'était pas le sien, mais il ne l'avait pas volé.

— Je suis un honnête homme, moi M. le Maire, incapable de voler même un chien ou une poule. Ce petit, je l'ai trouvé à Paris, dans la foule de Paris, il n'avait p'têt' pas trois ans, le pauvre enfant. Et alors, quoi faire ? Eussiez-vous voulu que je sois allé le jeter dans la Seine ?

— Et la police ?

Pivoine fit une grimace.

— La police !... nous devons quitter Pa-

ris le même jour, et nous n'avons pas d'adresse à donner, nous autres, si des fois, on avait besoin de nous retrouver. Aujourd'hui ici, demain là. J'ai gardé le petit, voilà. Je l'ai élevé comme s'il eût été mon fils, je lui ai enseigné mon métier — pouvais-je mieux ? — afin de le mettre en état de gagner honorablement sa vie. Il n'y a pas de sot métier, pas vrai, et moi je suis un honnête homme.

Voyant qu'il n'en tirerait rien de plus, le maire reprit :

— Puisque c'est comme ça, remettez-moi tout de suite les hardes que portait le petit quand vous l'avez trouvé.

— Ses hardes, cria alors la Bossue sur un ton suraigu, ses hardes ! Ben il y a beau temps qu'elles sont pourries par les chemins.

— C'est pas vrai, dit le maire, énergique, vous êtes bien trop fins pour vous être défaits du seul moyen qui vous permît de retrouver la famille de l'enfant et d'en tirer de l'argent pour le rendre.

— M. le maire, dit Pivoine, la main sur l'estomac, je vous jure...

— Je vous jure que vous allez être tout à l'heure en prison, interrompit le maire.

Les deux complices gardèrent un instant de silence que Pivoine rompit bientôt par un mot superbe.

— Pas de prison ; l'honnête homme doit vivre libre.

Et, de sa voix ordinaire, se tournant vers la Bossue :

— Va chercher le paquet.

Et quand la femme eut rapporté ce qu'on lui demandait, M. Flourac ordonna :

— Ouvrez-le.

Tous les yeux se concentrèrent sur un petit sac de toile assez malpropre que le saltimbanque, sans précautions, vida sur le sol ; on vit des vêtements soignés, à la

taille d'un enfant de trois ans environ. Sur la petite chemise, le maire releva cette marque : *A. R.* Du fond du sac, une petite boîte était tombée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le maire, avec ostentation. Pivoine exhiba deux breloques suspendues au même cordon noir. L'une était une médaille en argent de l'Immaculée Conception ; l'autre, un médaillon de vermeil dédoré sous le verre duquel deux photographies s'étaient conservées très nettes.

— L'enfant, dit-il, portait cela suspendu à son cou ; j'aurais pu le vendre, je ne n'ai pas fait, je l'ai conservé, je le rends à son propriétaire. Je suis un honnête homme, pauvre, mais honnête. J'espère que M. le maire le reconnaîtra à la face de tous.

— Je le reconnais, consentit le maire pour en finir, maintenant, remettez-moi tout ça dans le sac ; oui, très bien, je l'emporte. La représentation peut continuer et vous ne serez pas inquiété, vous avez ma promesse.

M. Flourac prit André par la main et le ramena chez Jeanne.

La situation d'esprit de cet enfant de onze ans était singulière. Il savait maintenant qu'il avait été volé à ses parents. On lui montrait les petits vêtements qu'il avait portés ; alors, avec une curiosité qui ressemblait à de l'indifférence, il tournait, entre ses doigts, le médaillon, regardait le jeune et fin visage de celle qui avait été sa mère, les traits mâles de celui qu'il avait appelé son père, mais il les avait quittés trop jeune, trop d'années s'étaient tassées sur ses souvenirs pour que ces visages soient capables de les réveiller : *Papa, maman, la maison*, ces entités, si simples pour les enfants, lui semblaient des choses étrangères, irréelles et ne produisaient dans sa petite âme qu'un im-

pression de vague tristesse en lui prouvant qu'il n'était pas un enfant comme les autres, puisque ce *papa* et cette *maman* n'étaient rien pour lui. Assez âgé, assez raisonnable pour comprendre ce qui manquait de normal à sa vie, il ne savait pas encore assez réfléchir pour s'intéresser aux images familiales, ni pour désirer, du désir viril qui stimule à l'action, chercher et retrouver ceux auxquels il appartenait.

Et comme il était l'heure passée du coucher, le sommeil fit tomber de ses mains d'enfant ces reliques dont la possession eut galvanisé un cœur d'homme.

— Gardez tout ceci, Jeanne, dit le maire, nous nous en servirons peut-être. Je vais envoyer des annonces aux journaux de Paris, mais il s'est passé trop de temps.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, dit Jeanne en rangeant le petit sac. Aussi résignée que l'enfant lui-même, plus peut-être, elle eut redouté de perdre celui sur lequel reposait ses espérances.

Naturellement, elle s'en était ouverte au curé. Le bon prêtre se fût réjoui de préparer André pour l'autel : mais, respectueux des vues du Seigneur, il avait répondu qu'il attendrait pour donner son avis de pouvoir distinguer chez l'enfant les signes d'une véritable vocation.

Quand André eut quatorze ans et qu'il eût été grand temps de le diriger vers le séminaire, l'abbé Bardoux fut bien obligé de reconnaître que ces signes ne s'étaient pas clairement montrés.

L'enfant était pieux et doux, il avait fait une bonne première communion et passé brillamment son certificat d'études. Quand le prêtre voulut insister pour que Jeanne le mit en apprentissage, elle déclara qu'il ne la quitterait que pour entrer au séminaire. Au maire, essayant de

lui démontrer qu'il serait dans l'intérêt de l'enfant d'apprendre un état, elle répondait :

— Il aura un état, il sera curé.

Mais le séminaire coûtait cher et Jeanne, que personne ne voulait aider, ne pouvait faire cette dépense. En attendant. André s'occupait dans les petits champs qui appartenait à sa protectrice : le voisin avait pris la charge de ces terres instruisit l'enfant des choses de la culture et les personnes raisonnables ne désapprouvaient pas qu'on en fit un ouvrier terrien, dans un moment où les campagnes se dépeuplent et où le devoir de tout bon Français est de garder, autant que possible, les hommes au sol.

Le soir et les dimanches, André lisait avec une grande ardeur les livres instructifs que lui prêtait le curé. Aussi ouverte, aussi déliée que ses mains étaient adroites, son intelligence s'assimilait très vite ce qu'il lisait et le curé soupirait parfois en le regardant.

— Apte à tout, pensait le bon prêtre, où Dieu voudra-t-il le conduire ?

#### IV

##### ANNÉES DE JEUNESSE

Entre temps, la maison de Jeanne s'était peuplée d'un nouvel hôte. Jeanne avait, parmi sa clientèle de besogneux, une femme qui avait été frappée, avant la vieillesse, d'une attaque de paralysie. En même temps qu'elle avait perdu l'usage de ses membres du côté gauche, cette femme avait perdu l'usage de la parole. Jeanne fut là pour la soigner et la remplacer dans son ménage. Le mari, au retour de sa journée, trouvait sa maison en ordre, "ses bêtes" soignées, et aussi sa femme.

Mais cet homme vint à mourir. Jeanne

s'avisait alors qu'il serait plus simple pour elle de prendre dans sa maison la malade qu'elle ne voulait point abandonner, de sorte que l'avoir de celui qui venait de mourir fut ainsi partagé : ses neveux prirent la maison et le jardin et Jeanne hérita de l'infirme. Il est vrai que les neveux promirent une petite rente qu'ils payèrent... quelquefois. Quand Jeanne recevait d'eux quelque secours, elle les remerciait ; quand on ne lui donnait rien, elle ne réclamait pas et soignait la pauvre Sylvie "pour le bon Dieu."

Or, ceci n'était point sans mérite, car Sylvie aigrie par son mal, impatientée par la difficulté qu'elle avait à s'exprimer, était exigeante et difficile. Féroce ment jalouse tant bien que mal : ce grand garçon de quinze ans aurait bien pu s'en aller ailleurs gagner sa vie au lieu de se faire nourrir par Jeanne et de diminuer ainsi sa petite part de bien-être qui lui semblait due, à elle, Sylvie, dans cette maison, où pourtant elle était, comme lui, reçue par charité. Pour la bonne Jeanne c'était là l'épine, car elle aimait André maternellement.

Et à mesure qu'il grandissait, la maison semblait se rapetisser, devenait insuffisante. André ne pouvait continuer à partager la chambre qui était commune aux deux femmes, et son lit aurait encombré la cuisine.

Quant à "la chambre de M. le curé, on n'y touchait pas ; Jeanne y installerait son fils adoptif que le jour où il aurait chanté sa première messe, mais pas avant.

André, qui souffrait de se sentir à charge, eut une idée qui arrangea tout.

Au fond du jardin de Jeanne, il y avait un hangar qui séparait ce jardin d'une petite cour. Dans ce hangar, à côté du bois à brûler et du "tinal" où Jeanne faisait cuver le vin de sa petite vigne, à côté de

la volière et de l'étable du cochon, le jeune homme s'aperçut qu'il avait encore la place de se tailler une petite chambre.

Ingénieur et vaillant, en prêtant ses services dans la briquetterie voisine, en sarclant un champ de maïs, il se procura les matériaux et la main-d'oeuvre. Ce fut l'affaire de deux cloisons et d'une porte. La chambre était petite, mal couverte, chaude en été, glaciale en hiver, mais, à quinze ans, sait-on bien ce que sont le chaud et le froid?

Dans cette cellule aux blanches parois de plâtre frais, quand le jeune homme eut installé sa couchette d'enfant, industrieusement allongée à l'aide deux planches, une chaise, une cuvette pour ses ablutions, une table sur laquelle il pouvait écrire et déposer ses livres; quand il eut orné les parois des deux images pieuses et du grand calendrier que l'épicière avait offert au jour de l'an, André connut les douceurs du chez-soi et pensa avec fierté qu'il était à présent un homme.

Les gens du voisinage l'aimaient, et parmi les maisons où il était toujours bien accueilli, celle où il entra le plus volontiers, en tournant le coin du mur, était la maison de Mme Laterrade, la mercière...

Les rapports de la mercière avec Jeanne Gardille étaient anciens et affectueux. C'étaient à la générosité de Mme Laterrade que le petit André, pour son installation dans la maison de Jeanne, avait dû une partie des objets que nécessitait sa présence: de la literie, du linge, des vêtements, car la mercière avec deux fils dont l'aîné de l'âge à peu près d'André.

Les enfants grandirent ensemble, fréquentèrent ensemble l'école et le catéchisme. Au milieu des trois garçons turbulents, la sage petite Germaine adoucissait ces conflits et préconisait les jeux

tranquilles. Quand la mercière voulait se débarrasser de tout ce jeune monde tapageur, elle l'envoyait dans le jardin de Jeanne. Aussi que de parties de cache-cache, de colin-maillard ou de "marelle", parmi les choux et les salades, sous les arbres fruitiers de cet enclos! Que de belles cerises rouges, que de prunes succulentes, de figues sucrées et de pommes acides on avait croquées ensemble! Les petits Laterrade étaient des gloutons et dévoraient tout ce qu'ils pouvaient rattrapper, mais André aimait à tout partager avec Germaine et, contre les brutalités de ses frères, la défendait comme un courageux petit chevalier.

Quand l'aîné des Laterrade fut envoyé en apprentissage chez l'un de ses parents, menuisier à Toulouse, Germaine continua à fréquenter chez Jeanne où elle était toujours une bonne petite compagne pour André, beaucoup plus aimable et doux que le dernier frère qui demeurait à la maison.

Cette intimité vraiment fraternelle entre ces deux enfants continua jusqu'au jour où André dut partir pour faire son service militaire. Il y avait bien dans cette amitié quelque chose qui changeait, mais d'une manière insensible. Très gaie, très innocente, très enfant pour ses seize ans, Germaine n'en voyait rien. Plus âgé, plus sérieux, plus réfléchi, homme déjà, André avait une perception beaucoup plus consciente de ce qui se modifiait ainsi, mais il cachait ses émotions. Le pauvre enfant se rendait bien compte, de ce qu'il était, de ce qu'il ne pouvait espérer et, d'instinct, il essayait de ne point analyser le sentiment nouveau qui, de plus en plus, s'emparait de lui.

Il partit, et passa au régiment les deux années réglementaires.

Ceux qui s'intéressaient à lui avaient

espéré qu'il continuerait la *carrière*, mais André, qui avait fait son devoir en bon soldat n'eut cependant pas le goût de le rester, et, son temps écoulé, il rentra avec d'autant plus d'empressement que, durant ces deux ans, il n'était jamais revenu dans ce qu'il appelait "son pays". En effet, sa garnison de l'Est était éloignée, et le jeune homme avait peu de ressources.

Quand, un soir de septembre après sa libération, il débarqua du tramway départemental et courut à la maison de sa protectrice, ces deux années lui apparurent comme un rêve, tant il trouva les choses pareilles à ce qu'ils les avait laissées. Vêtue certainement de la même robe, et couvrant du même bonnet ruché, sa tête pareillement grisonnante, Jeanne ne lui sembla nullement vieillie. La paralytique, immobile dans son lit occupant le même angle de la chambre, accueillit le jeune homme avec ce regard qu'il connaissait bien, ce regard hostile, inquiet d'avoir à traduire des pensées que la bouche ne pouvait exprimer.

André retrouva sa chambre aussi, pauvre et tranquille avec les pareils entours où s'harmonisaient les grondements du cochon et les caquetages des poules.

La rue était semblable, et, semblable aussi la devanture de la mercerie Laterade, avec ses boîtes de boutons, ses pièces d'étoffes, et ses "bonnets montés" en montre sur les champignons de bois blanc.

Mais quand il entra, tout à coup, l'aspect de Germaine lui rappela la fuite du temps.

Ses robes de fillette s'étaient allongées, ses cheveux dorés se relevaient plus élégamment sur sa tête fine et les formes graciles, un peu heurtées, de l'adolescence avaient, en elle, fait place à la grâce épanouie de la femme.

La différence qui se marquait dans sa

personne parut aussi dans son accueil toujours affectueux, mais avec une nuance de réserve pudique inconnue à la vivacité de ses seize ans.

André, au premier abord, en ressentit une timidité presque rancunière comme si on lui eut, en son absence, dérobé quelque chose de doux et de charmant qu'il avait laissé en partant et ne retrouvait plus.

Peu de jours suffirent à dissiper ce malaise; il ne s'accoutuma que trop vite à cette nouvelle Germaine, plus attrayante, plus aimable, et, hélas, plus aimée.

Il voyait Germaine moins souvent que pendant leur enfance, mais il la voyait avec plus de bonheur, et, courageux, ménager de ce bonheur, il gardait dans le secret de son cœur ce sentiment dont la révélation l'aurait séparé de celle qu'il aimait et qui ne serait jamais à lui.

## V

### UNE LETTRE

Trois ans avaient passé ainsi.

Un matin d'avril, Jeanne Gardelle venait de rentrer de la messe et, ses pauvres de l'extérieur ayant été soignés dès l'aube, elle s'occupait maintenant de faire déjeuner son acariâtre pensionnaire.

Tandis qu'un genou en terre, elle enflait ses joues pour faire flamber le feu récalcitrant, — l'argent lui manquait depuis longtemps pour remplacer son soufflet à bout d'haleine, — le facteur des postes cria par la porte ouverte :

— Une lettre pour vous, la Jeanne.

— Merci Paulin, je ne peux pas me déranger, laissez-là sur cette chaise qui est là près de la porte.

Une lettre! André avait écrit régulièrement pendant qu'il était soldat, mais, depuis son retour, jamais le sac du facteur

n'avait contenu de lettre au nom de Jeanne Gardelle. Et qui donc lui eut écrit? Ses rares parents habitant le bourg; dans le vaste monde, elle ne se connaissait point d'amis.

Sa curiosité s'éveilla à peine. Toute à son devoir quotidien, elle continua la préparation du déjeuner de Sylvie, — un sou de lait qu'elle achetait chaque matin pour sa malade, — patiemment elle la servit, et ce ne fut que plus tard, en grignotant, de ses grandes dents raréfiées, le morceau de pain suffisant pour elle, qu'elle alla chercher la lettre où le facteur l'avait déposée.

C'était une grande et belle enveloppe dont Jeanne, après en avoir vérifié l'adresse, retira une large feuille de papier portant cet en-tête imprimé :

*Académie des Jeux floraux*

Pour Jeanne c'était du grec.

Elle chercha ses lunettes, les établit sur son nez et, pensant s'être trompée, retourna l'enveloppe pour relire l'adresse :

— C'est bien pour moi.

Elle se décida à lire :

“Mademoiselle, j'ai le plaisir de vous annoncer que l'Académie des Jeux floraux vous a décerné un prix de cinq cents francs.

“Nous espérons que vous viendrez assister à la séance du 3 mai et recevoir, en mains propres, cette récompense si bien méritée.

“*Le secrétaire des Assemblées.*”

Beaucoup de choses dans cette lettre semblèrent obscures à la servante des pauvres, toutefois il en était une qu'elle sut comprendre. L'or a un éclat qui n'échappe ni aux esprits les plus obtus, ni aux vues les plus faibles. Cinq cents francs, pour elle, était-ce bien possible!

— Eh bien, en voilà une nouvelle! — elle déposa près d'elle son pain, la surprise lui ôta l'appétit, et les mains levées vers le ciel: — Merci, mon Dieu, c'est un miracle c'est comme si j'avais gagné à la loterie sans billet; quel bien je vais pouvoir faire avec tant d'argent!

Puis, par un naturel retour sur soi-même:

— Et sans dire que je n'ai, censé, plus une chemise à me mettre!

Enfin:

— Si je les avais eu plus tôt, j'aurais pu envoyer André au séminaire, et encore, qui sait?

André avait vingt-cinq ans au moins, il était bon ouvrier et ne pensait pas au sacerdoce, mais l'espérance de Jeanne ne voulait pas mourir. Et tandis que son esprit courait sur ces belles perspectives:

— Il y a si longtemps, pensait-elle, que je fais aller mes vieilles chemises! Je mettrais quelques pièces de plus, voilà tout.

Cependant, Jeanne entendait Sylvie s'agiter dans son lit et grogner. Elle n'aimait pas qu'on la laissât seule, sans parler encore distinctement, elle pouvait prononcer quelques mots détachés et la compagnie lui plaisait.

Jeanne vint auprès d'elle, et, tandis qu'elle l'arrangeait plus confortablement dans son lit, incapable de garder pour elle l'annonce de sa bonne aubaine:

— Si vous saviez, dit-elle, si vous saviez, je viens de gagner un prix de cinq cents francs. Voyez comme le bon Dieu est bon!

Le regard de la malade s'anima, une cupidité s'y étant allumée soudain, un cri rauque s'échappa de ses lèvres, suivi de ces mots à peu près distincts:

— Cinq cents francs pour nous!

Jeanne, sans remarquer l'égoïsme inconscient, fit “oui” de la tête.

Alors sur la bouche de travers passa l'affreuse grimace qui voulait être un sourire et, très agitée, montrant son lit, désignant du doigt sa bouche ouverte :

— Oh ! Oh ! couvertures neuves, chaudes, chaudes !... choses pour manger, bonnes, bonnes !

— Oui faisait Jeanne machinalement.

Et, pensant que la malade pouvait maintenant demeurer seule, avec ses rêves de satisfaction matérielles, pressée d'associer ses amis à sa joie, elle sortit.

Chez Mme Laterrade on reçut la nouvelle avec des sourires entendus ; Jeanne était seule surprise ; les démarches entreprises par le curé, les attestations du maire et de quelques notables avaient ébruité la chose, mais le curé avait voulu qu'on laissât à la bénéficiaire le plaisir de la surprise. Donc, c'était à M. le curé qu'elle devait tant de bonheur. Elle courut chez lui pour le remercier.

Quand le curé eut expliqué à l'heureuse fille le mécanisme de la bienfaisante institution à laquelle elle devait son prix :

— Voyons, demanda-t-il, qu'allez-vous faire de cet argent ?

Timidement, car elle craignait d'être désapprouvée, mais décidée quand même :

— Cet argent, dit-elle, me vient du bon Dieu, je veux l'employer pour le bon Dieu et m'en servir pour faire d'André un prêtre, s'il n'est pas trop tard.

Tant de ténacité fit sourire le bon curé, et il souriait aussi parce qu'il avait déjà fait quelques remarques, dont Jeanne ne s'était point avisée :

— Je crains, en effet, dit-il, qu'il ne soit un peu tard. Pour moi, je n'ai jamais pensé qu'André eut cette vocation.

Il ajouta, non sans un peu de malice :

— Vous pouvez toujours en parler au

petit, nous verrons ce qu'il vous répondra.

## VI

### LA VOCATION D'ANDRÉ

Germaine continuait à coudre la mouseline qui floconnait en un tas neigeux sur ses genoux. Son esprit, sans doute, n'était pas moins actif que son aiguille, et, de temps en temps, elle souriait ; sans s'interrompre, elle écoutait le bruit d'une houe qui entamait la terre pas bien loin de là.

Des minutes passèrent après lesquelles André poussa la porte et entra en bras de chemise, sa veste à la main :

— Bonjour André, dit tranquillement Germaine.

Lui sursauta, il ne s'attendait pas à la voir là, car elle venait moins souvent que jadis, et sa voix s'enroua un peu pour répondre à son bonjour. Pour dire quelque chose, il ajouta :

— Comme il fait chaud, ce matin. Je "chaussais" les pommes de terre au jardin et le soleil me tapait dessus comme au grand été. Il fait très bon ici.

Jeanne entra, un peu grondeuse.

— Ah ! tu trouves qu'il fait bon, et tu restes là à moitié vêtu. Oh ! ces jeunesses qui ne savent rien ! Elle prit la veste que le jeune homme venait de jeter sur une chaise et la lui tendit. Tiens, couvre-toi, en cette saison c'est dedans qu'on prend les rhumes.

Docilement il obéit.

— Et, ajouta-t-elle, puisque tu as un moment, en te reposant, essaie donc, si tu ne peux pas guérir ce soufflet qui est bien malade. Je m'époumonne, chaque matin, pour faire brûler le feu.

— Donnez voir, dit André qui était adroit en ces menues réparations, je vais

démonter le bout et tâcher de remettre un peu d'air dans cette poitrine.

— Pendant ce temps je vais chez la boulangère, je reviens à l'instant.

— Passez aussi chez Jacqueline, recommanda Germaine, vous lui direz qu'elle aura votre coiffe à "monter", je la lui porterai ce soir.

— Oui, oui, dit Jeanne en sortant.

Sans aucune inquiétude, la sainte âme laissait ensemble ce jeune homme et cette jeune fille, les voyant toujours tels qu'ils étaient quand ils croquaient des pommes vertes sous le vieux pommier, en ce moment tout blanc et rose, dans le jardin fourmillant d'abeilles en joie.

Assis devant la cheminée, André, à l'aide de son couteau, dévissait les petits clou qui attachaient la pointe du soufflet au corps de l'instrument.

— Tu n'y vois rien dans ce coin, lui cria Germaine, viens donc ici.

S'étant rapproché de la fenêtre ainsi qu'elle l'avait voulu, il continua de s'absorber dans son ouvrage.

Un peu dépitée de le voir silencieux :

— Tu ne me demandes pas à quel ouvrage je travaille, dit Germaine.

— Je te vois coudre, mais je ne m'y connais pas en ouvrages de femmes.

— Eh bien, si tu veux le savoir, je prépare la coiffe de Jeanne pour la séance des Jeux-floraux.

— C'est vrai, dit-il posément, il faut bien qu'elle fasse un peu de toilette.

— Moi aussi, je fais une toilette. Sais-tu que maman m'a permis d'accompagner Jeanne? Tu viendras aussi, je pense.

— Non, je resterai ici pour garder la maison et Sylvie.

— Oh! par exemple!

— Il faut bien que quelqu'un reste.

— Tu sais que Mélanie, la voisine, s'est offerte à venir passer la journée près de

Sylvie; donc, si tu ne viens pas, c'est que tu ne veux pas venir.

— C'est vrai, concéda le jeune homme, je n'y tiens pas. Qu'irais-je faire là?

Il avait devissé le tube de cuivre, l'appliquait à son oeil, soufflait pour chasser quelque corps étranger.

Germaine quitta son ouvrage et, posant sa main sur le bras de son camarade :

— André, dit-elle sérieusement, il faut me dire ce que tu as.

— Mais je n'ai rien.

— Si, tu as quelque chose qui te fait de la peine. Est-ce que je ne te connais pas assez pour te deviner?

— Tu te trompes.

— Non, je te dis que non, — elle baisait la voix pour que rien de cette conversation n'arrivât aux oreilles de Sylvie par la porte ouverte. La paralytique ne pouvait guère parler, mais elle entendait fort bien.

— Et, sais-tu, continua Germaine, tu es comme cela depuis que Jeanne a gagné ce prix, on dirait que tu en es fâché.

— Fâché, moi! comment peux-tu penser? Je suis content de cela, au contraire, plus content que vous ne l'êtes tous; personne n'en est plus heureux que moi; c'est véritablement à moi que Dieu a fait ce don.

Germaine, un peu pâle, demanda, la voix tremblante :

— Est-ce parce qu'il est vrai, comme on le dit, que Jeanne veut employer cet argent à t'envoyer au séminaire pour faire de toi un prêtre?

— Qui a dit cela? Non, ce n'est pas vrai. Je sais que Jeanne a toujours caressé cette idée — et elle m'en a encore parlé hier soir — mais je n'ai pas la vocation; si je l'avais eue je pourrais être prêtre à l'heure qu'il est. Je sais que Jeanne regrette beaucoup que je n'aie pas suivi

cette voie, et moi je le regrette plus qu'elle encore, mais il ne faut pas mentir à Dieu.

— Alors, demanda Germaine qui respirait plus librement, alors je ne te comprends plus. Tu es heureux que Jeanne ait cet argent, et ce bonheur te rend triste. Explique-moi ce problème?

André ne pouvait se dérober à ses deux yeux questionneurs, aux instances de celle qui avait eu toutes ses confidences d'enfant.

— C'est que, dit-il enfin, en quittant ma bonne Jeanne, je suis heureux de penser que je lui laisse un peu d'aisance.

Germaine sursauta.

— Quitter Jeanne, tu veux partir?

Il eut un bref soupir.

— Il le faut.

— Pourquoi veux-tu nous quitter?

— Ne me le demande pas.

— Quitter Jeanne, au moment où, vieille, elle aura le plus besoin de toi...

— Maintenant, qu'elle a cet argent, je puis partir.

— Où iras-tu?

— Je pense que je rengagerai dans l'armée.

— Tu ne voulais pas du métier militaire.

— J'ai réfléchi.

— Mais pourquoi, dit tes raisons. Pourquoi veux-tu t'éloigner de nous. Tu nous aime donc bien peu!

Pâle, les dents serrées, André ne répondait plus. Il était revenu à son soufflet, il nettoyait, grattait, reclouait, mais avec le cœur alourdi, loin de la besogne. Il hasarda un regard vers Germaine; appuyée des deux coudes sur la table et la tête entre ses mains, elle pleurait.

Il alla vers elle, écarta ses mains doucement.

— Pourquoi pleures-tu? Je ne veux pas que tu pleures.

— Oh! dit-elle à travers ses sanglots, moi qui étais si gaie ce matin, pourquoi me fais-tu cette peine, si tu m'aimais un peu, tu ne songerais pas à partir.

Il serra les petites mains, très fort, et ne résista plus.

— C'est parce que je t'aime que je pars.

— Parce que tu m'aimes!...

— Et comment veux-tu que j'ose t'aimer, cria-t-il avec explosion; comment puis-je espérer que ta mère te donne jamais à moi, un pauvre élevé par charité et qui ne connaît pas ses parents. C'est impossible, je le sais bien. Et quant à rester ici pour te voir en épouser un autre, il ne faut pas me demander ça, Germaine; j'aurai le courage de te quitter, mais le courage de te voir la femme d'un autre, je ne l'aurai jamais.

— Et où prends-tu que je doive en épouser un autre?

— Ta mère ne s'en cache pas que Bernard Rousille te recherche et qu'elle veut te donner à lui. Il est riche, lui, il peut nommer son père, c'est un bon parti pour toi.

Une résolution virile passa dans les yeux bleus de Germaine qui se foncèrent un peu. Levant sa main droite:

— Ecoute, André, je n'épouserai jamais Rousille.

— Ta mère le veut.

— Ma mère ne peut me marier contre mon gré. Je ne l'épouserai jamais.

— Pourquoi? C'est un bon parti.

Seulement, loyalement, son clair regard sur les yeux d'André:

— Pourquoi? dit Germaine, parce que je t'aime, aussi, moi, et que, si je ne puis être ta femme, je ne serai celle de personne.

André ferma les yeux devant ce bon-

heur qui l'aveuglait, mais il chercha les mains qui s'étaient libérées et qui, de nouveau, s'emprisonnèrent dans les siennes. Ce fut comme un rai de soleil entre deux nuages, mais bientôt, se raisaisissant :

— Hélas, fit-il, voilà ce que nous n'aurions jamais dû nous dire.

Elle ne parut pas l'entendre, mais, très doucement :

— Et maintenant, partiras-tu ?

— C'est hier que j'aurais dû partir.

— C'est moi qui t'ordonne de rester.

André courba la tête, il était vaincu.

— A quoi bon ? A souffrir.

— A espérer, dit Germaine. Nous sommes jeunes, nous nous aimons. Il faut avoir confiance en Dieu et le prier.

Puis, comme elle entendait sur le cailoutis de la rue les pas de Jeanne qui rentrait, elle ajouta, très vite :

— Nous devons, Jeanne et moi, aller à Sainte-Germaine, avant la séance d'après-demain. Je prierai ma patronne qui est une grande miraculeuse et, dès mon retour, je parlerai à maman. Compte sur moi.

## VII

### LES LATERRADE

C'était le soir du 3 mai.

Par un crépuscule clair encore, tandis que les rainettes, dans les marais, chantaient le prologue de cette symphonie des nuits printannières qui fait se lever, dans la brume, les petits têtes de fleurs nouvelles, le tramway départemental entra en gare du bourg.

Une foule l'attendait. Les jeunes filles du catéchisme de persévérance étaient venues recevoir la doyenne de la congrégation, cette humble Jeanne dont le front venait d'être orné d'une couronne.

Avec Germaine, sa compagne, elle avait

passé la matinée à Pibrac, dès leur retour, elles s'étaient rendues à la *Salle des Illustres*.

La vieille fille avait vécu là un rêve si troublant que son pauvre esprit en était encore comme perdu. Tout l'avait saisie, la splendeur du cadre, le côté grandiose de la séance, cette foule de gens illustres, ces discours, cette musique... depuis qu'elle avait vu cela, elle pouvait penser au ciel comme à quelque chose de concret dont un avant-goût lui avait été donné.

Et pourtant, chose étrange, quand on avait appelé son nom, elle s'était levée, avancée sans timidité, comme portée sur la houle des applaudissements. Très droite dans sa robe noire, le visage calme sous sa coiffe aux tuyaux empesés, elle avait monté les marches de l'estrade et reçu le délicat étui de cuir rouge que le président lui avait remis en l'accompagnant de quelques mots obligeants auxquels elle n'avait pas oublié de répondre :

— Merci, monsieur.

Mais, après ce voyage, sentant sa poche comme un peu brûlée par les vingt-cinq pièces d'or, elle avait hâte de retrouver sa paisible maison, André, Sylvie, tous les aîtres coutumiers, seuls capables de lui prouver qu'elle n'avait pas rêvé.

Jeanne écouta le compliment que M. le curé avait composé pour la circonstance, — il le fallait bien ! — Mais quand ce fut fini :

— Merci, Rose, dit-elle, merci, les petites, merci à tous, mais vous n'aviez pas besoin de vous déranger pour moi. Et bonsoir, bonsoir.

Puis, très vite, suivie de Germaine, un peu honteuse de tant de promptitude, elle avait regagné sa maison.

Là, elle enleva le châle qui gênait ses mouvements, les souliers trop justes qui blessaient ses pieds, la coiffe empesée dont

elle voulait conserver le lustre et, dans sa chambre, devant Sylvie, dont les yeux brillaient comme des yeux de chat dans l'ombre, devant André, devant Germaine, elle avait retiré des profondeurs de sa poche, l'étui rouge et s'était mise à compter son trésor.

Depuis cinquante ans, Jeanne prouvait sa charité, mais, depuis cinquante ans aussi, elle vivait de misère; cette joie de voir sa misère adoucie, elle avait bien le droit de la ressentir.

Mais elle n'aimait pas l'or pour lui-même et, quand elle eut compté ses "louis", quand elle les eut fait l'un après l'autre tinter sur les briques de son carrellement pour s'assurer s'ils étaient en bon or, elle les avait rassemblés dans leur étui qu'elle avait enfermés dans un coin de son armoire en disant :

— Je n'ai pas de secret pour vous, mes enfants; le trésor est là, priez Dieu avec moi que j'en fasse bon usage.

La clef, retirée de l'armoire, avait repris sa place sous un des chandeliers de la cheminée, et, tout ayant été dit, Germaine était retournée chez elle.

Ce n'était pas sans émotion qu'elle y rentrait. Le matin, elle avait prié sa patronne, la bergère, si puissante sur le cœur de Dieu, elle avait remis avec foi les intérêts de son bonheur aux mains bénies entre lesquelles le Maître, pendant l'hiver, avait fait fleurir des roses, et s'était juré à elle-même de parler à sa mère, en trant, de son amour pour André et de son désir de devenir sa femme.

Et maintenant, elle chassait de son souvenir la féerie brillante de sa journée pour concentrer ses forces en vue d'une lutte qu'elle attendait redoutable.

La mercière, Perrette Laterrade, nommée par ses voisins de son diminutif patois Perrétous, était une femme juste,

point méchante, mais que les traverses de sa vie avaient rendue sévère.

Possesseur de quelques champs, son mari les cultivait, et, forcé d'aller parfois à Toulouse pour alimenter le magasin de sa femme, il s'était fait le commissionnaire des habitants du bourg. La famille vivait à l'aise.

Mais, il y avait cinq ou six ans, Laterrade était mort, laissant à sa veuve trois enfants mineurs et des propriétés à gérer. Lourde charge, car ce qui, jusque-là, était source de bénéfice, devenait cause de dépense.

Perrétous, néanmoins, ne se découragea pas et fit tête à la mauvaise fortune.

Elle avait vendu cheval et voiture et donné ses terres à moitié fruit. Pour faire ses achats à Toulouse, elle allait par chemin de fer.

Seulement, les propriétés rapportaient peu et la période de service du fils aîné ayant causé quelques dépenses, la mercière s'était vue forcée de mettre le bout du doigt dans l'engrenage où passe si vite tout le corps d'un pauvre.

Elle avait emprunté.

Néanmoins, sage, active, économe, elle parvint à payer régulièrement les intérêts et à ne point accroître sa dette. Son fils, à son retour du service pu l'aider un peu et, de son côté, Germaine, pleine de courage et d'adresse, par son travail de lingerie, contribuait à faire, comme on dit, "bouillir le pot".

La mercière eut regardé l'avenir sans trop d'inquiétude si le caractère de son dernier fils n'eût été l'épine de sa vie.

Marius était à la fois, menteur, paresseux et prodigue.

Sous ce prétexte qu'il allait partir au régiment et qu'à son retour, il demeurerait dans la maison pour y continuer le rôle de son père, il avait été impossible

de le décider à prendre un métier. En attendant, il tenait vaguement les écritures du magasin — pour avoir le droit d'avoisiner le tiroir aux recettes, — et insistait pour suppléer sa mère en des voyages à Toulouse qui n'étaient pour lui qu'une occasion de "noce" et de dépense.

Autant que possible, sa mère serrait ses clefs et faisait elle-même ses affaires à la grande ville, mais elle s'alarmait de cette nature sur laquelle aucune morale n'avait de prise.

Faut-il ajouter que Marius avait déserté l'église pour faire sa société habituelle de quelques vauriens de son accabit? On les voyait ensemble courir les routes à bicyclette, se montrer aux foires des communes voisines et hanter le café, où le jeune homme se trouvait parfois très mortifié d'entrer la poche vide.

Geramine se hâtait, ce soir; toute préoccupé de ce qu'elle voulait dire à sa mère, elle souhaitait surtout lui parler avant le retour de Marius qui, d'ordinaire, passait ses soirées dehors.

En effet, la mercière était seule et, dès l'entrée de sa fille, s'informa de sa journée. Jeanne avait-elle rapporté le magot?

— Mais oui, maman, il n'y avait aucun doute à cela.

— Eh bien, va manger ton souper, que je t'ai gardé et puis tu me raconteras tout.

Ayant eu tôt fait sa réfection, Germaine vint prendre son ouvrage sous l'ampoule électrique qui éclairait la cuisine.

En tirant l'aiguille, la jeune fille comprit qu'elle devait d'abord satisfaire la curiosité de sa mère, mais le principal intérêt de la journée, pour la commerçante, résidait dans le prix obtenu et la réalité des espèces sonnantes. Germaine n'eut donc pas à s'étendre beaucoup sur les détails de la séance.

Elle fit alors une pause et... hésita.

Par la fenêtre entr'ouverte; dans la cuisine, le balancier de la grande pendule à caisse menait son bruit rythmique. Perrétous tricottait, sa chatte noire ronronnant dans son giron. La mercière, très matinale, avait facilement sommeil le soir. Germaine la vit verser des mailles et "capuchonner" sur son ouvrage.

Alors la jeune fille se décida et parla brusquement, comme un poltron se jette à l'eau.

— Maman.

— Quoi?

— Voilà quelques jours que je veux vous dire une chose.

— Parle.

— J'ai vingt-un ans passés. Me trouverez-vous déraisonnable si je pense à me marier?

La mercière releva la tête et regarda sa fille. Morphée, du coup, était en fuite.

— Comme ça se rencontre; je voulais moi aussi, te parler mariage; oui, c'est ton temps de te marier, et d'autant plus que ça pourra arranger bien des choses chez nous.

La petite dit, la voix tremblante:

— Alors, maman, vous avez quelqu'un en vue?

— Fais donc l'innocente, comme si tu ne t'en doutais pas. Voyons, qui est-ce qui te regarde quand tu te promènes le dimanche avec tes amies? Qui est-ce qui cherche des raisons pour entrer au magasin, venir acheter une cravate, une paire de gants — des gants, une chose qui ne se porte guère ici. — Qui, je te le demande?

— Je n'ai pas remarqué.

— Comme si une fille ne remarque pas toujours un amoureux!

— En tout cas, maman, dit Germaine, rassemblant tout son courage, le mien n'a pas besoin de chercher des prétextes pour

entrer chez nous, il y est venu chaque jour depuis notre enfance.

La mère eut un mouvement brusque qui rejeta la chaise sur le carrellement où elle tomba avec un miaulement fâché; puis, déposant son bas sur ses genoux et levant en l'air sa longue aiguille d'acier :

— Ah ça, de qui parles-tu, je te prie?

— Je parle d'André, maman, de celui que j'aime et qui m'aime.

— Ah! tu parles d'André, c'est André que tu veux, c'est lui qui a l'audace de porter les yeux sur toi; et il se figure, lui, l'enfant trouvé, le petit qui n'a pas un sou, qui n'a pas même ce qu'ont les plus pauvres, un nom et une famille! Il se figure que je vais te donner à lui, c'est ainsi qu'il me récompense de mes aumônes, lui qui a eu besoin de tout le monde!

Au mot d'*aumône*, Germaine avait rougi.

— Non, dit-elle, ce n'est pas lui qui se figure ce que vous dites. Il pense qu'il n'est pas digne de moi, il voulait partir, se refaire soldat pour s'éloigner.

— C'était bien pensé. Et alors?

— Alors, c'est moi qui l'ai empêché, parce que je l'aime, et que lui seul peut faire mon bonheur. Vous le connaissez, il est honnête et vaillant, personne n'a de reproche à lui faire, il est aimé et estimé de tous; il est donc très digne d'une honnête fille qui a de l'amitié pour lui. Voilà ce que je voulais vous dire.

— Alors, ce n'était pas la peine de parler. Jamais je ne permettrai ce mariage. Tu ne feras pas ça contre la volonté de ta mère, je pense.

— Non, maman, je ne me marierai jamais contre votre volonté, car je sais que Dieu ne me bénirait pas. Je suis jeune, j'attendrai.

— Que je sois morte?

La mère avait prononcé ces mots

promptement; deux larmes tremblèrent au bord des yeux de Germaine et vinrent tacher son ouvrage.

— Oh! maman, ne dites pas des choses pareilles! Je veux dire, j'attendrai que vous ayez changé d'avis.

— Mais je n'en changerai pas, sotté que tu es; sais-tu maintenant, quel est celui avec qui je veux te marier?

— Je n'ai pas besoin de le savoir.

— Tu le sauras quand même; c'est Bernard Rousille, et vraiment, c'est plus que tu ne mérites, un propriétaire à son aise, tout près d'ici, seul dans sa maison de Mendiac où tu entreras pour être maîtresse de tout. Sans compter que je dois de l'argent à Bernard, il m'a obligée dans un moment difficile. Penses-tu que ça n'arrangera pas nos papiers de le faire entrer dans notre famille? Eh, têtue que tu es; réponds donc!

— Maman, dit Germaine, respectueuse et douce, je regrette pour vous de ne pouvoir épouser Bernard, mais je ne l'aime pas. Je sais bien tout ce que je vous dois et ferai mon possible pour vous aider. Vous voyez que l'ouvrage vient bien, maintenant; je commence à gagner quelque argent; je travaillerai davantage, mais ne me demandez pas de me marier contre mon coeur. Il m'a semblé que je devais vous instruire des sentiments que j'ai pour André.

— Cet enfant élevé par charité, ce misérable! Si encore — la mercière eut un rire ironique — si c'était lui qui avait gagné les cinq cents francs, on pourrait au moins payer un morceau de dette avec cet argent.

Un autre rire, bruyant et gouailleur, fit, du dehors, écho à son rire.

— Tu entends, Germaine, dis à ton ami que la mère te donne à lui s'il déniche le magot de la vieille Jeanne.

Marius encadrait dans la fenêtre sa maigre figure vicieuse, marquée de taches de rousseur, tout éclairée du dedans par la lumière blanche de l'électricité; rentrant à la maison, il avait saisi au vol les dernières paroles de sa mère, et cela l'amusa de parler de cet argent de Jeanne auquel, ce soir, tout le monde pensait dans le bourg.

Germaine haussa les épaules, contrariée:

— C'est une plaisanterie.

— Une plaisanterie! fit Marius, enjambant la fenêtre basse, une plaisanterie, cinq cents balles! Moi je trouve que c'est une chose tout à fait sérieuse devant laquelle tout homme doit tirer son chapeau. Eh, dis-moi, tu l'as vu, cet argent?

— Oui.

— Tu l'as compté?

— Jeanne l'a compté devant moi.

— Devant André aussi?

— Aussi.

— De l'or ou des billets?

— De l'or.

— Vingt-cinq louis d'or pour cette vieille dévote! Et dans quoi les lui a-t-on donnés?

— Dans un étui de maroquin rouge.

— Chouette! Elle a dû les bien serrer dans son armoire, sous clef, hein?

— Bien sûr, dit Germaine, en sortant pour monter dans sa chambre. Elle ne pensait plus à l'or, elle priait sa patronne de faire ce qui était impossible devint possible, et elle espérait, parce qu'elle aimait profondément.

## VIII

### LE TENTATEUR

Le lendemain à l'aube, André était parti pour faucher un champ de sainfoin qui appartenait à Jeanne.

Chaussé de sabots et son pantalon relevé jusqu'au-dessus du mollet, il s'activait au milieu du fourrage vert ou la rosée sous le soleil allumait des diamants. Au-dessus de la brume s'élevaient les alouettes chantant vers la lumière. Semeurs de vie et de joie, les oiseaux passaient dans l'air bleu, très vite, empressée à construire leur nid; chacun suivant son espèce apportait de la terre ou des branches, de la paille ou de la plume, de la laine ou des brins de bois. Tous ces oiseaux faisaient là, de façon variée, l'acte unique d'obéissance à cette loi vitale: la conservation de la race, et le faisaient sans hésitation et sans erreur, suivant leur instinct, ce petit savoir-faire des bêtes en quoi Dieu s'est plu à cacher l'infini de sa providence.

Les humains, à qui Dieu réserve des joies supérieures, paient d'une noble et nécessaire souffrance, cet honneur d'être, dans une connaissance plus haute, responsable de leurs actes, et libres dans le choix de leur destinée.

Moins joyeux que les oiseaux, André manoeuvrait sa faux d'un grand geste rythmique qui couchait sur le sol les lourds andains. Il travaillait vite et juste, les connaisseurs du bourg ne s'y trompaient pas, et les moins prodigues de leur estime ne la ménageaient point à celui que tous nommaient: le Perdu.

Comme l'ouvrier venait de s'asseoir à l'ombre et ouvrait le bissac contenant son déjeuner, Marius Laterrade un fusil sous le bras, déboucha du sentier voisin et s'avança vers lui.

— Bon appétit, dit-il, mon camarade, et je crois que tu ne dois pas en manquer si tu as mis par terre, ce matin tout ce monceau de sainfoin.

— Oui, dit André, je déjeune avec plaisir, mais, dis-moi, que fais-tu d'un fusil dans cette saison?

L'autre cligna de l'oeil.

— Je tire les pies.

Et plus bas :

“Les pies, c'est pour les gendarmes, mais si, des fois, un meilleur gibier se trouve au bout de mon canon...

— Tu te feras pincer.

— Que non; pas si nigaud.

— Alors, tu te fais braconnier à présent?

Il y avait comme une nuance de reproche dans la voix d'André qui, vis-à-vis de Marius, se regardait un peu comme un frère aîné. L'autre se sentit.

— T'occupes pas de ça, dis donc; tout homme est libre et je trouve plus intelligent de me promener comme un rentier par ce joli matin, que de me ruiner le tempérament à remuer les bras, et pour les autres, encore.

Marius pâlit un peu sous l'affront. Si l'entretien avait eu un témoin, il ne l'eût pas supporté, mais il avait, ce matin, ses raisons pour ne pas vouloir se quereller; il laissa donc passer le mot et continua :

— Car je ne suppose pas qu'elle te paie ta journée, la Jeanne, une journée qui vaut quatre francs comme un sou en cette saison.

— Qu'elle me paie! s'écria André, je voudrais bien voir ça! La pauvre chère âme, quand elle m'a trouvé dans la rue, pauvre enfant plus gueux qu'un chien galeux, ne m'a rien demandé pour me faire vivre. J'ai beau travailler pour elle, jamais je ne lui rendrai ce qu'elle a fait pour moi.

— Bon, si elle était pauvre, mais la voilà riche à présent.

— Oh! riche!... Ce qu'on lui a donné, c'est justice, mais dans quarante ans de charité, elle a donné plus gros que ces pauvres cinq cents francs.

— Peste, mon cher, tu fais le dégoûté,

mais je voudrais bien savoir si tu t'es jamais vu à la tête seulement du quart de cette somme-là.

— Jamais. Et je m'en passe fort bien.

— Tu crois ça, innocent! Et moi, je te dis que si tu avais cinq cents francs, tu pourrais être un homme heureux.

André soupira.

— Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur.

Marius, qui avait caché son fusil dans une touffe d'ajoncs et qui s'était assis près d'André, se pencha et, le touchant sur l'épaule :

— Ecoute: je sais ce que je dis, et je vais te dire ce que je sais. Nous ne nous fréquentons pas comme autrefois, c'est vrai, mais tout de même, je n'oublie pas que nous vons joué ensemble étant petits, et que tu es un bon type. Eh bien, je sais que tu en tiens pour notre Germaine.

André, voyant ainsi s'étaler des sentiments qu'il gardait au fond de son coeur si jalousement, rougit, contrarié :

— Nomme-moi celui qui t'a dit ça; je me charge de le régler celui-là pour avoir fait courir un bruit...

— Paix, dit l'autre, ne te fâche pas; j'ai découvert ton secret en rentrant hier soir juste au moment où Germaine parlait de toi à ma mère. Elle disait que si elle ne pouvait pas être ta femme, elle n'épouserait personne. Eh bien, que dis-tu de ça?

Très ému, au fond, de la bravoure de sa petite amie, André, impassible, se serait coupé la langue que de questionner Marius; mais celui-ci ne demandait qu'à continuer, et c'est ce qu'il fit en arrangeant les choses à sa façon.

— Tu penses bien que la mère se faisait tirer l'oreille; inutile que je t'en dégoïse les raisons, tu les devines, et je ne suis pas pour t'être désagréable.

Sans plus penser à manger ou à boire, André mordait sa lèvre en silence.

— Au contraire, je te veux du bien, je serais content de voir ma soeur mariée à un bon garçon comme toi, — et qu'elle aime, de ça je t'en donne mon billet. Donc, je t'aiderai, et, pour commencer, je vais te répéter le dernier mot qu'a dit la mère.

Marius prit un temps et, donnant ensuite une forte accentuation à ses paroles :

— Elle a promis que, si tu lui apportes cinq cents francs, elle t'accepterait pour gendre.

Cette révélation ne fit pas, sur André, l'effet que Marius semblait en attendre. Posément, la tête un peu basse :

— Cela, dit-il, ne m'avance guère ; comme tu me le disais, je n'ai jamais possédé le quart de cette somme, et probablement je ne la posséderai pas de longtemps.

Alors, calmé, résigné, il se souvint qu'il avait soif, et, la bouteille en l'air, fit couler dans son gosier, une partie du liquide qu'elle contenait.

— Comment, s'écria Marius, tu ne peux pas avoir les cinq cents francs qu'il te faut pour épouser celle que tu aimes ! Eh bien, mais l'argent de Jeanne ?

— Il ne m'appartient pas.

— Voyons, tu es trop naïf, — et encore, c'est par politesse que je n'emploie pas un autre mot—cet argent ne t'appartient pas ! Et toi qui travailles comme un nègre pour ta vieille, tu crois qu'elle te le refuserait si ça devait faire ton bonheur ?

— Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je ne lui demanderai jamais.

— Alors, tu n'aimes pas Germaine.

André, tout en gardant le silence, ne put empêcher sa physionomie de répondre pour lui.

— Et si tu l'aimes, continua Marius ; un jour ou l'autre, quand tu auras réflé-

chi, tu seras en possession de cet argent, dusses-tu le mendier, ou l'emprunter, ou... parbleu, oui, le prendre, car enfin, tu as un droit là-dessus.

— Tais-toi, dit André, tu m'insultes, tiens, va-t-en, ça vaudra mieux.

— Je m'en vais, dit l'autre, avec un mauvais rire, et d'autant plus que j'aperçois, là-bas, la Mélanie du café, une jolie petite qui ne me voit pas d'un trop mauvais oeil. Je me doutais qu'elle viendrait par ici ; elle est seule avec la chèvre de l'établissement qu'elle mène paître. C'est un tiers peu gênant. Je saisis vite la perruque de l'occasion.

En effet, on voyait, vers la lisière du bois voisin, une assez jolie fille à la tignasse brune, la peu farouche servante du *Café des Arts*, où fréquentait Marius. Tout en suivant sa chèvre, elle envoyait vers les jeunes gens des regards hardis.

— Bonjour, dit froidement André.

— Je te laisse, jeta Marius, tu es jeune, amoureux, n'oublie pas ce que je viens de t'apprendre, réfléchis, et tache de ne pas faire la bête. Ton bonheur est entre tes mains, et aussi le bonheur de Germaine, car elle t'adore !

Ayant repris son fusil, Marius s'éloigna. Andr le vit rejoindre sa bonne amie, et, près d'elle, disparaître dans le bois.

Alors le jeune homme soupira, essuya ses lèvres, referma son bissac, et, saisissant sa faux, sous le soleil ardent, se remit au travail.

## IX

### L'ARGENT DE JEANNE

Très occupé par les travaux des champs, si absorbants en cette saison, André ne voyait Germaine que le dimanche, et encore, sage et craintive des mauvaises langues, la jeune fille ne le recherchait pas et

n'allait chez Jeanne qu'aux heures où elle savait le jeune homme dans les champs.

Mais ils avaient tous deux la patience et la confiance que donne une profonde affection réciproque.

On arriva au dimanche de la Fête-Dieu, et Jeanne dit à son fils adoptif :

— Aujourd'hui, Sylvie se gardera un peu elle-même. Je tiens à assister aux vêpres et surtout à te voir à la procession.

C'est qu'en effet, André, pour donner à Jeanne la consolation d'assister aux vêpres, se chargeait, le dimanche, de tenir compagnie à la paralytique, et ceci n'était point sans mérite, car, revêtu avec tous. Sylvie montrait à André une aversion toujours croissante. Elle avait arrangé, dans son esprit, qu'il ne reviendrait pas après son service militaire; il était revenu, et la jalousie de la malade en était exaspérée.

Mais c'était surtout depuis l'attribution à Jeanne de son prix aux jeux floraux, que Sylvie ne décolérait pas. Elle avait escompté le bénéfice d'une foule de douceurs matérielles; et Jeanne n'avait rien changé aux habitudes. Un peu parce qu'elle caressait encore, parfois, son vieux rêve de voir André au séminaire, un peu par économie de pauvre craignant d'entamer une ressource pour l'avenir, Jeanne avait encore laissé intact ce petit trésor qui, tandis qu'elle continuait à manger, son pain et à ravauder ses hardes misérables, donnait, à son âme, une si douce et si reconnaissante sécurité.

Mais Sylvie s'imaginait que cet argent, ainsi respecté, était destiné à André, et la mauvaise colère qu'elle nourrissait contre le jeune homme, s'en accroissait jusqu'à la fureur.

Elle savait bien où l'or avait été placé. L'armoire de Jeanne occupait le coin à droite quand on entrait dans la chambre,

et le lit de Sylvie occupait l'angle parallèle à gauche, sur l'alignement du même mur. Elle voyait donc mal l'armoire, placée sur le même plan que son lit, mais, en faisant relever son rideau, elle pouvait, tout de même, l'apercevoir un peu, et si Jeanne avait retiré l'argent, cela ne lui aurait pas échappé.

Le dimanche de la procession, Jeanne avait donc voulu assister aux vêpres et qu'André y put venir aussi. Jeanne avait conservé, intacte et fraîche, l'âme de ses vingt ans; aussi, pour cette fête, ne craignait-elle pas de se parer de son antique robe blanche, du voile de tulle et de la médaille suspendue au cou par un ruban bleu. Tel était l'uniforme des Enfants de Marie. Germaine et les autres jeunes filles s'en paraient ce jour-là, Jeanne et les deux ou trois autres doyennes de la Congrégation le revêtaient aussi. Que si quelque loustic, irrespectueux des anciennes croyances, était tenté de sourire du contraste que la robe blanche, le voile et la couronne de roses pouvaient faire, avec les visages outragés par le temps, les teints parcheminés et les corps ayant perdu leurs formes, les braves filles n'en avaient cure.

Vigoureuse encore, Jeanne élevait très haut la bannière de la Vierge, et, quand on s'arrêtait aux reposoirs, quand, au milieu des lumières, sous une pluie de pétales de fleurs, l'ostensoir bénissait les rues pavoisées et les fronts penchés, il n'était pas un archange qui s'inclinât devant Le Très Haut avec une adoration plus humblement tendre que n'était l'adoration du cœur de Jeanne.

Au second reposoir, pourtant, elle eut une distraction: André était là, revêtu de ses meilleurs habits. Avec sa tête brune, dont les cheveux très courts laissaient voir la forme parfaite, avec son teint un peu

pâle et ses yeux pleins d'un ardent mysticisme, il pria. Quand Jeanne le vit ainsi près du reposoir, tout irradié de la clarté des cierges, elle crut distinguer, autour de ses épaules, les ailes blanches d'un surplis, et, son vieux rêve éveillé de nouveau, la bonne Jeanne se mit à prier Dieu d'accomplir son ardent désir.

La cérémonie terminée, sachant que M. le curé attendait André pour la réunion de son patronage de jeunes gens, elle se hâta de retourner auprès de sa paralytique.

Sylvie lui parut dans un violent état d'agitation. De sa main valide, elle avait repoussé en désordre ses couvertures. Masse immobile et pesante, elle était pourtant parvenue à se rapprocher du bord de son lit, comme avec l'intention d'en sortir. Son bonnet repoussé découvrait le désordre de ses mèches de cheveux gris, et elle accueillit Jeanne par des gestes fous et des hurlements qui voulaient être des mots.

— Bon Dieu, Sylvie, qu'avez-vous? demanda Jeanne effrayée.

Le bras décharné, le bras valide, la seule partie mobile de cette chair morte, tournant en giration désespérée, montra l'armoire, et de tous les hurlements qui n'avaient rien d'humain, deux mots perceptibles se détachèrent:

— Argent... volé!

Un peu pâle, Jeanne vérifia l'armoire dont la fermeture était intacte et courut au chandelier dont le pied récélait toujours la clef; mais, l'armoire ouverte de sa main tremblante, Jeanne constata que l'étui de cuir rouge avait disparu.

Alors, sans craindre de chiffonner la mousseline de sa robe ou le tulle de son voile, la pauvre fille, toute saisie, se laissa tomber sur une chaise évanouie ou à peu près.

La paralytique n'en cria que plus fort

des voisins entrèrent, Perrette Laterrade était du nombre, et Jeanne, secouée par toutes ces mains empressées, se remit assez pour dire sa peine.

— Mon argent, l'argent de mon prix, on me l'a volé, volé, on me l'a volé...

Les questions se mirent à pleuvoir sur le mode de l'examen théologique, ou du moins dans le même esprit:

— Quis? Quid? Ubi? Quibus auxiliis? Cur? Quomodo? Quando?

Jeanne essayait de répondre à ces questions. Mais, hélas, pas à toutes.

— Où? Ici, dans la chambre, dans l'armoire qu'on avait refermée, remettant la clef à sa place. Preuve que c'était un habitué. Comment? Par la fenêtre, maintenant fermée, ou par la porte, dont Jeanne avait cependant trouvé, pour rentrer, la clef dans sa cachette ordinaire — une rainure du seuil. Et quand? Pendant les vêpres, bien sûr, car Jeanne, en retirant de l'armoire son voile et sa couronne, avait vu, ses yeux vu, l'étui maintenant envolé.

— Mais, dit une femme, Sylvie doit avoir vu.

Toutes regardèrent Sylvie. L'oeil brillant, la bouche disgracieusement ouverte en un rictus méchant, Sylvie faisait signe. Oui, elle avait vu, elle savait, mais en ce moment, soit qu'elle ne voulût pas livrer un nom, soit que son état d'énervement lui eût enlevé ses imparfaites facultés d'expression, elle rugissait, elle miaulait, elle aboyait, mais elle ne parlait pas.

Au milieu du désarroi général, Perré tous énonça la solution pratique.

— L'argent n'est pas encore bien loin, avant qu'il ne s'envole il faut tout de suite faire la déclaration aux gendarmes.

L'agitation de la paralytique, dès qu'elle eut entendu ce mot, s'apaisa et chacun

fut surpris de n'avoir pas eu une idée aussi simple.

— Allez, Jeanne, dépêchez-vous.

Jeanne essaya de quitter son siège. Lamentable dans sa robe blanche, dans son voile fripé, avec la couronne de roses qui venait de glisser sur ses cheveux en désordre, ses jambes ne la soutenaient plus.

— J'y vais pour vous, Jeanne, dit Pierre, le maçon, un homme de bon sens, fourvoyé au milieu des femmes, j'y vais, et je ramènerai un gendarme. En attendant, si vous m'en croyez, quittez toutes ces affaires blanches et remettez vos habillements de chaque jour. La fête est finie pour vous.

Certes, elle était finie, la fête, et, en deux temps, la parure blanche fut remplacée par la robe noire avec laquelle Jeanne crût revêtir un peu des on courage coutumier.

— Si je ne retrouvais pas mon argent, il faudrait bien se résigner à la volonté de Dieu.

— Vous le retrouverez. C'est sûrement quelqu'un qui connaît la maison, celui qui a fait le coup. Mais il n'y avait donc personne ici. Je croyais que le Perdu était resté pendant les vêpres.

— Seulement jusqu'à la procession, Sylvie a été seule ici pendant la procession.

On pressa Sylvie de parler, de faire comprendre par signes si elle connaissait le voleur.

Mais Sylvie, qui s'était calmée aussitôt qu'on avait eu parlé des gendarmes, ne répondait plus. Tranquille, elle ruminait une mélodie monotone, incompréhensible.

Le maçon reparut avec le brigadier de gendarmerie.

— Eh donc, la Jeanne, on dit que vous avez été cambriolée. Expliquez-moi ça. Soupçonnez-vous quelqu'un?

— Non, dit Jeanne.

Tout de suite des voix s'élevèrent.

— Elle a un témoin.

— Il fallait le dire. Où est-il, ce témoin?

On montra Sylvie.

— Vous étiez là? demanda le gendarme.

Elle fit signe que oui.

— Vous avez vu le voleur?

— Oui.

— Vous le connaissez? Vous savez son nom?

Le nom éclata, distinct, vibrant comme un cri de haine.

— André.

Ce fut d'abord, parmi les assistants, un silence de stupeur coupé par deux voix, une voix rauque, une voix fraîche qui, toutes deux, dirent le même mot:

— Ce n'est pas possible!

C'étaient Jeanne et Germaine qui protestaient, et Jeanne continua, donnant ses raisons.

— Mon petit André, faire une chose pareille! Lui, le plus honnête enfant qu'il y ait!... Et puis, mon Dieu, s'il avait voulu cet argent, il l'aurait eu, André est comme mon fils. D'ailleurs, le vol ne peut avoir été commis que pendant les vêpres; or, André assistait aux vêpres, tous l'ont vu.

— A la procession seulement, dit une femme.

— Où l'avez-vous laissé, Jeanne, quand vous êtes partie vous-même?

— Ici, car il avait la charité de tenir compagnie à cette mauvaise langue qui l'accuse.

— Mais si elle l'a vraiment reconnu? dit le brigadier.

— Oui, oui, cria Sylvie.

— Et comment voulez-vous récuser un témoin qui a vu, nettement vu?

— A-t-elle bien vu? demanda Jeanne, ardente à défendre son fils adoptif, pour

voir l'armoire, elle est obligée de se pencher dans son lit, elle n'aime pas le grand jour et fait laisser la chambre obscure. J'avais fermé les contrevents en sortant.

Le gendarme était perplexe.

— André savait-il que l'argent fût dans votre armoire? Connaissait-il la place de la clef?

Jeanne ne pouvait nier qu'André ne sût toutes ces choses, mais vingt personnes au moins en savaient autant que lui.

Le brigadier réfléchit, tordant sa moustache.

— Tout de même, fit-il, il m'en coûte d'incriminer ce petit. Écoutez-moi, Jeanne, j'attendrai à demain pour compléter mon enquête, aussi bien, la nuit approche. Quand André viendra... Mais, au fait, où est-il?

— Chez M. le curé, au patronage.

Plusieurs personnes dirent l'avoir vu entrer au presbytère.

— Eh bien, quand il viendra, interrogez-le. Qui sait si tout ne va pas s'expliquer? Si, lui-même, au moment de laisser la maison seule, n'a pas enlevé votre or pour le mieux cacher? Sachez avec lui s'il n'a rien à vous dire. Je reviendrai demain matin.

Puis, s'adressant aux assistants:

— Et, vous autres, rentrez chez vous. Tâchez, si c'est possible de tenir vos langues, de me laisser faire et de ne pas juger avant la justice. Bonsoir. La Jeanne, faites ce que je vous dis et tenez-vous tranquille: de mon côté, je ne perdrai pas ma soirée, mais si c'est André qui a le magot, j'ai en l'idée qu'il ne sera pas perdu pour vous.

Le brave homme s'en alla sur ces mots qui furent diversement commentés. Sylvie, dans son lit, glapissait des mots inarticulés où l'on pouvait percevoir celui-ci:

— Prison, prison.

La maison de Jeanne fut promptement à se désimplir. Nul ne se souciait d'attendre la venue d'André, comme s'il eût été un pestiféré dont tous se garaient. Seule, Germaine aurait voulu demeurer, mais sa mère l'entraîna brusquement:

— Tu n'as rien à faire ici!

Presqu'aussitôt que Jeanne fut seule, André rentra, serein comme il l'était d'ordinaire après les réunions familiales du patronage.

Évidemment, et le seul peut-être dans le bourg, il ignorait l'événement qui venait de bouleverser la demeure paisible. Le paysan est défiant, égoïste, il ne s'avance jamais, ayant peur de se compromettre. On avait évité André, nul n'aurait pris sur soi de le mettre au courant.

Jeanne dut lutter contre elle-même pour l'instruire.

Il fut atterré.

Il ne savait rien. Sorti au moment de la procession, il avait laissé la fenêtre en l'état où Jeanne l'avait mise. La porte, il en avait retiré la clef pour la glisser dans sa cachette habituelle où Jeanne l'avait retrouvée en rentrant. C'était tout.

— Le voleur, dit-il, est quelqu'un d'ici et qui connaissait la place des deux clefs.

— Ne soupçonnes-tu personne?

— Personne, dit André simplement.

— Devant l'honnêteté de ce jeune front, la pauvre Jeanne, le cœur ulcéré, n'eut pas le courage de dire à André que le soupçon pesoit sur lui. Accablée, elle servit un semblant de repas, affirmant qu'elle avait l'estomac fermé, et qu'un morceau l'étoufferait.

Au moment où le jeune homme allait gagner sa chambre, Jeanne, qui avait ruminé des projets toute la soirée, l'arrêta.

— Quel travail vas-tu faire demain matin?

Un peu surpris:

— J'avais dit-il, "piqué ma faux" pour aller abattre la seconde coupe de sainfoin qui presse, mais je pense que je n'irai pas.

— Et pourquoi ?

— Et pourquoi ?

— Mais parce que je veux être ici quand les gendarmes viendront faire l'enquête.

— Pourquoi faire ? As-tu quelque renseignement à fournir aux gendarmes ?

— Non, malheureusement, mais j'ai été le dernier à quitter la maison avant le vol. Ils voudront m'interroger.

— Bah ! Qu'est-ce que tu pourras leur dire. Si tu savais quelque chose sur mon pauvre argent, tu n'aurais pas besoin des gendarmes pour le dire.

— Certes ! Dieu le sait.

— Eh bien, donc ; ça n'est pas la peine de perdre ton temps pour te mêler à tous ces bavardages, va, mon argent est bien perdu, et ce n'est pas l'enquête qui le fera revenir. Va à ton travail bien paisiblement, comme un bon enfant que tu es. Va je t'assure que je le préfère ; sans toi, je serai plus patiente.

— Mais pourtant, il me semble...

— Il te semble mal. Fais ce que je te dis.

— Eh bien, je ferai à votre volonté, dit André, soumis.

Avant de sortir, il fut encore arrêté par les bras de la vieille fille qui se nouaient autour de son cou. La caresse le surprit, car Jeanne n'était point démonstrative. Elle avait embrassé André quand il était parti pour le régiment, et aussi à son retour, mais c'était tout. Qu'avait-elle donc aujourd'hui ? Qu'est-ce qui la rendait si tendre ?

— Ce vol, se dit-il, ça l'a touchée, la pauvre vieille, on dirait qu'elle sent que son or perdu, elle n'a plus que moi pour la soutenir, et ça la remue.

Il prit alors, dans ses jeunes et fortes

maines, les joues ravinées par les larmes et les embrassa.

— Allons, maman Jeanne, ne vous désolez pas. Si votre argent es parti, eh bien, qu'il se conduise, il ne profitera pas au voleur ; mais vous, n'ayez pas souci ; votre petit est à côté de vous et ne vous laissera jamais manquer de rien.

Rondement, peut-être pour cacher son émotion, le jeune homme sortit, tandis que, demeurée seule, Jeanne fondait en sanglots. Un si bon enfant, le soupçonner ! Non. Ce n'était qu'un mauvais rêve, demain il n'en subsisterait plus rien. Elle n'aurait pas voulu qu'André assistât à l'enquête pour s'entendre accuser devant tout ce monde, elle avait été au plus pressé, l'enfant s'éloignerait dès le matin. La justice viendrait, ensuite, faire ce qu'elle voudrait, et si on mettait la main sur le voleur, André ne saurait jamais qu'il avait été soupçonné. S'il était accusé, eh bien, il le saurait toujours trop tôt.

## X

### LE COEUR DE GERMAINE

Dès l'aube hâtive des premiers jours de juin, André partait pour son travail.

Il était sorti par la porte de cette petite cour resserrée entre le hangar et le mur bordant une ruelle du village. Ouverte dans ce mur, la porte basse ne servait guère qu'à l'enlèvement du fumier ; André en gardait la clef, il pouvait par cette porte, s'évader sans éveiller la maisonnée, et il était seul à en user.

Mais il n'était pas seul éveillé dans le bourg ; d'autres ouvriers allant, comme lui, prendre leur travail. Tandis qu'il s'en allait, la faux sur l'épaule, triste et songeur, car le vol dont Jeanne était victime l'attristait profondément et qu'un soupçon

le tourmentait, vague, injustifié, dont il n'aurait pas parlé à l'enquête s'il eût été présent, il fut devancé par trois ouvriers qu'il salua, mais qui, lui ayant rendu sa politesse, continuèrent sans s'arrêter. Il ne pensa point à s'en étonner et continua sans réflexions. Il s'éloignait à regret, au moment de l'enquête. Il avait obéi au désir de Jeanne, et pourtant il eût désiré être auprès d'elle à ce moment-là.

Bientôt, un autre ouvrier déboucha d'une rue de traverse sur son passage.

— Bonjour, lui cria André, vous venez par là? Il savait que le champ de cet homme était sur son chemin.

— Non, dit l'autre, je vais de ce côté.

Et il prit une autre route. A peine surpris, André pressa le pas pour rejoindre un camarade de son âge qui portait sur une brouette les appareils à sulfater une vigne. André l'interpella.

— Eh donc, Jean-Marie, tu vas sulfater ta vigne de Lagarde.

— Oui, dit l'autre, pris de court.

— Et moi je vais couper le sainfoin qui touche à ta vigne; si tu as besoin d'un coup de main, ce sera avec plaisir.

— Je ne dis pas non, répondit l'autre, mais ne m'attends pas, cela te retarderait, il faut que je m'arrête ici pour... pour attendre... quelqu'un.

Il arrêta sa brouette et s'assit sur le bancard tandis qu'André continuait, s'étonnant enfin que chacun parût l'éviter.

Au bout de quelques instants, un autre ouvrier, passant par là, buta sur le jeune homme à la brouette.

— Qu'est-ce que tu attends? Est-ce que tu ne vas pas sulfater?

— J'y allais, mais j'ai presque idée de m'en retourner.

Du menton, il montra André, cheminant, déjà loin, sur la route qu'il devait prendre et ajouta :

— Je n'aime pas la compagnie des voleurs.

L'autre hocha la tête.

— Tu crois que c'est lui qui a volé?

— Je n'en sais rien, mais on le dit; la Sylvie l'aurait vu.

— Une folle, la Sylvie!

— Folle, non, ni aveugle non plus... Tout de même, ça m'étonnerait qu'André eût fait ça. Et pour quelle raison?

— Pour quelle raison? C'est donc que tu ne sais pas le bruit qui court?

— Quel bruit? demanda Jean-Marie en roulant une cigarette.

— Mais on ne parlait que de ça, hier soir au café, chez Robert. Il paraît qu'André voudrait épouser Germaine Laterrade, mais que la mère ne veut rien savoir. Pourtant, elle aurait dit à la pétite que si André avait seulement cinq cents francs à lui, elle consentirait peut-être. C'est Mélanie, la servante du café, qui a raconté cette histoire, et ce doit être vrai, parce que Marius Laterrade est le camarade de Mélanie.

— Ça, tout le monde le sait.

— Et alors, puisqu'André n'avait besoin que de cinq cents francs pour contenir son amour, on a pensé qu'il les a pris là où il était sûr de les trouver. Toute la ville en est pleine, ce matin.

— C'est une raison. Je sais qu'André en tiens pour la Germaine, mais, mon Dieu, s'il avait demandé cet argent à Jeanne, je crois qu'elle lui aurait donné.

— Pour se marier? Bernique! Tu ne sais donc pas que Jeanne garde cet argent pour l'envoyer au séminaire et qu'il se fasse curé?

Jean-Marie se mit à rire en se tapant les cuisses, tant l'idée lui paraissait bouffonne.

— Curé! se faire curé, ce grand garçon!

“Tout de même, continua-t-il en se levant, voilà le soleil qui monte, et je me demande où je vais aller moi? A ma vigne tout près du chantier où travaille André, ça m'ennuie.

— Il ne te volera pas ton mouchoir, que diable!

— Ce n'est pas ce que je crains, et, au fond, j'ai de la peine à croire que le Perdu soit un voleur; seulement, voilà, il a l'air d'un homme qui ne se sait pas soupçonné, et si quelqu'un venait par ici et parlait du vol — on ne parle pas d'autre chose, — je n'ai pas envie d'être celui qui crachera en face du Perdu que c'est lui qu'on accuse. Ces choses-là ne sont pas agréables.

— C'est vrai! le lui dise qui voudra, moi, à ta place, je n'irais pas.

— Tiens, je rentre avec toi. J'irai demain.

Les deux hommes s'éloignèrent.

Depuis longtemps, André avait atteint le lieu de son travail et s'était mis à l'oeuvre.

Mais ce matin, il n'avait pas son entrain ordinaire, les bras mous, les reins sans souplesse, il pensait à l'or volé, à cette enquête où il aurait dû assister; une inquiétude le poignait. Presque toujours, en travaillant, il échangeait quelques mots avec les ouvriers des champs voisins; ce matin c'était la solitude. Un bouvier, venu comme André dès l'aube, était reparti après avoir “tiré” quelques raies. André, pourtant, aimait d'ordinaire la solitude, aujourd'hui elle l'oppressait.

Deux fois, il fut sur le point de s'en aller, mais résista. Il voulut déjeuner et n'eut point d'appétit. Il reprit sa faux et s'obstina.

Tout à coup, sur ce champ qu'il voulait, d'une volonté têtue, avoir fauché avant midi, le soleil dessina une ombre qui lui

fit lever la tête. Germaine était debout devant lui.

Germaine avait couru. La rosée mouillait ses pieds, et, le long de ses joues écarlates, coulait la sueur; sous son chapeau, ses cheveux se collaient à son front; elle était haletante.

Dès qu'elle eut repris haleine, regardant André, stupide devant elle:

— Que fais-tu ici? demanda-t-elle, pourquoi n'es-tu pas à la maison?

— Je voulais rester, Jeanne m'a commandé de m'en aller, de venir pour ce travail.

Germaine haussa les épaules.

— Est-ce que tu aurais dû l'écouter? alors tu ne sais pas ce qui se passe?

— Je sais qu'on a volé son argent, à Jeanne, et que la gendarmerie fait une enquête en ce moment.

— Tu ne sais que ça?

— C'est bien assez. Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Il y a, dit rudement Germaine, dont le visage s'empourpra encore d'une honte dont elle voulait sa part, il y a que celui qui est soupçonné du vol, c'est toi.

André, les yeux grands ouverts, eut aussi d'abord une flamme aux joues, puis, mortellement pâle:

— Moi! cria-t-il, c'est moi qu'on accuse, c'est moi! Et je suis ici, et j'ai l'air de fuir comme un lâche qui veut cacher son crime! On m'accuse et je l'ignorais, et Jeanne m'a fait partir; la malheureuse! mais je cours, je veux être là, me disculper. Comment, mon Dieu, personne ne m'a-t-il dit qu'on m'accusait.

Soudain, il se remémora les attitudes de ceux qu'il avait rencontrés ce matin, on l'avait évité, on l'avait fui; il comprit tout, et, malgré sa hâte de courir, une subite faiblesse rompit ses jambes, le força de s'asseoir sur un tertre qui était là. Des

larmes de honte et de rage roulaient dans ses yeux et ne pouvaient couler.

Germaine s'agenouilla près de lui.

— J'étais sûr que tu ne savais rien puisque tu n'étais pas à l'enquête, et alors je suis venue pour te dire qu'on te soupçonne et que tu dois te défendre.

Sombre, André demanda :

— Tu n'as pas peur, comme tous les autres, de parler à un voleur ?

Germaine lui mit la main sur l'épaule, et avec un regard de candeur et de tendresse :

— Non. Quoiqu'on me dise quoi que je voie, quoi que j'entende, je suis sûre que tu n'as pas commis cette mauvaise action. J'ai confiance en toi et je t'aime. Je ne douterai jamais de toi, et je t'aimerai toujours.

— «Maintenant, pars. Tu es peut-être encore à temps pour trouver le brigadier chez Jeanne. S'il est parti, cours chez lui ; défens-toi, présente-toi. Ne laisse pas croire que tu te dérobes. Les voleurs se cachent, les innocents se montrent. Va.

Les paroles de Germaine, sa confiance et son amour avaient changé l'âme d'André, lui avaient rendu tout son courage. Debout, maintenant, et la regardant de ses yeux clairs :

— Merci, dit-il ; les autres peuvent m'accuser, si tu crois en moi, si tu m'aimes, je suis fort. En ce moment, ma Germaine, je te dois plus que la vie.

Alors, sa main sur l'épaule, André se lança dans le chemin en courant ; c'était tout son honneur d'homme qui le poussait.

A son tour, faiblissante, Germaine s'assit sur le tigre. Elle avait fait, pour venir, une grande dépense d'énergie. Présente au début de l'enquête, et comprenant que André n'était pas là, c'était qu'il ignorait l'accusation, elle s'était fait indiquer tout bas par Jeanne le lieu où elle pou-

vait le rencontrer et, se glissant dehors, avait couru où l'appelait son dévouement.

Maintenant, elle regardait son ami fuir, diminuer très vite en s'éloignant dans la petite route sans ombres et Germaine s'attristait car elle savait bien la puissance de l'accusation. Peut-être la paralytique avait-elle voulu perdre André en l'accusant vilainement et sans l'avoir reconnu ; peut-être était-elle de bonne foi et, dans la demi-obscurité de la chambre, avait-elle réellement cru le reconnaître dans le voleur. De toute façon, le témoignage était redoutable et Germaine n'espérait pas qu'André put en affaiblir l'effet.

Mais elle domina sa faiblesse et se hâta de repartir, espérant la même chance qu'elle avait eue, en venant, de n'être point aperçue. Elle prit un chemin qui passait dans le bois. Là, en présence de cette beauté de la matinée printannière, sa pensée s'éleva vers le Créateur, vers l'ordonnateur de toutes choses, vers le divin Justicier dont la sentence parfois tardive, atteint le vrai coupable. Elle dit, par deux fois, tout haut, comme voulant témoigner de sa croyance :

— André est innocent, il est innocent !

Elle disait ces mots à Dieu, aux esprits de l'air, aux oiseaux, aux arbres, à la nature entière, comme on jette une graine qui tombe où Dieu veut, et germe, et devient un arbre. Ainsi Germaine jetait une semence de vérité.

Quand elle arriva au village, l'enquête était sans doute finie. Close la porte de la maison de Jeanne où Germaine n'osa pas frapper. La rue avait l'aspect désert des rues de village à l'heure où les travailleurs sont aux champs. Dans la pénombre fraîche des portes, se distinguait parfois la forme d'une femme qui n'eût pas demandé mieux que de gloser sur l'évène-

ment du jour, mais, même dans son désir de savoir, Germaine, d'instinct, fuyait les commérages. Sans avoir été arrêtée par personne, elle arriva chez elle. Là, elle savait qu'elle aurait à subir le choc de la réalité.

— D'où viens-tu ? lui demanda sa mère.

— J'étais dehors, dit Germaine évasivement ; et la mercière accepta cette réponse qui n'en était pas une, car elle avait hâte de parler.

— Alors, tu n'as pas assisté à toute l'enquête ? C'est que tu prévoyais que la chose allait mal tourner pour le Perdu.

— Non, je ne prévoyais pas cela.

— C'est pourtant ce qui est arrivé.

Germaine pâlit, mais sa mère ne s'en aperçut pas et continua.

— Tu étais au commencement, tu as entendu Sylvie maintenir son témoignage.

— On comprend mal ce qu'elle dit.

— Pas même besoin de parler ; quand le brigadier lui a demandé si elle avait vu André prendre l'or, elle a parfaitement compris et fait signe. Elle a même prononcé "oui", très distinctement.

— Comment a-t-elle pu reconnaître André, puisque la chambre était obscure ? Sylvie n'a pu expliquer si on avait ouvert la fenêtre ; il aurait fallu savoir aussi l'heure exacte où le vol a été commis, car, à partir de quatre heures, nous avons tous vu André à la procession.

— Grand Dieu ! petite, fit la mercière impatientée, puisque tu avais tant de choses à dire, pourquoi es-tu sortie ?

— Pour prendre l'air, j'avais mal à la tête, répondit Germaine craignant que sa mère n'eut quelque suspicion.

— Du reste, continua celle-ci, toutes ces choses ne signifient plus rien ; tu vas le comprendre par la suite.

— Quand le brigadier a eu tiré de Sylvie tout ce qu'il pouvait tirer, il a dit qu'il al-

lait perquisitionner dans la chambre d'André pour voir s'il n'y trouverait pas quelque indice. Il y est donc allé avec un autre gendarme, le maire les accompagnait, et aussi le garde-champêtre.

— Dans la chambre, naturellement, ils n'ont rien trouvé, le drôle n'avait pas laissé les louis d'or sur sa table ; mais, comme ils allaient s'en aller, le garde, en sortant sous le hangar, a eu l'idée de fourrer son nez dans cette sale petite cour qui est resserrée en face la chambre d'André et le mur. Eh bien ! là, moitié caché par du fumier pailleux, Martin, le garde, a cru voir quelque chose de rouge, il s'est approché et a trouvé, sais-tu quoi ? L'étui où avaient été renfermés les louis d'or de Jeanne.

— La pauvre avait suivi comme une âme en peine et quand elle a vu l'étui des messieurs de l'académie, elle est devenue si pâle, que le jour de sa mort elle ne le sera pas davantage. On lui a donné l'étui, mais il était vide.

— Alors elle s'est assise par terre et s'est mise à crier en se tenant la tête à deux mains :

— André, André, mon petit ! avoir fait une chose pareille !

— Car elle sait bien qu'il n'y avait que lui qui entre là et que lui seul garde la clef de la porte.

— Alors les gens qui étaient restés dans la maison, entendant les cris, sont venus et tous ont vu l'étui.

— Au moment où le brigadier donnait l'ordre de renvoyer les curieux, André est arrivé.

— Il courait comme un âne qui a perdu son licol avec sa faux sur l'épaule, et s'en est allé vers le brigadier. Les yeux lui sortaient de la tête.

— On m'accuse, qu'il a dit, je l'ignorais. Si je l'avais su je serais resté. Qui

est-ce qui ose m'accuser d'être un voleur ?

— Oui, lui a répondu le brigadier, on t'accuse, tu as un témoignage contre toi. La Sylvie t'a vu prendre l'or.

— Elle ment. Je suis innocent.

— Et ceci, le connais-tu ?

— Le brigadier lui montrait l'étui.

— Oui, je le connais. C'est l'étui qui contenait l'or de Jeanne.

— Et, dis-moi je te prie, comment il se fait que cet objet se trouve là, dans cette cour où toi seul peux entrer ?

— Alors André se troubla et changea de figure. C'est Martin, le garde, qui nous l'a raconté ensuite, car on avait fait partir tout le monde. Il paraît que le Perdu a ouvert tout grand ses yeux en demandant :

— Cet étui était là, dans la cour ?

— Oui, lui a dit le maire. Il n'y a que toi qui puisse expliquer comment il est venu là.

— Et alors, Jeanne, toujours assise, et qui sanglotait à faire pitié, a regardé André, et, les mains jointes :

— Oui, mon petit, qu'elle lui a dit, explique comment l'étui se trouve là. Dis ce que tu sais. Je regrette l'argent, cependant aussi vrai que Dieu m'entend, ce n'est pas à cause de l'argent que je pleure, mais penser que toi qui es comme mon fils, tu pourrais avoir fait chose pareille ! Et pourquoi l'aurais-tu pris, cet or, puisque tu savais bien que si tu me l'avais demandé, je te l'aurais donné. Explique donc tout ce que tu sais, aie pitié de ta pauvre Jeanne, réponds à ces messieurs.

— Tout le monde se taisait, comprenant bien que si quelque chose pouvait tirer la vérité de cette tête dure, ce quelque chose était la voix de Jeanne, si pitoyable et si tendre en même temps.

— Eh bien ! ce misérable n'a pas voulu avouer.

— Ce n'est pas moi. Je suis innocent, c'est tout ce que je puis dire. Je ne puis rien expliquer, je ne comprends rien, sinon que je suis innocent.

Germaine avait écouté attentivement tout ce récit et demanda :

— Que pense Jeanne ?

— Je crois que cette vieille folle n'est pas tout à fait convaincue que c'est son André qui l'a volée.

— Je ne le suis pas non plus, dit Germaine fermement, André n'est pas coupable d'une pareille chose.

La mercière s'emporta.

— Tais-toi, malheureuse, c'est déjà trop que notre nom, le tien surtout, soit dans cette affaire. Sais-tu le bruit qui court ? On dit que tu veux épouser André, que j'ai promis d'y consentir s'il avait seulement cinq cents francs, et que c'est à cause de toi qu'il s'est fait voleur. Voilà donc ton nom accolé, dans toute la ville, au nom de ce misérable. Aussi, je te défends expressément de le revoir, de lui parler. Le brigadier a eu la faiblesse de ne pas le faire coffrer tout de suite, et lui a demandé seulement de se tenir à la disposition de la justice. Il osera donc encore sortir, se montrer, mais je te répète que tu ne dois plus lui adresser la parole.

Germaine se leva toute droite et dit, très ferme :

— J'obéirai, maman, je promets de ne pas revoir André, mais je ne cesserai pas de croire à son innocence et de l'aimer. Dieu le justifiera.

Et, rapidement, elle sortit pour monter dans sa chambre.

Il y avait, sur le palier du premier étage de la maison, deux chambre dont les portes s'ouvraient l'une à côté de l'autre sur le même corridor. La première chambre, était celle des garçons, Jean l'occupait seul à présent ; la seconde était la

chambre de Germaine. Leur mère couchait en bas dans la cuisine.

Pour entrer chez elle, Germaine devait passer devant la porte de son frère.

Dans l'escalier obscur elle montait rapidement. Chaussée de sandales, on n'entendait point son pas léger.

Tandis que, silencieuse et dans l'ombre, elle passait devant la porte ouverte de la chambre de Marius, elle vit celui-ci, au milieu de la pièce plus éclairée que le palier. Assis devant sa table, il maniait ce que Germaine reconnut distinctement être des pièces d'or.

Ce ne fut qu'un éclair; sous le pied de la jeune fille une planche avait craqué et d'un brusque mouvement Marius cacha ce qu'il tenait. Germaine put croire qu'elle avait rêvé.

Mais comme elle était de décision prompte et que son coeur la poussait, elle entra et marcha vers son frère.

— C'est toi, dit-il, mécontent; tu m'as fait peur, tu marches comme un revenant. Qu'est-ce que tu veux?

Il parlait maussadement, l'air gêné.

— Je veux, dit Germaine, savoir d'où te viennent ces louis d'or que tu avais dans tes mains tout à l'heure!

Les affaires n'étaient pas brillantes, et le frère et la soeur savaient, l'un et l'autre, qu'à la maison, l'or n'abondait pas.

— De l'or, moi? Quel or?

— Je t'ai vu remuer des pièces d'or tout à l'heure, en passant.

— Des pièces d'or! tu as rêvé, d'où veux-tu que je les ai tirées?

Et, tandis que Germaine sentait trembler ses lèvres, prêtes à formuler l'accusation, il ajouta:

— Je ne suis pas un voleur, moi, comme ton André.

Tremblante, Germaine se retenait des deux mains à la table.

— André n'est pas le voleur, dit-elle.

— Ah bah! reprit Marius gouailleur, tu ne trouveras pas beaucoup de gens de ton avis.

— Non, André n'est pas le voleur, répéta Germaine sévèrement, mais toi, dis-moi d'où te vient cet or; nous n'en avons guère ici.

— Ah ça, est-ce que tu crois donc que je l'ai volé?

— Tu avoues donc que tu as de l'or, d'où te vient-il?

Marius se ressaisit, et d'un air ennuyé allongeant ses jambes sous la table:

— Eh bien, oui, j'ai non pas *des pièces* mais *une* pièce d'or. Ce n'est pas la première que je gagne, quoique je n'aie pas toujours la chance, comme hier soir. J'ai joué, là, et je ne veux pas que la chose se tambourine, parce que, si la mère le savait, elle me ferait un attrapage en règle. J'ai joué. Ce n'est pas supportable de n'avoir jamais un sou en poche. Je fais comme je puis, tantôt veinard, tantôt malchanceux.

Et, comme Germaine, rigide à côté de lui, le regardait toujours de ses yeux accusateurs:

— J'ai joué, répéta-t-il, combien de fois faut-il que je te le dise? A présent, débarrasse-moi le plancher, hein? Et *motus*. Si je m'aperçois que tu as dit quelque chose à la mère, malheur à toi. Allons, file. Je n'aime pas les espions.

Germaine sortit. Derrière elle. Marius rabattit violemment la porte d'un coup de pied. Elle rentra chez elle troublée jusqu'au fond de l'âme.

Marius était joueur, elle le savait. Il pouvait avoir dit la vérité. Et pourtant, elle avait eu la vision de *plusieurs* pièces d'or entre ses mains et cette conviction s'imposait à elle:

— C'est Marius le voleur!

Et quoi qu'elle fût, de quelque raisonnement qu'elle la combattit, cette conviction grandissait en elle : Marius était de la même taille qu'André, leur teint, leurs cheveux se ressemblaient. Marius depuis l'enfance connaissait la maison de Jeanne, ses habitudes ; elle-même avait raconté à son frère dans quel coin d'armoire la confiante vieille fille cachait l'étui rouge.

Germaine luttait de tout son pouvoir contre cette idée qui lui vrillait le cerveau, pénétrant plus profondément à chacun de ses efforts pour l'arracher.

Elle fit un mouvement pour courir dénoncer le voleur présumé — le voleur... son frère.

Son frère, le dénoncer, mettre, si le fait se pouvait, le déshonneur sur le nom respecté de ses parents, sur son frère aîné, sur sa mère, si probe, si vaillante. Et, si le fait ne se prouvait pas, voir peser sur elle-même l'odieux de cette accusation avec la colère des siens et la désapprobation de tous...

Elle retomba sur sa chaise et, se tortillant les mains :

— Je ne puis rien, je ne puis rien.

Mais elle croyait à la culpabilité de Marius autant qu'elle croyait à l'innocence d'André.

## X

### DANS L'ÉPREUVE

André comparut devant le tribunal du chef-lieu d'arrondissement et fut condamné à un mois de prison.

Les antécédents du jeune homme lui valurent toutefois le bénéfice de la loi de sursis, mais il rentra dans la maison de Jeanne — la seule maison familiale qu'il se connut — avec, sur son front baissé, un masque d'infamie qui le brûlait comme un fer rouge.

Jeanne avait refusé de paraître à l'audience. Au brigadier, qui l'engageait à se rendre à la citation reçue :

— Non, avait-elle répondu, que la justice des hommes fasse ce qu'elle voudra, je ne crois qu'à la justice de Dieu, et, quant à moi, je ne lèverai jamais la main pour témoigner contre André.

Ce fut par une orageuse soirée de juillet, que le jeune homme revint après l'audience. Honteux, il avait attendu les premières ombres pour rentrer dans le bourg, et Jeanne, déjà informée par d'autres, après qu'elle avait eu scrupuleusement soigné cette paralytique, devenue la lourde croix de ses épaules, s'était, pour respirer un peu, assise sur une chaise basse près de la porte de son jardin.

Regardant les grands éclairs qui, par moment, zébraient de feu les nuées lourdes et illuminaient tout l'enclos familial, écoutant les roulements incessants du tonnerre, elle attendait André.

Elle l'attendait en des sentiments dont la complexité fatiguait sa vieille tête et son pauvre cœur tout simple qui avait, depuis soixante-dix ans, si régulièrement battu au seul rythme du bien.

Elle ne pouvait croire à la culpabilité de son petit.

Et pourtant, cette culpabilité semblait aussi claire que les lueurs d'orage qui, à tout moment, incendiaient le pardin. Tous lui avaient affirmé qu'André était coupable et les juges venaient de le dire à leur tour.

Mais, cette infamie d'André ne se révélait à elle que comme se révélèrent les éclairs à ses yeux : de brefs coups d'épée dans sa tête, puis l'obscurité, elle ne voyait plus rien.

Et, sentant tout à coup tomber, sur ses vieilles mains que l'habitude nouait autour du chapelet, les premières gouttes

cinglantes de la pluie :

— Sainte-Vierge, s'écria-t-elle, tout haut dans sa sincère alarme, le petit va être mouillé.

Elle ne bougea pas, ce n'était pas la première averse qu'elle supportait, et la tempête de son cœur était plus redoutable.

Enfin, elle perçut le bruit que faisait en s'ouvrant la porte de la rue; un pas, dans le couloir, s'étouffait à dessein. André avait fait le calcul de longer silencieusement le corridor et d'arriver dans sa chambre sans rencontrer personne. Il n'avait pas faim et la lueur des éclairs lui suffisait pour se guider.

Jeanne l'avait entendu et ne bougeait pas, indécise elle-même sur l'accueil qu'elle allait lui faire.

Près de buter contre elle, dans le soir, un éclair la lui montra, assise dans la porte du jardin. Tandis qu'il demeurait hésitant et muet, elle, qui l'avait vu aussi dans une impulsion irrésistible, se leva, très grande, de ses bras encercla le corps mince du jeune homme et s'abattit en pleurant sur son épaule.

— Mon petit ! Mon pauvre petit !...

Et comme André, meurtri de douleur et de honte, n'osait s'abandonner à la douceur étreinte affectueuse dont il lui semblait vraiment se sentir indigne, elle, le tenant toujours aux épaules, le força d'entrer dans la cuisine, où, faisant de la lumière, elle s'écarta pour le regarder.

Egalement ravagés, le jeune et le vieux visage étaient en face et, dans les gros yeux limpides de Jeanne, André lut non le pardon, mais la foi en son innocence.

— Tu es trempé de pluie, mon pauvre petit.

En silence, il haussa les épaules.

— Je t'ai attendu pour souper, continua Jeanne, essayant, par instinct, de pro-

noncer des paroles bien simples, d'évoquer des idées de vie normale pour rassurer cette sensibilité à vif.

Il fit signe qu'il n'avait pas faim.

Alors seulement, elle dénoua ses deux bras, et, surveillant la porte, comme avec la crainte qu'André s'enfuit, fit flamber son feu, s'agita un moment en préparatifs et vint tenir au-dessus de la flamme un poêlon d'où s'éleva, bientôt le parfum réconfortant de vin cuit et d'épices.

Quand la préparation fut au point, la vieille fille disposa deux verres, les emplit de vin qui sentait le girofle.

— Tu vas, dit-elle, boire ce vin chaud, c'est souverain contre l'humidité.

Emu de tant de soins, André prit le verre.

— Trinquons, fit Jeanne, approchant le sien, nous buvons à la preuve prochaine, — si Dieu le veut, — de ton innocence.

Et tandis qu'André buvait à petits coups, comme si le liquide avait eu de la peine à filtrer dans sa gorge contractée, Jeanne avala son vin d'une lampée.

— Voilà, dit-elle, et chaque soir, avant de nous coucher, nous réciterons ensemble une dizaine de chapelet pour que Dieu nous fasse découvrir, non pas l'argent — j'ai vécu sans ça, je vivrai encore — mais le voleur. La justice des hommes est aveugle, et Dieu, qui voit tout, n'a pas vu mon petit commettre un vol. A présent la prière.

Jeanne, de sa forte voix, récita les dix *Ave* auxquels répondit la voix, enfin déliée, d'André.

— Maintenant, dit-elle, au lit.

— Je prierai chaque soir, dit André, tristement, mais pas avec vous, Jeanne.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que l'aurore de demain ne me trouvera pas ici, où chacun peut m'appeler un voleur.

— Tu ne t'en iras pas.

— Je m'en irai.

— Je te le défends. Et une autre aussi te le défend.

Les yeux d'André brillèrent questionneurs.

— Tu devines. Oui, Germaine qui est venue ici en ton absence, pauvre petite! on lui défend d'y revenir désormais, mais elle a le coeur bon et tient à toi. Qui l'aurait pensé, continua la vieille fille en branlant la tête, moi je n'avais rien vu et j'avais pour toi d'autres espérances... enfin, vous vous aimez, c'est permis.

— Ne parlez plus de cela, dit André, la voix brisée.

— Dieu peut tout, mon fils. Germaine t'aime et, meilleure que moi, elle n'a *jamais* douté de toi. Elle a pensé que tu voudrais partir. — Il ne faut pas qu'il parte, m'a-t-elle dit, il aurait l'air d'avouer. Qu'il reste. Dites-lui que je l'en prie, que je crois en lui, que je l'aime et que j'attendrai jusqu'à ce que Dieu fasse la lumière. Ce jour viendra.

Des larmes, les premières depuis le début de son épreuve, brillèrent dans les yeux d'André. Il baisa les vieilles mains qui venaient de mettre du baume sur son coeur malade.

— Je resterai, dit-il, je supporterai tout, puisque les deux seuls êtres que j'aime ont foi en moi.

## XII

### LA MESSE DU DÉPART

L'automne était venu.

Par une matinée de soleil d'or jaune et de brouillard en gaze blanche, les huit conscrits que le bourg, cette année-là, envoyait servir la France, étaient réunis dans l'église. Le prêtre qui les avait bap-

tisés, qui leur avait distribué l'hostie Une et Innombrable de la première communion, allait maintenant appeler la bénédiction divine sur ces deux années de vie militaire où devait s'inaugurer leur virilité, allait leur donner le viatique de ses avis paternels.

Celui-là seulement; car, parmi ces jeunes gens appartenant tous à des familles chrétiennes, pas un n'avait gardé la coutume d'accomplir le devoir pascal. La foi ancestrale, pareille à la fille de Jaïre, n'était point morte, peut-être, dans leurs jeunes coeurs, mais elle y dormait sous l'ombre délétère des passions, du respect humain, de l'indifférence...

Quand l'entendrons-nous, Seigneur! votre voix éveillant les endormis du sépulcre? Seigneur! Quand donc le toucher de votre main réveillera-t-il la fille de Jaïre, portée vers le tombeau au son des cythares et des violes?...

Et pourtant, non, la foi n'était point morte, puisqu'à l'appel de leur pasteur, tous les conscrits avaient répondu, tous, même Marius Laterrade.

Tout mauvais qu'il fût, quelque chose vivait peut-être en lui des instincts ataviques, quelque chose que lui-même ignorait, un de ces germes, déposés par les générations disparues, que tout contribue à étouffer, mais que la bonté de Dieu conserve pour le salut final d'une âme rachetée au prix des on sang.

Marius avait raillé d'abord l'acte religieux, mais des camarades, moins pervers, que lui s'étaient décidés, lui, moutonnier, avait fait comme les autres; de même qu'on avait ensemble parcouru le bourg en chantant, et participé au festin d'adieu, de même, ensemble, on alla à l'église.

Et, dans le choeur, s'il vous plaît, sur des chaises réservées où les conscrits se

tenaient crânement comme de bons Français où, sous les yeux des parents remplissant la nef, ils écoutèrent graves, presque émus, les paroles du prêtre qui disait le devoir patriotique — cette partie du devoir chrétien. — Quand il parla du sacrifice que faisaient les mères en voyant partir “leur petit”, il s’éleva dans l’église comme une buée humide de larmes. Le pasteur finit par des conseils de bonne conduite, et par l’évocation de l’heure du retour qui sonnerait... pour tous. Il le demandait à Dieu.

La messe dite, les jeunes gens suivirent, au presbytère, le curé qui leur remit à chacun une médaille, et chacun des conscrits, Marius comme les autres, signa bravement de ses nom et prénoms l’intention formelle en cas de maladie ou de blessure, de recevoir, avant de mourir, les secours de la religion catholique.

Quand ils sortirent, ces jeunes gens avaient, sur le front, comme une fierté joyeuse, comme un contentement de soi. Marius, lui-même, n’osa plus tourner en dérision l’acte qu’il venait d’accomplir.

Décidément, le petite germe atavique voulait vivre et trouvait, dans les coeurs, un peu de bonne terre où engager ses racines. Mais combien embryonnaire, cette existence que tout menaçait!

Marius, au moment du départ, vint embrasser sa mère qui pleurait; elle serait longtemps sans le revoir, il allait en Algérie. Tandis que s’échangeaient les adieux, une “pratique” ayant appelé la mercière, Germaine et son frère se trouvèrent seuls.

Germaine avait espéré ce moment. Frémissante d’une émotion qui la faisait trembler toute, debout, les deux mains sur les épaules de Marius et les yeux dans les yeux:

— Tu pars, dit-elle, et pour longtemps,

tu vas courir des dangers; réfléchis bien; descends au fond de ta conscience, devant Dieu qui voit tout, n’as-tu rien à me dire avant de t’éloigner?

Les yeux du conscrit cillèrent légèrement, toutefois la réponse vint vite, calme, sans embarras.

— Mais non. Que veux-tu que j’aie à te dire?

Elle insista.

— Rien à me confier? à m’avouer?

— Rien, absolument rien, répéta Marius en détournant la tête.

Les bras de Germaine, découragée, glissèrent des épaules de son frère, et, comme la mercière rentrait, Marius les embrassa toutes les deux et partit.

Pendant l’hiver qui suivit, un matin, Jeanne, sans que rien l’eût avertie, trouva sa paralytique morte dans son lit et déjà froide. Sans s’en émouvoir autrement, et pensant avec consolation que la morte avait récemment reçu l’absolution, Jeanne procéda seule aux soins qu’elle avait rendus à tant d’autres dépouilles, puis appela André qui vint s’agenouiller devant le lit en secouant sur le corps un rameau de buis trempé d’eau bénite.

— Seigneur, pria le jeune homme, quand viendra ma dernière heure, pardonnez-moi comme je pardonne à cette pauvre âme pour qui je vous demande miséricorde.

Jeanne avait conduit jusqu’au bout la plus méritoire de ses bonnes oeuvres et, seule avec l’enfant adopté par son coeur, elle aurait pu vivre ses derniers jours — en paix, si son petit avait été réhabilité — en joie sainte si, prêtre, il avait habité la chambre aux pieux trésors. Mais, cette réhabilitation, depuis surtout la mort de Sylvie, Jeanne ne l’espérait plus. A la vocation sacerdotale, elle pensait encore, mais André aimait Germaine... cet amour

des deux enfants avait été, pour Jeanne, une surprise. Quant à elle, elle n'avait jamais aimé; aucun désir n'avait pas battu ce coeur si bon, serré dans son corsage de congréganiste, aucun regard d'homme n'avait jamais arrêté, au passage, l'honnête et pur regard de ses gros yeux. Certes, Jeanne l'aimait aussi, cette gentille Germaine, elle s'attristait de ne plus jouir de sa présence, elle trouvait sa maison vide et morne depuis que s'étaient éteints les échos du rire clair de la jeune fille, mais tenace dans ses désirs, elle se disait, au plus profond d'elle-même:

— S'il faut que le petit renonce à Germaine, peut-être ira-t-il vers Dieu!

## DEUXIEME PARTIE

### I

#### AU SOLEIL COUCHANT

On était au soir de l'une des plus chaudes journées du mois d'août. La température était écrasante.

Assise sur une chaise devant sa porte, Jeanne Gardelle travaillait. Armée d'une longue aiguille et d'une pelote de coton blanc, inlassablement, elle ravaudait une chemise où les pièces chevauchaient les unes sur les autres.

— Tant de pièces! monologuait l'ouvrière découragée, et dire qu'il y a encore de la place pour des trous!

Le coton passait, repassait et passait encore, aveuglant les brèches toujours ouvertes. Sur le rude visage de la vieille fille, la transpiration coulait entre les rides, comme l'eau dans les pentes d'un ravin, cependant qu'à travers les verres embués de ses lunettes, la pauvre fille ne distinguait plus où passait son aiguille.

Toute autre se fut impatientée, Jeanne

se résignait, tamponnait ses joues, essayait les verres de ses bésicles et tirait encore son aiguille en disant à demi-voix:

— Il faut bien que je rapièce les vieilles, puisque je n'ai pu en acheter de neuves.

En relevant la tête pour soupirer, elle s'étonna de voir s'avancer Germaine Laterrade qui n'était pas venue, chez elle, depuis plus d'un an, et la vieille fille, d'abord, sentit son coeur tout réjoui.

Germaine s'avancait, tout enveloppée dans la gloire pourpre du soleil couchant auquel elle tournait le dos, et Jeanne la vit, tout à coup, tellement amaigrie, qu'il lui semblait voir le soleil au travers de son corps émacié, comme si sa robe bleue eût été vide, suspendue devant ce gros soleil rouge qui devenait énorme, en s'approchant de l'horizon.

— Bonsoir, Jeanne, c'est bien moi!

— Que je suis contente de te revoir ici, petite! Tu as donc obtenu la permission?

— C'est que maman sait qu'André est pris toute la journée pour dépiquer à la machine, elle est donc sûre que je ne le rencontrerai pas chez vous. Et puis, elle me trouve un peu fatiguée, et elle a pensé que cela me ferait du bien de venir vous voir.

Un peu haletante, Germaine s'était assise sur une chaise qui se trouvait là. Sa vieille amie la considérait, apitoyée.

— En effet, tu es bien maigre, ma pauvre petit. Tu travailles trop.

— C'est que nous ne sommes pas riches à la maison, c'est coûteux d'avoir un fils au service.

— Surtout un grouffre d'argent comme votre Marius!

— Vous savez, il est au Maroc à présent, on ne peut pourtant pas le laisser souffrir. Il y fait encore plus chaud qu'ici.

— Oui, et toi tu vas travailler jusqu'à te rendre malade.

— C'est seulement ce mauvais été qui m'éprouve, dit Germaine, avec fatigue.

— Oui, l'été, et peut-être aussi c'est que tu n'as pas le coeur content. Ah! quelle idée vous est venue de vouloir vous épouser, André et toi! Sans ça tu pourrais venir ici à ton aise, tu serais plus contente, et la chaleur ne te pèserait pas autant.

— *Sans ça*, oui, dit Germaine, sérieuse, mais *il y a ça*, et *ça ne* changera pas André et moi, nous nous aimons, nous pourrions bien ne jamais nous marier, mais nous nous aimerons toujours. Je parle pour moi, du moins, acheva Germaine, modestement.

— Et c'est justement ce que je dis; l'amour, c'est de quoi rendre malheureux toute la vie, et il y a assez de misères dans la vie sans y ajouter celle-là.

Germaine avait croisé ses jambes, et, le coude posé sur son genou, supportant sa tête lasse, regardait, en dessous, sa vieille amie.

— Dites Jeanne, est-ce que vous n'avez jamais aimé personne, quand vous étiez jeune?

— Ah! je te réponds bien que non! J'avais assez de travail à faire le ménage et soigner mes parents. Mon père a maladié des années. Puis, quand nous avons été seuls, mon frère et moi, j'ai suivi mon frère, j'étais sa servante, sa marguillière, son vicaire, son chantre, quelquefois son enfant de chœur, et, trop souvent, sa garde malade. Dis-moi dans tout ça, ce que j'aurais pu faire d'un amoureux. Et puis, ce n'était pas mon goût. Il faut dire aussi que je n'étais pas belle. Je remercie Dieu de m'avoir préservée de cette épidémie-là.

— Je vois bien que vous ne pouvez pas me comprendre, dit Germaine qui souriait.

— C'est vrai, je te plains, mais je ne te comprends pas. Tu sais bien que tu ne peux pas épouser André. Certes, il a bien des qualités, mais on ne sait d'où il vient. Et, par là-dessus, cette histoire de vol...

Germaine fit un geste.

— Il est innocent, continua Jeanne, je le crois, mais tout de même, tant qu'on n'aura pas retrouvé le voleur, la honte est sur lui, et comment le retrouverait-on, maintenant?

Germaine garda le silence. Elle regardait sur les maisons, en face, monter l'ombre, car le soleil avait disparu; elle écoutait les ménagères qui bavardaient sur les portes, elle essayait de respirer un peu d'air moins brûlant, et gardait, au fond de son coeur, cette vision qu'elle ne pouvait oublier: Marius comptant des pièces d'or.

Et la cause de cette lassitude de Germaine et de son amaigrissement, le ver rongeur enfermé au coeur de la pauvre enfant et menaçant les sources de sa vie, ce n'était pas la chaleur de l'été, ni le travail: ce n'était pas même l'impossibilité de voir André — elle avait foi en lui et pouvait attendre; — c'était le soupçon, la conviction presque.

— Marius est le voleur!

C'était le combat entre l'instinct qui disait *oui* et l'esprit de charité et de justice qui disait *non*. Mais quelque chose qu'elle fit pour le déraciner, son soupçon, de plus en plus s'ancrait en elle. Elle savait Marius capable de voler et elle le savait capable de mentir.

La voyant songeuse, et si triste, la bonne Jeanne eut du remords de n'avoir pas mieux su consoler la petite amie qui était venue chez elle après tant de jours d'éloignement, pour chercher un peu de distraction et de réconfort.

Rangeant son ouvrage, elle mit son dé

et l'étui de ses besicles dans sa poche et, plus capable de soigner les paralytiques et les fiévreux que de panser les délicates blessures d'un coeur malade :

— Là, dit-elle, je n'y vois plus. Et pour toi, ma pauvre petite, ne *t'en donnes* pas trop; bien des choses peuvent changer pour toi qui es si jeune, et puis, nous devons tout remettre à la volonté de Dieu. ...Tu t'en vas — lorsque Germaine s'était levée pour partir — je te raccompagne un peu. Tu m'as fait bien plaisir; dis à ta mère qu'elle te laisse venir quelquefois, cela te fera du bien; au reste, je le lui dirai moi-même, et ne travaille pas trop.

— Soyez tranquille, je me soignerai, je ne veux pas mourir, il me semble comme vous le dites, que bien des choses peuvent changer.

Et, plus bas :

— Vous direz bonsoir de ma part à André, n'est-ce pas, vous voulez bien ?

Indulgente, avec un petit haussement d'épaules, la vieille fille le promit. Pauvre bon coeur qui sec royait ignorant des choses de l'amour ! Elle avait, en elle, l'amour le plus haut, le plus divin, celui que nous connaissons au ciel, l'amour-Charité. Et pour cet amour là il n'y a point d'âge, pas plus qu'il n'y a d'âge pour ce qui est éternel.

## II

### UNE RENCONTRE

Le mois de septembre venu, les ardeurs de la canicule s'étaient calmées. Germaine se trouvait plus forte. Un peu de couleur rose reparaisait parfois sur son visage et, tandis qu'elle suivait, pour arriver au jardin, un peu distant de la maison, le joli chemin, au bord du ruisseau,

tout ombragé d'acacias et de jeunes seules, des idées moins sombres passaient dans son cerveau. Rien, pourtant n'était changé dans sa situation ni dans celle d'André, mais le temps était tiède, les oiseaux chantaient, une odeur sucrée de fruit et de moût flottait au-dessus des jardins où bruissaient les abeilles, et il est des heures où l'espoir reflurit dans les coeurs jeunes.

Germaine s'occupa un instant dans le jardin, donna de l'eau aux fleurs qu'elle aimait, aux résédas, aux héliotropes sentant bon la vanille, aux asters, aux chrysanthèmes dont les boutons gonflés annonçaient l'automne. Elle cueillit des chasselas, perles dorées convoitées par les guêpes, fit la récolte des premières figues brunes, déjà sucrées, et, voyant s'avancer l'après-midi, sortit du jardin dont elle reprit son panier au bras, le chemin de sa maison.

Elle y fut devancée par un chasseur qui marchait, son fusil sous le bras, et, à ses talons, un chien d'arrêt blanc, marqué de deux taches feu sur les flancs et au bout du museau.

L'homme était jeune, — trente ans environ, — petit, râblé, roux de teint et de poil, avec de petits yeux vrillés sous un front bas et une forte moustache. Ses guêtres, son pantalon de velours à côtes, sa veste de coutil avaient une certaine élégance paysanne, mais sans grâce sur son corps ramassé.

Germaine voulut ralentir son allure pour laisser cet homme prendre l'avance, mais réglant son pas sur le sien, il l'interpella :

— Eh bien ? ils sont mûrs les chasselas ?

— Ils commencent, dit-elle, et les guêpes commencent aussi à les attaquer.

Puis, en présentant son panier, poliment :

— Voulez-vous les goûter, Bernard ?

— Ce n'est pas de refus.

Il choisit une grappe, et tout en mangeant :

— Eh bien ? quelles nouvelles du soldat ?

— Bonnes, jusqu'ici. Il est au Maroc.

— On n'a pas froid au Maroc, mais, quoi, c'est le métier ; Marius s'y fera, comme les autres. Chacun son tour. J'ai fait mon temps en Algérie, moi, et on s'est donné plus d'un coup de torchon avec les Kabyles. J'en suis revenu, et, maintenant, je suis tranquille chez moi, je fais mon travail sans me *désosser*, comme on dit. Oui, je suis bien dans ma propriété de Mendiac, de quoi vivre, pas un sou de dettes ; j'ai des prairies, du blé, du vin... une chose me manque...

Il s'arrêta, attendant une question que Germaine se gardait bien de poser. Elle regardait à l'entour ; des canards, barbotant dans le ruisseau, une fillette qui gardait ses oies, la gaule en main, mais personne là pour faire une diversion utile au discours menaçant, nul secours à portée, dans le chemin désert.

Bernard Rousille l'enveloppa toute dans un regard significatif.

— Je suis fatigué de vivre seul, c'est une gentille femme qu'il me faudrait.

Germaine eut un rire un peu forcé.

— Il n'en manque pas, des femmes.

— Non, il n'en manque pas, mais encore faut-il qu'elle me plaise, je veux choisir et, — il appuya sur le verbe, — je *peux* choisir.

— Je n'en doute pas, répondit Germaine, polie, mais réservée.

Et alors, il se décida.

— Ta mère ne t'a rien dit ?

— A quel sujet ?

— Je lui ai touché un mot, voilà déjà longtemps, elle ne m'avait pas dit non,

mais il ne suffit pas de son consentement, il faut le tien.

Il attendit encore une question qui ne vint pas, et continua :

— Veux-tu être ma femme ?

Germaine attendait la proposition, elle était prête.

— Merci, Bernard, dit-elle, l'air réfléchi, je suis très honorée de votre offre, mais je ne veux pas me marier.

Les petits yeux aux cils roux eurent, vers elle, un regard rapide. Un mauvais regard.

— Ah bah ! Une jolie fille veut toujours se marier quand l'épouseur lui convient, c'est peut-être que je ne te conviens pas.

Germaine était prudente ; elle ne voulait pas de l'homme, mais elle savait devoir ménager le créancier.

— Ce n'est pas cela, affirma-t-elle. J'aurais en ce cas bien mauvais goût, et puis la position que vous me feriez est bien au-dessus de mes espérances, c'est le mariage qui, pour le moment, du moins, ne me convient pas.

— Ta, ta, ta !... l'idée t'en viendra. Moi, je te trouve de mon goût et il faudra bien que tu te décides à la fin.

— Je pense que je ne me déciderai pas.

— Allons, allons, réfléchis, car tu n'es pas raisonnable et ce que je te demande est pour ton bien. Nous nous reverrons bientôt, nous sommes en affaires avec ta mère, tu le sais sans doute ?

Germaine qui avait pâli, inclina la tête en silence.

— Donc, à bientôt, dit Rousille, donne-moi la main, en attendant.

Et, tenant serré, dans sa patache aux poils rouâ, la petite main tremblante comme un oiseau capturé :

— Tu es une jolie fille, dit-il, en la dévisageant hardiment, et tu me plais, tiens-toi le pour dit. A bientôt. Je m'en vais tâ-

cher de tuer un lièvre par là.

Il tira de son côté et, libérée enfin, Germaine trouva tout à coup aux choses riantes l'aspect désenchanté que leur prêtait l'alarme subite de son esprit et de son cœur.

### III

#### ULTIMATUM

Il faisait, en ce soir d'octobre, une de ces tristes pluies d'automne qui débutent comme un petit brouillard de rien du tout, mais qui vont s'épaississant peu à peu, enveloppant, comme d'un voile grisâtre, les choses décolorées; une de ces pluies qui semblent, en ces jours abrégés, apporter, en elles, les désolations ténébreuses de l'hiver proche. Dans la rue déserte, c'était un écroulement monotone des eaux, le seul bruit de cette soirée lamentable. De temps en temps, passait un souffle de vent, comme une plainte sourde, faible, vite calmée, la menace des tempêtes futures.

Germaine rangeait la table où les deux femmes venaient de terminer leur repas, sa mère remettait de l'ordre dans ses marchandises, dérangées par les nécessités de la vente.

Quand elles eurent terminé :

— Nous pouvons fermer les volets, dit Germaine, il ne viendra personne ce soir.

Leurs forces réunies assujettirent la devanture.

— Quel temps! dit la mercière, les mains ruisselantes, il n'est que sept heures et plus personne dans la rue; on dirait une ville morte.

Elles étaient réunies autour d'un maigre feu, sous la clarté blanche de l'ampoule électrique qui éclairait la cuisine.

— Eh bien! fit Germaine, j'aime autant; nous allons avoir une bonne soirée de travail sans être dérangées par les pra-

tiques. J'ai à terminer cette taie d'oreiller pour Mlle Laurence et personne sûrement ne viendra ce soir.

— Qui sait? dit la mère d'un ton singulier.

Mais Germaine n'y prit point garde; elle apporta la boîte où elle rangeait ses accessoires de travail et vint s'asseoir sous la lampe en déployant le carré de toile blanche enrichi de broderies légères et de jours compliqués, puis se mit à tirer son aiguille avec entrain :

— Maman, dit-elle, c'est la sixième taie d'oreiller pour Mlle Laurence, elle aime l'ouvrage soigné, j'espère qu'elle sera contente; dites, je crois que je peux demander dix-huit francs chacune?

La mercière ne répondit pas, mais Germaine :

— Oui, cela vaut bien dix-huit francs pièce, cela va me faire une jolie somme, n'est-ce pas, maman? Cette fois nous verrons un billet de banque.

"Perrétous" soupira, tout en piquant les mailles de son bas de laine noire.

— Ah! ma pauvre, c'est encore bien peu de chose auprès de ce qu'il nous faudrait.

— Il est vrai, dit Germaine, avec un peu de cette amertume dont elle ne pouvait guérir son âme quand y entraît le souvenir de son frère, il est vrai qu'il est coûteux d'avoir un soldat au Maroc. C'est encore cinquante francs qu'il a fallu envoyer la semaine dernière.

— Oui, et il n'a pas encore répondu et c'est pour moi, un tourment constant, ajouté à d'autres inquiétudes.

Un silence. Pas d'autre bruit que le bruit monotone de l'aversé et, au coin de l'âtre, le doux "ron-ron" de la chatte, béatement assise, sa tête entre ses pattes, sur les cendres chaudes.

— Il fait mauvais temps ici, reprit la mère, et sans doute aussi sur les côtes du

Maroc où nos pauvres petits sont exposés aux bourrasques, sans compter les dangers de la guerre. Cela fait frémir. Je sais bien que notre Marius ne m'a pas donné trop de satisfaction ici, mais enfin, une mère est une mère et dès qu'il tarde à écrire, je m'inquiète. Le régiment le corrigera, il me semble qu'il avait même changé avant de partir; moins paresseux, plus sérieux. Tu ne trouves pas?

— Peut-être, maman, répondit Germaine, la tête basse, les yeux sur son ouvrage, et parlant pour répondre.

Mais déjà Perrétous ne paraissait plus penser à son fils. Un pas, dans la rue, sollicitait son attention.

— Voilà, fit Germaine, un passant qui ne craint pas l'averse.

Sur ce dernier mot, elle sursauta; on avait frappé à la porte de la maison.

— Qui peut venir à cette heure et avec ce temps? Pourvu que ce ne soit pas un malheur!

Mais sa mère, sans paraître surprise, s'empressait d'allumer une petite lampe et criait, pour faire patienter le visiteur:

— On y va, on y va!

Germaine entendit le bruit de la clef que sa mère faisait tourner dans la serrure, puis les cliquements d'un parapluie mouillée, et des pas d'homme dans le corridor.

— Avec ce temps, disait la mercière, qui vous eût attendu?

— Je vous avais annoncé ma visite, répondait une voix que Germaine reconnaissait trop bien, et vous devriez savoir qu'avec moi, chose voulue est chose faite.

En ce moment, entrait, dans la cuisine, le chien de Rousille, coulant de chacun de ses poils, la queue et les oreilles formant cascade. Il témoigna d'un désir très naturel de s'approcher du feu, mais la chatte, alors, fit gros dos, grogna et cracha

contre l'intrus auquel, dédaigneuse et blessée, elle dut finir par céder la place, se postant sur une chaise où ses yeux, de loin, flamboyaient dans l'ombre.

Après le chien, entra le maître que la mercière éclairait.

— Mets une flambée de "brocs" de fagot, dit-elle à sa fille.

Germaine, penchée vers le foyer, fut ainsi dispensée de faire accueil au visiteur, occupé à retirer la peau de bique dont il était couvert jusqu'aux genoux.

Il secoua sa fourrure mouillée et vint saluer Germaine.

Toute rose du reflet des flammes, elle lui rendit son bonsoir, vite inquiète du regard qui répondait au sien, inquiète aussi de la tenue du personnage. Autour du col blanc d'une chemise empesée, il avait arboré une cravate d'un vert audacieux qui ne faisait pas valoir son teint blondasse, mais qui accusait des intentions séductrices.

Perrétous s'empressait.

— Asseyez-vous près du feu, Bernard, là, séchez-vous bien.

— Vous arrivez de Mendiac par cet affreux temps? demanda Germaine.

Rousille se chauffait, présentait au feu ses grosses bottes maculées et les jambes de son pantalon de velours qui fumaient, répandant une vilaine odeur de bête mouillée augmentée par les émanations de la bourre du chien, installé entre les deux mollets de son maître.

— Oui, répondit-il sans se presser, je viens de Mendiac, il est vrai que le temps n'est pas des plus beaux, mais les affaires sont les affaires et j'en avais une à traiter ici avec Mme Laterrade.

La mercière s'était assise au coin de l'âtre, les mains croisées sur son tablier noir; elle ne travaillait pas, tandis que Germaine avait repris sa broderie.

— Je puis parler devant votre fille, n'est-ce pas? demanda Rousille.

A peine ce mot prononcé, Germaine debout, prête à saisir l'échappatoire qui s'offrait :

— Maman, je monte dans ma chambre, n'est-ce pas?

L'homme eut un mouvement de contrariété et la mercière répondit :

— Non, reste.

Et, s'adressant à son visiteur :

— Parlez. La petite doit connaître nos affaires de famille, elle est majeure, elle a le même droit que ses frères à donner son avis. Quoi que vous ayez à dire, elle l'attendra.

La jeune fille se rassit et reprit son ouvrage. L'averse continuait toujours, mais Germaine avait un bruit dans les tempes qui ne lui laissait pas entendre la pluie.

Regardant sa mère, pâle, un peu oppressée, comme se sentant près d'une heure grave :

— Maman attendait Bernard, pensait-elle, elle savait qu'il allait venir.

Et les doigts tremblants avaient peine à pointer son aiguille à la juste place.

— Voici, commença Rousille, je viens vous trouver, Perrétous, mais non pas pour vous faire de la peine, bien au contraire comme vous le verrez. Nous avons, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, une petite affaire à traiter ensemble.

— Ceci n'est pas nouveau, dit la mercière, je vous dois mille francs et voici l'échéance des intérêts; je comptais vous porter ces cinquante francs demain — vous me demandez cinq du cent, ce n'est pas bon marché, savez-vous, enfin, "ce qui est écrit est écrit", comme nous lisons dans la Passion de N.-S., — mais voilà que j'ai dû envoyer, la semaine dernière, à mon fils, ces cinquante francs sur lesquels je comptais.

Rousille écoutait en silence, inclinant la tête comme pour dire : — Je sais tout cela, allez toujours, je parlerai à mon tour.

— Du reste continua la débitrice, ne craignez rien pour votre argent, j'espère être en mesure de vous le porter sous peu.

Elle glissa vers Germaine un regard un peu timide, étrange chez une femme aussi autoritaire, mais c'était sur l'argent gagné par sa fille qu'elle comptait.

Rousille continuait d'écouter en se chauffant. Il tira de sa poche un paquet de tabac, un cahier de papier Job pour fripé et roula une cigarette; il prit, au feu, un tison pour l'allumer et, quand il eut tiré quelques bouffées, il dit tranquillement :

— Il ne s'agit pas tant des intérêts pour l'instant, il s'agit du capital.

— Du capital, s'écria la mercière en sursautant, vous... vous n'allez pas me demander de vous rembourser le capital?

— C'est là justement ce que je vous demande.

— Mais... mais, comme ça, tout à coup; enfin, on avertit.

— C'est ce que je fais.

Perrétous était suffoqué.

— Vous me donnerez du temps, j'espère, mille francs! vous pensez bien que je ne les ai pas. C'est une grosse somme à emprunter pour moi, où voulez-vous que je les trouve?

Rousille, de son oeil plissé, guignait du côté de Germaine qui écoutait, haletante.

— Enfin, dit Perrétous, combien de temps me donnez-vous?

Bernard, d'un geste décidé, lança dans le feu son bout de cigarette, en disant sèchement :

— Huit jours.

— Sainte Vierge, s'écria la pauvre femme en levant les bras au ciel, huit jours! huit jours pour trouver mille francs!

Comment voulez-vous que je fasse?

— C'est votre affaire:

Elle le regarda et, d'une voix imploratrice:

— Voyons, Bernard, vous ne serez pas aussi méchant que ça, nous sommes amis, vous savez bien, et quand vous m'avez obligée en me prêtant cette somme, à moi, une pauvre veuve dans le malheur, vous m'avez promis que vous ne me presseriez jamais pour le remboursement, vous vous en souvenez: de mon côté, je vous ai toujours payé les intérêts, et souvent, en me privant de bien des choses; vous voyez ma vie, pas une dépense inutile, tâchant de faire honneur à mes affaires en travaillant. Voyez cette petite, — elle indiqua Germaine, qui perd, sur l'ouvrage, ses yeux et sa santé.

Rousille fit un mouvement et allait répondre quand Germaine, vivement, le prévint:

— Ne parlez pas de moi, maman, je ne veux la pitié de personne.

L'homme ne dit pas ce qu'il allait dire et ce fut Perrétous qui continua.

— Et, pourtant, vous êtes à votre aise, vous Bernard, et vous n'en avez pas besoin pour vivre, de votre argent.

— Qu'en savez-vous? Les années sont mauvaises, et puis, s'il me plaît de faire des amendements à mes terres, par exemple, je suis le maître. Je vous dis que j'ai besoin de cet argent.

— Accordez-moi un mois ou deux.

— Désolé; j'ai dit huit jours, ce sera huit jours.

Et, regardant du côté de Germaine, puis du côté de sa mère, comme dans l'attente d'une parole qui ne venait pas, il tira de son gousset une montre d'or.

— Voilà qu'il se fait tard, dit-il, et je n'entends plus la pluie.

Il donna une tape à son chien qui avait

fini par somnoler béatement devant le feu.

— Allons, camarade, il va falloir repartir.

Mais la mercière ne l'entendait pas ainsi, sachant bien qu'il lui restait un moyen d'attendrir son créancier, et qu'il n'était, au fond, venu que pour cela.

— Avant de partir, Bernard, vous accepterez bien une petite goutte pour combattre la froidure.

— Merci, dit mollement Rousille, je n'ai besoin de rien.

Mais Perrétous avait déjà ouvert un placard d'où elle rapporta trois verres et deux bouteilles aux étiquettes tentatrices.

— Que prendrez-vous? demanda-t-elle, en les disposant sur la table, de la chartreuse ou du quinquina? Celui-ci est au vin d'Espagne, c'est tonique et réchauffant.

— Quinquina d'abord, chartreuse ensuite, répondit en tendant son verre, Bernard qui ne détestait pas lever le coude.

Perrétous le servit, empressée, contente de voir qu'il ne songeait plus à partir, cherchant un moyen d'amener la question au point où tous deux, tacitement d'accord, souhaitaient la voir arriver. Germaine se défiait, elle n'aidait point sa mère.

— Petite, veux-tu "un doigt" de liqueur, pour trinquer?

— Merci, maman, répondit-elle, à peine détournée de son ouvrage, vous savez (bien que je ne prends jamais d'alcool.

Rousille, maintenant, goûtait la chartreuse. Perrétous tendit son verre.

— A votre santé, dit-elle poliment, — et avec un regard complice, elle ajouta, à la santé de vos amours.

Il leva les épaules.

— Elles ne vont guère bien mes amours.

— Eh! dit l'épicière, ça ne m'étonne pas. Si vous voulez être heureux, il faut

drait vous montrer bon, pitoyable au pauvre monde. Qui pourrait aimer un sans-cœur tel que vous ?

— Un sans-cœur, moi ?

— Certes ! Est-ce que ça s'appelle être pitoyable que de tracasser une pauvre veuve pour un millier de francs dont vous n'avez aucun besoin ? Vous pourriez bien me laisser cet argent, au moins jusqu'à ce que j'aie trouvé un autre prêteur, et si je ne le trouve pas dans huit jours, qu'est-ce qui arrivera ? Vous me ferez vendre, hein ?

Germaine eut un geste d'effroi qui n'échappa point à Rousille. Il rapprocha sa chaise du foyer où la mercière venait de jeter une brassée menu de bois, se versa encore un verre de liqueur et alluma une nouvelle cigarette.

— Eh bien, dit-il, jouons franc jeu. Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, c'est vous qui refusez de me comprendre ! Vous voulez que je sois complaisant et vous refusez de me faire plaisir ; vous savez cependant ce que je désire, je ne m'en suis caché ni avec vous, ni avec Germaine.

En entendant son nom, Germaine laissa tomber son ouvrage et comprit que le moment redouté était venu ; elle regarda Rousille avec l'expression effarée d'un petit oiseau qui voit le milan planer sur son nid.

Rousille avait bu et reposait son verre sur la table ;

— Ecoutez-moi, dit-il, et écoutez bien ceci que je ne vous dirai pas deux fois. Voilà déjà longtemps que j'ai l'idée d'épouser cette petite-là. C'est de toi que je parle, Germaine, et tu le sais, et ta mère le sait, et, depuis que je vous en parle, vous me tenez le bec dans l'eau sans me donner une réponse ferme.

— Mais je vous ai dit que je voulais bien moi, s'écria la mercière.

— Vous m'avez dit... Vous m'avez dit... la mère veut, la fille ne veut pas, tout ça, c'est des mauvaises raisons, mais vous vous trompez si vous croyez que Bernard Rousille est un homme dont on se moque, j'en ai assez de toutes ces grimaces.

Menaçant, à présent, il vint s'accouder, sous l'ampoule électrique, à la table près de laquelle Germaine travaillait, et la, face à face avec le pauvre enfant, avec son teint bilieux et sa cravate verte, ses yeux grimaçants et sa bouche crispée en un mauvais rictus, tout cet ensemble déplaçant ainsi mis en lumière :

— J'en ai assez, répéta-t-il et il me faut une réponse. Est-ce oui ? Est-ce non ? Si c'est oui, non seulement je ne vous réclame rien, mais pour que vous soyez tranquille à l'avenir, je fais donation à Germaine des mille francs que vous me devez. Germaine en sera absolument maîtresse et pourra vous les abandonner si elle veut, je ne lui en demanderai jamais compte et je me charge de la faire vivre, de subvenir à son entretien et à toutes ses fantaisies. Mais si c'est non, alors je serai sans pitié, faute de quoi je vous fais vendre sur la place publique, et vous savez que ces choses-là n'arrangent pas le crédit d'un commerçant. Maintenant votre sort est entre vos mains.

Il donna un coup de pied à son chien pour le faire lever et se tourna vers la chaise où était étendue sa peau de bique, mais réfléchissant peut-être que, pour un amoureux, il s'était montré trop brutal, il revint vers la table et, de nouveau, assis en face de Germaine silencieuse :

— Tu me trouves méchant, reprit-il, il ne faudrait pourtant pas me croire un mauvais cœur, vois-tu petite, c'est que je t'aime, et je prends le moyen qu'il faut pour que tu ne refuses pas ce qui doit faire mon bonheur, — et le tien. Une fois

ma femme, sans avoir autre chose à faire que le ménage, tu ne seras pas obligée de fatiguer tes jolis yeux sur un méchant travail et quand tu auras envie d'une robe neuve ou d'un joli chapeau, tu n'auras qu'à parler.

La mercière écoutait les mains jointes comme à l'église et trouvait que jamais prône de M. le curé n'avait valu les belles paroles qu'elle venait d'entendre.

Mais Germaine, le regard baissé, le corps rigide, n'avait pas le courage de parler, et ce silence parut à Perrétous insultant, insupportable, presque criminel.

— Eh bien! dit-elle furieuse, est-ce que tu es sourde que tu ne réponds rien à ce qu'on te dit? Moi, je n'ai rien à répondre puisque Bernard connaît ma volonté comme tu la connais aussi, c'est à toi de parler. Tu vois ce que l'on t'offre, réponds.

Germaine regarda sa mère.

— Maman, vous avez trouvé que huit jours ne suffisaient pas assez pour vous procurer mille francs — et je vois que Bernard ne m'estime pas moins que ce prix-là, ce qui m'honore certes beaucoup. — Eh bien, ces huit jours qu'il vous laisse pour trouver l'argent, je les demande, moi, pour me décider à remplacer l'argent par ma personne. Je demande même un jour de plus.

Et, tandis que la mercière, interloquée, ne trouvait rien à répondre:

— Ecoutez, Rousille, continua Germaine. C'est aujourd'hui mardi, eh bien, d'ici à neuf jours pleins, c'est-à-dire jeudi soir, je m'engage à vous donner ma réponse, ma personne, ou vos mille francs. Acceptez-vous?

La mercière regarda Rousille en se touchant le front.

— Les petites filles, dit-elle, sont toutes plus ou moins toquées: le mariage guérit cela. Au reste, vous pouvez les lui don-

ner ces neuf jours, c'est comme si elle disait oui tout de suite, car elle sait aussi bien que moi que dans neuf jours, pas plus qu'aujourd'hui, nous n'aurons de quoi vous rembourser.

— Je m'en doute aussi, dit Rousille.

Et, sans paraître remarquer ce qu'avait eu de mordant, pour lui, le petit discours de Germaine, il vint à elle la main ouverte.

— Tope, dit-il, c'est entendu, je serai ici jeudi soir à pareille heure pour venir chercher votre "oui".

— Ou votre argent.

Bernard, qui tenait, dans sa main, la main de Germaine, eut encore la magnanimité de bien prendre ce qu'il voulait considérer comme une plaisanterie.

— La pendarde! dit-il, en riant.

Et il attira, vers lui, Germaine qui se détournait à temps pour que le baiser qui cherchait son front ne rencontrât que le lobe rose de sa petite oreille, tandis qu'elle devenait cramoisie de colère et de confusion.

Rousille regarda la mercière:

— C'est, dit-il, le prélude des fiançailles.

Puis, ayant remis sa fourrure et repris son parapluie, il siffla son chien et sortit, accompagné dans le corridor par son hôtesse silencieuse.

Tout en désirant l'arrangement de ses affaires, elle trouvait tout de même Rousille un peu hardi.

Content de lui, l'homme se permit encore de pincer le bras qui tenait la lampe, en murmurant:

— Bonsoir, belle-maman.

— Bonsoir, dit sèchement la veuve. Mais, se souvenant que celui qu'elle accompagnait était un créancier:

— Enveloppez-vous bien, ajouta-t-elle, il ne pleut plus mais le vent est froid.

Quand elle rentra dans sa cuisine, Germaine était debout devant le feu qu'elle regardait de ses grands yeux fixes qui ne voyaient rien.

— Tu aurais mieux fait d'accepter tout de suite, lui dit tristement sa mère.

— Et si je n'étais pas obligée d'accepter?

— Qu'espères-tu, ma pauvre petite. Trouver mille francs — dans neuf jours?

— Maman, je ne sais pas. Que se passera-t-il dans ces neuf jours? Je les ai demandés parce que je veux faire une neuvaine à sainte Germaine. Vous savez qu'elle a fait des miracles. J'ai toujours eu beaucoup de dévotion à cette sainte patronne que vous m'avez donnée, mais depuis que je suis allée à Pibrac, que je me suis agenouillée dans la chapelle, devant sa châsse où sont ses reliques au milieu des fleurs et des lumières, depuis que j'ai visité la maison qu'elle a habitée, une petite maison aussi pauvre que la nôtre, et que j'ai vu le réduit où elle couchait sur des sarments, et où son âme est partie pour le ciel, il me semble que je lui ai parlé, qu'elle me connaît, qu'elle m'écoute et qu'elle ne me refusera pas ce que je lui demande.

— Tu crois qu'elle va t'envoyer mille francs?

— Je crois qu'elle obtiendra de Dieu que je ne sois pas obligée de me vendre à un homme qui...

— Oh! comme tu parles de ce mariage!

— Maman, cet homme veut m'acheter, vous le voyez bien. Il a osé vous dire: — Rendez-moi mille francs ou donnez-moi votre fille. Connaissez-vous rien de plus méprisant?

— C'est qu'il t'aime, dit la veuve, désireuse de se persuader, elle-même, en même temps que sa fille, il prend le seul moyen qu'il ait de t'épouser.

Les yeux de Germaine flamboyèrent.

— Il ose dire qu'il aime! Alors c'est un amour insultant et cet homme me fait horreur.

— Tu exagères, ma fille et, s'il te produit cet effet, celui qui t'offre une si belle position et qui veut te rendre heureuse, c'est que tu es entichée d'un autre, d'un misérable...

— Maman, je le crois innocent.

— Tais-toi.

Oui, elle se tut, Germaine; elle se tut par respect, pour ne pas dire à sa mère:

— C'est mon frère, c'est votre fils, le voleur.

Et, pourtant cette phrase était sur ses lèvres, prête à s'échapper. Germaine n'avait d'autres preuves que la vue des pièces d'or entre les mains de Marius, et, pourtant, elle était sûre que sa mère, qui connaissait bien son fils, serait la première à croire à cette accusation, si elle la portait, et que d'autres y croiraient avec elle. Cela ressemblait tant à Marius d'avoir commis ce vol, et à André si peu!

Mais elle pensa au nom de son père, à l'honneur de sa famille, à ces biens qui n'appartenaient point à elle seule...

Elle se tut, et sa mère continua:

— Je ne comprends pas que Jeanne ait gardé ce voleur chez elle, ni qu'il y ait des gens qui lui parlent et qui le fassent travailler mais c'est leur affaire. Quant à toi, ça me regarde et je te répète que tu n'as rien à espérer. Moi vivante, cet homme ne sera jamais ton mari.

— D'ailleurs ce serait une folie que de ne pas accepter la position que t'offre Roussille; mais je vois que tu veux devenir raisonnable et que tu dirais oui, car, enfin, tu sais bien que tu ne trouveras pas mille francs dans neuf jours. Mille francs! Sais-tu ce que ça coûte à gagner mille francs?...

— Un peu, dit Germaine, en regardant cet ouvrage sur lequel elle avait usé ses yeux et qui succédait à tant d'autres.

Sa mère comprit la signification de ce regard et en éprouva quelque honte.

— Pauvre petite, dit-elle, tout adoucie, oui, tu le sais, car voilà longtemps que tu travailles pour m'aider. Je vois ta santé se détruire, tes couleurs se faner, se passer ta jeunesse, et tu t'étonnes que je veuille pour toi une meilleure condition! Rousille n'est peut-être pas bien plaisant, mais, du moins, avec lui, tu ne souffriras pas; j'ai plus d'expérience que toi, va, je sais ce qu'il en coûte d'être dans la pauvreté. Fais ta neuvaine, je la ferai avec toi, car il est toujours bon de prier; nous demanderons surtout, à la bonne sainte Germaine, de te faire comprendre la raison et accepter ce qu'il doit être.

Ce fut ces paroles dans lesquelles la femme, assombrie par les duretés de la vie, avait pourtant laissé paraître un peu de son coeur maternel, qu'elle quitta sa fille pour aller se livrer au repos.

#### IV

##### LA NEUVAINES

Le lendemain, dès l'aurore, Germaine était à l'église. Elle se confessa, communia et vint trouver, à la sacristie, le curé auquel elle demandait de dire une messe un de ces neuf jours.

L'abbé Bardoux discerna, chez sa jeune paroissienne, une grande exaltation mystique et l'interrogea avec bonté. Germaine ne lui cacha rien des exigences de Rousille, rien de l'aversion et du dégoût que lui inspirait celui qui la marchandait ainsi, rien des sentiments qu'elle conservait à André, ni de la conviction qu'elle gardait de son innocence:

— J'ai aussi, dit le bon prêtre, beaucoup

de répugnance à admettre la culpabilité de ce bon enfant qui n'a donné que de l'édification parmi nous, jusqu'au malheureux jour; et, pourtant, tout a prouvé contre lui. Avez-vous quelque bonne raison de croire à son innocence?

Encore une fois, Germaine ne livra pas le secret qui pouvait faire tomber la honte sur les siens.

— Non, dit-elle, et, pourtant j'espère toujours que Dieu fera la lumière. Si l'innocence d'André était prouvée...

— Il resterait encore le mystère de sa naissance, ma pauvre petite fille, et qui sait si nous ne trouverions pas là l'explication d'une faute en contradiction avec le caractère de ce jeune homme? Le fils d'un voleur — même chrétiennement élevé — peut devenir lui-même un voleur, en vertu de lois d'hérédité bien obscures mais indéniables.

— Je ne connais rien de tout cela, M. le curé; je ne suis qu'une jeune fille ignorante, mais je connais le coeur d'André et sa conscience. Il ne peut être coupable.

— Mais son innocence fût-elle prouvée, ceci ne vous donnerait pas les mille francs nécessaires. Hélas! continua le bon prêtre, si je les avais, moi, ces mille francs, avec quel bonheur ne les mettrais-je pas à votre disposition, mais je suis si pauvre! Le traitement que peut me fournir Mgr l'Archevêque est loin d'atteindre même cette somme. Certes le peu qu'il me donne me suffit; tout bon prêtre doit vivre dans la pauvreté et l'aimer. Je regrette seulement de ne pouvoir aider ceux de mes enfants qui sont dans le besoin.

— Merci, M. le curé, vous êtes si bon! mais vous pouvez m'aider en priant, avec moi, sainte Germaine. Ce n'est pas une de ces saintes de loin et dont on raconte la vie dans les livres. Sainte Germaine est une sainte de chez nous; nous pouvons en-

trer dans l'église où elle a été baptisée, où elle a communié, nous pouvons parcourir les champs, les chemins qu'elle a parcourus avec ses brebis; elle était une petite paysanne comme nous autres, et, certainement, elle doit nous comprendre au ciel, puisqu'elle parlait le patois même que nous parlons.

Le vieux prêtre souriait.

— Vous me trouvez sans doute bien enfant de vous dire toutes ces choses, continua Germaine, mais c'est là ce qui me donne confiance en ma patronne.

— Souvenez-vous qu'elle a beaucoup souffert pour mériter sa récompense, mon enfant, et qu'elle a su souffrir? Peut-être est-ce une souffrance, une peine qu'elle vous obtiendra de Dieu.

Germaine baissa la tête et ses lèvres tremblèrent un peu, mais elle répondit, en courageuse chrétienne:

— Si Dieu m'envoie une souffrance, alors ma petite Germaine m'obtiendra la grâce de souffrir comme elle, courageusement pour mon salut.

Elle salua, et le pasteur la regarda, le long de la nef, s'en aller de son pas léger, mince, frêle, un peu courbée comme sous un poids trop lourd, et se signer dévotement avant de sortir.

— Pauvre enfant! pensa-t-il, que Dieu détourne d'elle ce calice!

Le lendemain matin, après la messe, Germaine rentra chez elle, y prit l'ouvrage qu'elle avait terminé, et, l'ayant enveloppé soigneusement, partit pour le rapporter à Mlle Léontine Flourac.

C'était la fille du maire. En âge de se marier, cette jeune personne mettait la dernière main aux broderies de son trousseau. Germaine avait déjà exécuté, pour elle, plusieurs ouvrages qu'elle lui avait payés sans discuter les prix, bien que sa fortune fut modeste.

Le maire habitait à quelques minutes du bourg, et, tandis que Germaine se dirigeait vers sa demeure, une grande préoccupation l'accompagnait. Certes, elle comptait sur l'efficacité de ses prières, mais elle pensait toutefois, qu'il était de son devoir d'essayer, par tous les moyens humains, de se procurer la somme réclamée par Rousille. Elle était partie de chez elle avec l'intention de solliciter de Mlle Léontine le prêt de ces mille francs.

Elles étaient amies; ensemble elles avaient fréquenté l'école et suivi le catéchisme. Certes, Germaine était discrète, et l'humilité de sa condition la tenait dans la réserve, elle savait, toutefois, pouvoir compter sur l'intérêt de sa compagne.

Et pourtant, combien il lui paraissait dur de tendre la main. Cette seule idée mettait, à son front une moiteur de honte. Et puis, elle répugnait aux confidences qu'il faudrait faire. La gêne où se trouvait sa mère n'était peut-être pas connue. Devait-elle la dévoiler?

De sorte que sa résolution faiblissait à chacun de ses pas vers la maison du maire, et qu'en rabattant le marteau de la porte sur son heurtoir de fer forgé, elle se sentait incapable d'exécuter le projet arrêté au départ.

La réception de Mlle Léontine ne fut point pour l'encourager. Gracieuse toujours, la jeune fille semblait préoccupée. Elle examina le travail, le loua et en demanda le prix.

Un peu tremblante, Germaine énonça ses prétentions.

— En tout, cent huit francs, dit Mlle Léontine, c'est une grosse somme.

Germaine rougit beaucoup et, conscience de la confusion qu'elle occasionnait, Léontine posa gentiment sa main sur son bras.

— Je ne discute pas votre prix, dit-elle,

L'ouvrage vaut ce que vous demandez; seulement, voilà: il faut que je vous fasse un aveu, vous me pardonnerez; entre jeunes filles, on doit s'entendre; dans ma vanité, j'ai dépassé, pour mes dépenses le chiffre que mon père m'avait fixé, et je n'ose pas le lui dire, parce que je sais que l'année, pour lui, a été mauvaise et qu'il est un peu gêné en ce moment; alors, je ne pourrai pas vous donner aujourd'hui toute la somme. Oh! soyez sans inquiétude, je m'arrangerai pour vous payer le reste sans trop de retard. Voici soixante-dix francs, j'espère que vous pourrez m'attendre quelques jours pour le restant..

Que pouvait répondre Germaine? Elle dit qu'elle attendrait, elle dit avec sa bonne grâce, sa douceur habituelle, elle reçut avec gratitude, ce qu'on lui donnait, et sourit, en répondant au gracieux bonjour de Mlle Léontine qui lui tendit la main en lui répétant: à bientôt.

On accédait à la maison du maire par un chemin bordé de haies de cognassiers sauvages et d'aubépines. Dans ces haies, des clairières s'ouvraient entre les feuilles raréfiées, roussies par l'automne; à leur aspect triste, s'ajoutait la tristesse du temps gris, et Germaine, au milieu de la brume froide, marchait dans le petit chemin détrempé, avec un découragement qui lui endolorissait toute l'âme.

Certes, elle avait eu raison, de ne pas demander un prêt à Mlle Léontine, elle ne le pouvait pas, d'ailleurs, après ses confidences. Et pourtant, en serrant dans sa main froide les quatre pauvres pièces d'or si péniblement gagnées, elle pensait:

— Cela pajera les intérêts échus, mais le capital? A qui s'adresser? Son frère à Toulouse? La maladie était passée sur sa petite famille, à peine nouait-il les deux bouts.

Alors? Il faudrait donc, se sacrifier, épouser Rousille?

— Sainte Germaine, priait-elle, ma petite sainte, ayez pitié de moi!

— Plus amèrement, elle pensait à André, plus tendrement aussi, et avec cette conscience qu'elle lui devait une réputation pour le tort que lui avait causé — elle n'en doutait pas — Marius, son frère, et qu'elle n'avait pu divulger.

Voilà qu'au lieu de réparer envers André, elle allait désoler son coeur en l'abandonnant, en se donnant à un autre.

Et, comme si sa pensée eût possédé un pouvoir d'évocation, Germaine vit, tout à coup, celui-ci qui l'occupait tant. Par une brèche dans la haie, André, la houe sur l'épaule, venait de sauter dans le chemin.

Ils s'aperçurent, et un même mouvement de surprise et de bonheur les immobilisa en face l'un de l'autre, puis un même élan de tendresse fit se tendre et s'unir leurs mains.

Depuis un an, ils s'étaient rencontrés, aperçus de loin, mais sans pouvoir causer ensemble ni mêler leurs regard; maintenant ils étaient réunis, seuls entre les ramilles sèches des haies, seuls sous le ciel gris d'où tombait une brume froide, seuls au passage du vent d'automne.

Mais leur joie intérieure éclairait, transformait toute cette tristesse; il se tenaient les mains en silence, car leurs regards, de se mêler, leurs mains de se joindre, étaient en fête, mais ils savaient trop bien que les paroles, entre eux, ne pourraient être que tristes.

Le premier, André affronta la douleur exprimée.

— Germaine, Germaine! est-il vrai que Rousille te demande en mariage.

Elle ne répondit que par un signe affirmatif, moins cruel peut-être que n'eût été une parole.

— Est-il vrai qu'il est le créancier de ta mère et que, si tu ne l'acceptes pas pour mari, il va faire saisir chez vous?

Elle fit un autre signe, et ajouta :

— Comment sais-tu cela ?

— Il s'en est vanté, chez lui, en plein chantier, en disant qu'ainsi, cette petite dédaigneuse de Germaine ne pourrait pas lui échapper.

— Le misérable ! disait la pauvre enfant, avec des larmes de honte, mais que faire, mon Dieu, que faire ?

— Ecoute-moi, dit André, très pâle et la voix sourde, peut-être cet homme est-il sincère, peut-être t'aime-t-il en effet et veut-il ton bonheur.

— Tais-toi.

— Non, je ne me tairai pas. Moi aussi, je veux ton bonheur, ou, si tu ne peux être heureuse, au moins ta tranquillité. Laisse-moi parler. Tu n'aurais pas dû m'empêcher de partir après... après l'affaire du vol. Je suis demeuré ici pour t'obéir, mais si tu savais ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore ! Non vois-tu, je ne peux plus. Je vais travailler chez ceux qui me louent, il faut bien que nous mangions, Jeanne et moi, mais tous ne me louent pas, on se souvient, on me méprise. Ceux qui m'acceptent, regardent comme un rien la faute que l'on m'impute, et cela ne fait pas leur éloge, mais les gens probes, ceux qui respectent le bien d'autrui, ceux-là ne me parlent que le moins possible, m'évitent.

— Et je ne sais ce qui me fait le plus souffrir, de l'indulgence des coquins ou du mépris des honnêtes gens.

— Tu sais bien, pourtant, que tu ne le mérites pas, ce mépris.

— Je suis seul à le savoir.

— Avec Jeanne et avec moi, pourtant.

— Sans doute, fit André, non sans amertume, vous êtes de bonnes âmes, vous

*croyez* que je n'ai pas commis ce vol, mais au fait, vous ne *savez* rien. Devant toutes les preuves accumulées contre moi, comment pourriez-vous *jur*er que je suis innocent.

Germaine baissa la tête, sa certitude de l'innocence de son ami n'était qu'une certitude morale, et sa supposition relative à Marius ne pouvait non plus se prouver.

Si elle eût été prouvée, il semblait, maintenant, à Germaine qu'elle aurait sacrifié jusqu'à l'honneur de sa famille pour justifier l'innocent qui ouvrait, devant elle, la plaie de son cœur.

André se ressaisissait.

— Enfin, dit-il, s'il est trop tard pour espérer, il est toujours temps d'agir. Ma pauvre enfant, c'est moi qui t'ai porté malheur ; certes, il est doux de nous aimer, mais, sans l'affection qui nous unit, tu aurais plus vite accepté les offres de ce riche qui te veut pour femme, et ta mère et toi vous ne seriez pas malheureuses.

Germaine voulut protester, il continua :

— Je ne veux plus me mettre en travers de ton chemin. Ta mère ne permettra jamais notre mariage, et elle aura raison. Pense à ce que je suis : un garçon sans nom, sans famille, sorti on ne sait d'où, levé par charité. Personnellement, je suis un voleur.

Germaine pleurait. C'était rigoureusement vrai, ce que disait ce jeune homme dont le visage doux et fin respirait l'honnêteté, dont les yeux exprimaient la tendresse. Germaine sentait bien que toutes ses infortunes le lui rendaient plus cher, mais quelle mère de famille aurait pu penser comme elle ?

— Pourquoi me dis-tu ces tristes choses ?

— Pour te convaincre que nous devons renoncer l'un à l'autre.

— Cela, jamais.

— Et que tu dois me laisser partir.

— Ne sommes-nous pas déjà assez malheureux? Du moins tu es ici, je t'aperçois, mais si tu t'en vas...

— Alors, tu obéiras à ta mère et des malheurs seront évités. La saisie, sais-tu ce que c'est que la saisie pour un commerçant? C'est la perte du crédit, la faillite de tout, la ruine; ta mère ne doit pas souffrir ce malheur, elle qui, depuis son voyage, a tant travaillé pour vous élever, pour faire honneur à ses affaires...

“Et puis, ajouta-t-il, en la regardant intensément, menue, frêle et pâle, avec ses jolis cheveux blonds resserrés par un fichu de laine noire qui s'emperlait de brume, et puis tu es si maigre, si triste, tu travailles trop, ta santé en souffre, et tout cela, c'est ma faute. Tu vois donc bien que je dois partir.

— Où irais-tu? Jeanne voudrait te voir prêtre. Eest-ce au séminaire que tu veux aller?

André secoua la tête.

— Non. La vocation sacerdotale serait un bonheur pour moi, mais je ne l'ai pas. J'en parlais, hier encore, à M. le Curé, il dit que je ne dois pas être prêtre. Je lui ai fait part de mon projet de rentrer dans l'armée.

— Qu'a-t-il répondu?

— Il m'a approuvé. Il m'a dit ce que j'ai pensé moi-même, que pour les enfants qui ne connaissent pas leurs parents, le régiment est une famille. Je suis décidé. Je suis heureux d'avoir pu te rencontrer pour t'expliquer mes raisons, pour t'avoir revue, pour te dire adieu...

Sur ce dernier mot d'André, sa voix fléchit, il détourna la tête et Germaine s'écria:

— Tu ne m'aimes plus!

Mais quand il ramena vers elle son re-

gard, un regard si tendre, et, à la fois, si désolé, elle comprit la grandeur de cet amour et la générosité de ce sacrifice, et ils demeurèrent l'un vis-à-vis de l'autre, sans parler.

La brume devenait de la pluie; entr'eux tout était dit, et ils n'avaient plus qu'à se séparer. Mais c'était là ce qu'ils ne pouvaient faire. Le lien qui avait si longtemps uni leurs deux vies, qui unissait leurs deux coeurs, ce lien refusait de se rompre.

— André, dit soudain Germaine, d'un accent changé, ferme, presque allègre, attends huit jours avant de partir.

Les bras d'André tombèrent le long de son corps.

— A quoi bon?

— Je fais une neuvaine à Sainte Germaine pour qu'elle ait pitié de nous deux. Ne t'éloigne pas avant la fin de ma neuvaine.

André était croyant; il savait que les saints peuvent, quand nous les invoquons, nous aider dans nos misères; et puis, c'était si bon de se laisser persuader d'attendre; c'était le sursis qui laisse, au condamné, les quelques jours de vie où se cache un espoir imprécis.

André ne questionna pas Germaine sur la grâce qu'elle implorait.

— J'attendrai, dit-il seulement.

Leurs mains s'unirent avant la séparation, et leurs yeux se redirent la tendresse.

Germaine, alors, continua sa route, sans hâte, malgré l'averse, et André demeura un grand moment à voir diminuer cette mince forme noire dans la grisaille triste et mouillée du paysage automnal. Il lui semblait, devant lui, voir fuir, s'amoin-drir, se fondre toute la raison qu'il pouvait avoir de vivre, lui, pauvre être privé de tendresses, et que rien ne rattachait à

un autre être que cette compagne de son enfance, rien à un autre lieu que le lieu où ils s'étaient aimés toujours. Il s'était décidé à partir, et voilà qu'en la revoyant, il avait faibli.

— La perdre, dit-il à demi-voix, la quitter pour qu'elle devienne la femme d'un autre, ne plus la voir, jamais, n'avoir plus le droit de l'aimer!...

Dés sanglots sans larmes l'étouffaient, et il souffrait à mourir, tandis qu'il s'en allait, à son tour, sous la pluie qu'il ne sentait pas tomber.

Quand Germaine, en rentrant, mit les quatre pièces d'or dans la main de sa mère:

— Est-ce, demanda celle-ci avec un peu d'ironie triste, le commencement des mille francs?

Mais, devant la figure désolée de Germaine:

— Reprends cet argent, ajouta-t-elle, il est à toi, et si peu nous serait, en ce moment, d'un piètre secours.

— Gardez-le, maman, dit Germaine, je n'en ai pas besoin, et vous êtes démunie par votre dernier envoi à Marius.

La mercière soupira.

— Voilà encore un courrier qui n'apporte rien. Pourquoi Marius ne m'accuse-t-il pas réception de cet argent? De tout côté l'inquiétude m'assiège.

Entre les deux femmes, le silence pesa. Elles n'avaient rien de consolant à se dire.

## V

### LE NEUVIÈME JOUR

Le soir tombait, et André rentrait au logis, son travail terminé.

Après une journée douce, ensoleillée comme un jour de printemps, la soirée demeurerait tiède et belle. Pas un souffle n'agitait l'atmosphère. Vers l'est, dans un

ciel obscurci, tout ouaté de brume violette, on devinait l'apparition des premières étoiles, mais, au couchant, le soleil disparu avait laissé un large horizon d'or pâlisant sur lequel les arbres découpaient la fine dentelle de leurs branches dépouillées.

C'était une de ces heures d'automne où toute la mélancolie des souvenirs retombe sur le cœur avec une intensité douloureuse. Se souvenir, n'est-ce pas presque toujours regretter?

Et, tandis que son pas foulait, sur l'*Esplanade*, le tapis bruissant des feuilles de platanes jonchant le sol, André les sentait lourdement peser sur son cœur, ces regrets d'un passé qui était bien mort, et que les choses, autour de lui, faisaient, à chaque pas, revivre. Partout, il retrouvait la pensée de Germaine. A l'entour des bancs de pierre placés là, de distance en distance, ils avaient joué si souvent, tous deux; c'était là, comme dans le vieux petit jardin de la bonne Jeanne, comme dans l'humble église qui profilait, sur le ciel, l'ombre haute de son clocher, c'était dans ces lieux familiers que leur chaste amour avait commencé. Quand?... Il ne le savait pas, il n'en avait pas eu conscience. Cet amour durait depuis toujours, leurs deux jeunes vies s'étaient tissées ensemble, fil à fil, comme la "chaîne" et la "trame" dans le métier de Clément, le vieux tisserand, dont ils avaient ensemble, André et Germaine, quand ils étaient petits, regardé si souvent manoeuvrer les pédales et passer la navette... Et Dieu voudrait donc qu'elle fût déchirée maintenant, cette oeuvre sortie de sa main paternelle, cette divine étoffe, l'amour sacré de deux âmes chrétiennes!...

Quand il ouvrit le loquet et poussa la porte, Jeanne était occupée, dans l'âtre à préparer le repas du soir.

— Et bien! questionna André, il n'est venu personne?

— Personne.

— Vous n'avez rien appris, dehors?

— Non, je n'ai rien appris.

— Vous êtes allée au chapelet?

— Sans doute.

— Germaine y assistait-elle?

— Comme toujours, la pauvre petite! au chapelet ce soir, à la messe ce matin; si la sainte ne fait pas un miracle en sa faveur, ce ne sera pas faute d'avoir été priée.

— Mais à vous, elle ne vous a rien dit?

— Elle m'a dit de prier avec elle et pour elle.

Le front d'André s'assombrissait toujours davantage.

— Les neuf jours se terminent ce soir, dit-il, c'est ce soir que Rousille viendra chercher la réponse qu'on lui a promise. Il ne fera grâce ni d'une heure, ni d'un écu, et puisque Germaine n'a pas d'argent, c'est donc sa promesse qu'il remportera. Oh Jeanne! maman Jeanne, est-ce que cela est possible?

Il posa son bras sur la table et, sur son bras replié, son front, lourd de pensées douloureuses.

Jeanne soupira. Elle n'avait pas de réponse prête pour cette question, pas de consolation pour cette douleur; elle aimait tendrement Germaine et, certes, la pensée que cette bonne petite chrétienne allait devenir l'épouse d'un homme sans religion et, probablement, sans bonté, était, à la vieille fille, une idée navrante, mais ce qui la tourmentait le plus, ce pour quoi elle querellait un peu le bon Dieu — car elle prenait avec Dieu des libertés — c'était pour avoir si mal arrangé les choses. Car enfin, si ces deux enfants n'avaient pas eu la sottise de s'aimer, Germaine, jolie fille, comme elle l'était, et fine

ouvrière, serait, sans doute, bien mariée déjà, et quant à André... lui, pour un enfant comme lui, sans famille, peut-il y avoir une vie plus belle que la vie sacerdotale? Dieu n'est point exigeant pour l'état civil de ceux qu'il appelle à son service, et, puisqu'André ne pouvait trouver des parents prêts à lui donner leur fille, qu'aurait-il pu faire de mieux que de suivre la plus belle vocation qui soit?

Et dire qu'il y avait là, dans cette chambre voisine, tant de saints trésors inutilisés et qui pourraient lui appartenir! Jeanne y pensait toujours car c'était plus fort qu'elle. Elle ne pouvait se résigner à mourir sans léguer ses reliques à un prêtre.

André, lui-même, les avait tant aimées, ces choses vénérables et, à la fois, si belles! Tout petit, la récompense de la sagesse c'était qu'il lui fut permis d'entrer dans cette chambre. Muet, extasié, le pas ralenti et les yeux grands ouverts, il venait là et contemplait les tableaux, les livres, les statuettes des saints; s'il arrivait de l'école, le coeur lourd de quelqu'un de ces chagrins que connaissent surtout les enfants sans mère, les pauvres petits abandonnés qui ne peuvent nommer leurs parents et que la malice des camarades trop avertis flagelle d'appellations grossières, creusant une plaie si douloureuse dans leurs âmes tendres, alors, pour consoler le petit, trop sensible, c'était encore là que Jeanne l'amenait. Elle ouvrait, devant lui, les deux battants de la vaste armoire de noyer, toujours luisante, tirait de leur cachette les écrins où reposait, dans le velours blanc, le vermeil des vases sacrés, et l'enfant, émerveillé par le chatiment des métaux précieux, savait que toutes ces choses, si brillamment auréolées de sainteté et de mystère, un jour, quand il serait grand, et s'il était bien sage, s'il

aimait bien le bon Dieu, lui appartiendraient peut-être.

Cet espoir, plus beau d'être pour lui très imprécis, lui conférait comme une importance, une dignité, qui le consolait du mépris de ses camarades.

— S'il avait voulu ! pensait Jeanne, ce soir, en le voyant ainsi découragé, le front sur son bras, écrasé par une honte imméritée, essayant vainement de se déprendre de cet amour qui lui tenait à l'âme et faisait sa vie.

Et elle était prête, la pauvre bonne fille, à présenter à la douleur de l'homme les mêmes choses qui avaient consolé les chagrins de l'enfant, à le prendre encore par la main, à le conduire dans la chambre aux reliques, devant les chasubles, lourdes de soie et d'or, la pure blancheur des linges sacrés, en lui disant, comme jadis :

— Tout cela sera pour toi, si tu jettes, dans les bras du Seigneur, ton coeur auquel seront toujours refusées les vaines et passagères amours de la terre.

Mais elle n'osait plus maintenant ; il était trop tard et le remède, sans doute serait inefficace.

Elle déposa, sur la table, un plat où fumait quelque ragoût de pauvre, et dit, timidement :

— Le souper est prêt.

Elle avait peur qu'André refusât de manger.

Mais il releva la tête et, d'un geste machinal, se servit, coupa son pain et mangea. C'est un peu une légende que la douleur morale interrompt ou bouleverse les fonctions animales de notre corps ; le chagrin ne tue pas ; nous perdons ceux que nous aimons, sans cesser de vivre nous-mêmes ; les répercussions du moral sur le physique sont moins directes, moins simples, hélas, que cela ; dans la condition inférieure où Dieu nous a placés ici-bas,

l'âme est, dans une certaine mesure, asservie à la bête, cela sans doute est nécessaire pour rabattre notre orgueil ; — et la bête est exigeante.

André était jeune, il avait travaillé tout le jour, et il avait faim. Mais il mangeait rapidement et peut-être n'aurait-il pu nommer les aliments qui satisfaisaient sa faim.

Le souper fini, il se leva, alla ouvrir la porte et regarda dans la rue, comme s'il eut attendu quelqu'un ou quelque chose.

Il attendait le miracle pour lequel Germaine avait prié pendant neuf jours, pour lequel lui-même avait prié chaque soir ; le miracle imprécis, mystérieux, en lequel il avait espéré.

Mais les neuf jours étaient passés, et André demeurait là, dans le cadre de la porte, à regarder la nuit d'automne, calme, douce, la nuit aux étoiles un peu voilées et dont rien ne troublait la tranquillité ; il demeurait là, avec cette sensation que, lui rentré, la porte refermée, plus rien ne se produirait, que tout serait fini, que la consolation, que le miracle ne viendraient plus.

Il aurait voulu apercevoir la mercière Laterrade, mais il fallait, pour cela, contourner la maison formant l'angle de la rue, et il ne pouvait voir cette chère demeure dont la porte, depuis plus d'une année ne s'était pas ouverte devant lui.

Quand il entendit l'horloge du clocher espacer lentement les coups de huit heures, il se décida, pourtant à rentrer, ferma la porte et vint au foyer près duquel Jeanne s'était assise, tricotant un bas de laine noire, à la clarté de sa petite lampe à essence.

— C'est fini, dit-il, maman Jeanne, les neuf jours sont passés ; Rousille doit être chez Perrréous, pour réclamer son dû.

Pour tout réponse, Jeanne leva les yeux au ciel. Il continua :

— Et moi, je pars demain matin.

La vieille fille ne répondit rien encore; elle savait qu'il devait partir, on était convenu de tout, seulement, sur la rude peau de sa joue, son doigt écrasa une larme.

— Nous sommes d'accord, Loupiac et moi, continuait André avec un calme que démentait sa pâleur et la trépidation de sa voix, il prendra votre terre, la travaillera et vous donnera la moitié des fruits. Moi, j'espère être vite gradé, vous savez qu'il me faut peu de chose pour vivre, je vous enverrai quelques sous, de temps en temps.

— Ne te prive pas pour moi, je m'arrangerai toujours.

Dans cette situation si pathétique, tous deux, puisqu'aussi bien il n'y avait pas de remède, parlaient avec une tranquillité voulue de cette séparation qui allait pourtant briser leur vie.

Jeanne, toutefois, faiblit la première car, pour elle, le départ d'André était la pire douleur, tandis qu'André lui, souffrait d'une plaie plus vive.

— Mon petit, gémit la vieille fille, et dire que je mourrai peut-être sans te revoir!

— Vous savez que je dois partir.

— Si du moins tu n'allais pas te faire soldat, hélas, on parle de la guerre.

André murmura :

— Plut à Dieu! — car la mort seule lui semblait désirable, mais, tout haut, il dit :

— Que ferais-je si je n'étais pas soldat? Je ne connais aucun métier.

Jeanne n'osa point répondre, mais elle eut, vers la porte de son sanctuaire domestique, un regard si-éloquent, avec un geste involontaire des deux mains, qu'André comprit :

— Je le voudrais aussi, pauvre maman Jeanne, dit-il doucement, mais puisque Dieu ne m'a point appelé à cet honneur...

La pieuse fille eut, en ce moment, contre Dieu, une pensée de révolte qu'elle n'osa point exprimer :

— Eh bien, dit-elle, va dormir, — mais avant de nous séparer, nous allons dire ensemble chaque soir, une dizaine de chapelet pour que tu sois justifié.

A voix basse, comme honteux de son manque de confiance :

— A quoi bon, maintenant? demanda André.

Jeanne ne voulut point paraître l'avoir entendu. Elle aurait dû le réprimander pour cette parole, mais elle aussi était tentée de doute, elle aussi se sentait découragée profondément, et il fallait la longue habitude que lui avait donnée toute une vie de piété pour que, dans cette cause — désespérée, semblait-il, — elle eût encore recours à la prière. Elle tint bon.

— A genoux, dit-elle; cette dizaine, nous n'avons jamais, depuis le triste jour, manqué de la réciter, ce n'est pas au moment de nous séparer que nous manquerons de la dire ensemble — peut-être pour la dernière fois. A genoux, devant sainte Germaine.

Chez Jeanne, comme dans la plupart des maisons du pays languedocien, la populaire sainte toulousaine était représentée en image, frêle, malade, pauvre petite bergère compagne, avec ses brebis autour d'elle, sa quenouille au côté et son tablier entr'ouvert, tout débordant de roses.

André s'agenouilla à côté de Jeanne et répondit aux *ave* que sa grosse voix, tout enrouée de larmes, récitait avec la foi de son cœur simple.

En se relevant, elle répéta :

— Il est tard, va dormir, mon petit, si

tu peux dormir. Tu me diras adieu avant ton départ.

André était décidé à ne point dire cet adieu, à s'éloigner avant le jour, qui, à cette époque de l'année, arrivait assez tard, sans rien revoir, ni personne, de ce qu'il allait laisser derrière lui.

Son malheur était consommé, il n'en doutait pas; si quelque chose avait changé dans les conditions où se trouvait Germaine, elle le lui aurait fait savoir. Et puis, s'éloigner, il le devait. Que Mme Lattéradé ne l'acceptât point pour gendre, il le comprenait car c'était juste, et dès lors, il savait que sa présence serait toujours un obstacle au bonheur, à l'avenir de Germaine. En admettant qu'elle pût échapper à la fatalité qui la livrait à Rousille, tant qu'André serait là, elle n'accepterait, pour époux, nul autre que lui, et la joie profonde qu'il ressentait de cet amour, de ce rêve, même s'il devait demeurer un rêve, c'était une joie coupable et qu'il devait sacrifier à l'avenir de son amie. Il avait promis de retarder son départ pendant neuf jours: les neufs jours écoulés, il était dégagé de sa promesse, libre de s'éloigner, et il s'éloignerait en se privant des adieux qui eussent amolli sa résolution virile. Il pensait:

— Ceux qui sont au moment de se jeter, par désespoir, dans la rivière doivent éprouver un peu ce que j'éprouve: tout quitter — oui, mais ceux qui se détruisent pensent que, pour eux, tout s'abolira; moi, je sais que ma douleur me suivra toujours.

La pensée que Germaine deviendrait la femme de Rousille lui mettait du plomb ardent dans les veines. — Mais il savait qu'un chrétien n'a point le droit d'abandonner l'existence, pas plus qu'un soldat, son poste. Il allait être soldat, et, chrétien, il l'était et voulait le demeurer. Il saurait souffrir, s'effacer, et lui, le *Perdu*,

se perdre, encore une fois, dans la foule anonyme et dégager, devant les pas de celle qu'il aimerait toujours, le chemin de la vie qu'elle consentirait peut-être à parcourir avec un autre que lui. Sincèrement, il eût désiré qu'elle pût l'oublier.

Répondant à Jeanne, pour la leurrer d'un espoir, qu'il la verrait le lendemain matin, il ouvrit la porte du jardin pour rentrer, une dernière fois, dans sa chambre, sous le hangar. Pauvre chambrette, si misérable, où il avait été pourtant heureux quelquefois, tant il y avait lu, réfléchi, prié, aimé... et qu'il allait quitter avec tout le reste.

Comme il mettait le pied dans le jardin, on frappa à la porte de la rue.

Ce coup de marteau surprit la vieille Jeanne, mais il ébranla André jusqu'aux moëlles. Il courut ouvrir et sa main tremblait au point qu'elle ne pouvait rencontrer la clef. Une voix, du dehors, demanda:

— Jeanne, est-ce que vous êtes endormie?

Jeanne dit, très émue:

— C'est la voix de M. le Curé; à pareille heure! Que se passet-t-il?

Par la porte qu'André avait enfin réussi à ouvrir, deux prêtres entrèrent.

— Bonsoir, mes amis, dit l'abbé Bardoux, nous venons, malgré l'heure tardive...

• *Etait-ce le miracle?* André se sentait défaillir.

— Mais d'abord, reprit le curé en s'interrompant, laissez-moi vous présenter M. l'abbé Solier qui arrive du Maroc.

Un jeune prêtre, alors, s'avança d'avantage au milieu de la lumière très incomplète et restreinte de la petite lampe. Il était de haute stature, mais très frêle, pâle et d'aspect souffrant.

— Oui, dit-il, je viens du Maroc comme

le messenger d'une triste, d'une bien triste nouvelle. Un enfant de votre paroisse, Marius Laterrade, très peu de jours avant mon départ, a été grièvement blessé et s'est éteint dans mes bras.

— Marius! s'écrièrent Jeanne et André d'une seule voix. Oh! le pauvre petit!

André eut d'abord une pensée pour Germaine.

— Et sa mère et sa soeur qui n'ont point connu sa blessure, qui ne savent rien!

— Pardon, dit le curé, elles savent; nous avons commencé par la mère.

Les prêtres sortaient de chez la mercière à l'heure même où Rousille avait dû s'y rendre. Le rapprochement, dans l'esprit d'André, se fit très vite. Rousille était-il déjà venu? Mais il était impossible, maintenant, qu'il osât, dans cette maison en deuil, venir poser son cruel ultimatum.

André retrouvait un peu d'espérance.

— Et si nous venons ici, chez vous, continuait l'abbé Bardoux, c'est qu'il y a dans les circonstances de cette triste mort, des choses qui te concernent, mon cher André.

— Moi? monsieur le curé!

Intriguée en remarquant la physionomie des visiteurs où la tristesse de la mission qu'ils venaient remplir semblait s'atténuer, s'éclaircir comme d'un rayon de joie, Jeanne offrait des sièges, ranimait son feu, s'empressait; la visite des deux ministres du Seigneur ne pouvant, pensait-elle, qu'apporter une bénédiction dans son logis.

— Prenez la peine de vous asseoir, Messieurs.

En cercle on entoura le feu dont les lueurs capricieuses, jointes à la clarté très faible de la lampe, parvenaient à peine à percer l'obscurité de la pauvre cuisine.

Le vieux prêtre se tourna vers le jeune abbé.

— Parlez, mon cher confrère, lui dit-il.

L'abbé Solier regarda André, et, d'une voix aux intonations très douces, sympathiques au point de sembler familières à ceux qui les entendaient, cependant, pour la première fois:

— Alors, demanda-t-il, c'est bien là le jeune homme en question.

— C'est lui, dit l'abbé Bardoux, c'est André.

— André, murmura, à part soi, l'abbé Solier, avec un soupir à peine sensible et que l'abbé Bardoux, un peu dur d'oreille, sans doute n'entendit pas. Il continua, s'adressant au jeune homme:

— Ecoute bien, mon ami, et vous aussi Jeanne. Vous verrez qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu.

Certes, il écoutait, André, il écoutait de toute son attention. Était-ce la grâce demandée qui allait venir? Mais que lui importait le Maroc? Que lui importait même Marius? Certes, il ne refusait pas à son camarade d'enfance, un regret, un souvenir attendri, mais c'était à Germaine qu'il pensait.

— Marius Laterrade, disait, cependant, le jeune prêtre, fut blessé dans une de ces échaffourées, hélas, si fréquentes dans ce pays qu'ont prétendu donner, à la France, des gens qui n'en étaient pas les maîtres, et que la France doit conquérir au prix du sang. Laterrade faisait partie de la colonne Beulard, opérant contre les Zemmours dans les environs de Casablanca. On a rapporté le pauvre enfant avec une balle dans la poitrine.

— Vous n'ignorez pas que le jour où il assista, avec ses camarades, à la messe du départ ici, dans votre église, il avait donné à M. le curé sa signature comme demandant, en cas de maladie ou de blessu-

re grave, les secours de la religion catholique à laquelle il appartenait.

“Certes rien n'est moins organisé, rien n'est moins régulier que la situation des aumôniers militaires au Maroc; il n'y a point d'aumôniers reconnus par le gouvernement et l'autorisation donnée aux blessés de réclamer le ministère d'un prêtre demeurerait lettre morte, sans la maternelle sollicitude de l'Eglise. Les seuls ministres de notre religion au Maroc, ce sont quelques bons capucins espagnols, des étrangers qui ne peuvent, à nos pauvres enfants mourants pour leur patrie, ni parler le langage de chez eux, ni promettre de se charger des adieux suprêmes, des souvenirs qu'ils voudraient faire parvenir à leur famille.

“Certes, il y aurait à faire, de ce côté, des réclamations bien justes, bien utiles; nous avons, en France, des députés qui le comprennent, qui veulent essayer des démarches dans ce sens. Seront-ils écoutés?

“Mais j'en reviens à Marius Laterrade. La Providence a permis que je fusse justement à Casablanca dans ce moment. J'appartiens au diocèse de Paris et, comprenant qu'il y aurait du bien à faire de ce côté du Maroc, j'ai demandé à suivre les troupes d'occupation — sous ma propre responsabilité et, bien entendu, à mes frais. Ce qui avait achevé de me décider, c'est que j'avais pour ami très intime le capitaine d'une de ces compagnies qui faisaient partie de ces troupes. Ce capitaine était justement le capitaine de Marius Laterrade. Chargé par le colonel du régiment de procurer à ce soldat blessé les secours d'un prêtre, mon ami a tout naturellement pensé à moi, très heureux d'avoir sous la main un prêtre français: votre pauvre paroissien, M. le curé, n'est pas le seul que j'aie confessé, absous, administré, je remercie Dieu surtout de m'a-

voir permis de recevoir la confession du soldat Laterrade.

“En l'abordant, je savais, par le major, que son état ne laissait pas d'espoir. J'ai dû préparer à la mort cet enfant de vingt-un ans qui allait ainsi disparaître loin de sa mère, loin de son pays.

“Il se doutait du danger de son état et m'a accueilli comme un ami. Il m'a fait sa confession. Je ne vous dirais rien de ses aveux, si je n'en avais reçu de lui la mission expresse. Ce jeune homme, qui avait mal vécu, gardait pourtant au fond de l'âme, les sentiments chrétiens qu'il avait puisés dans sa famille, et il l'a bien montré. Cette confession qu'il m'a faite, il a voulu me la voir écrire sous sa dictée, il a eu le courage de la signer et m'a demandé de la faire parvenir, par une voie sûre, aux siens et à vous, à tous ceux de son village. Je vais vous en donner lecture.

“Mais, auparavant, je dois ajouter que Laterrade, après s'être montré courageux soldat, est mort en chrétien brave et convaincu; il a ainsi réparé les fautes de sa vie, et largement mérité le pardon de ceux auxquels il a fait tant de mal.

“Au moment où je recueillais ces aveux, je comprenais que ma santé m'obligeait à rentrer en France, sans retard; je suis donc parti et, aussitôt débarqué, avant de rejoindre mon diocèse, je suis venu ici pour accomplir la mission dont je m'étais chargé.

“Ecoutez, maintenant, les dernières paroles que m'a dictées le pauvre petit soldat.

Nul n'avait interrompu l'abbé Solier, et, tandis qu'il se rapprochait de la table en déployant un papier, nul encore ne parlait. Des regards pleins de surprise s'échangeaient entre Jeanne et son fils adoptif. Un silence solennel attendait la révélation des dernières pensées d'un mourant.

Le jeune prêtre, très ému, s'était assis près de la lampe à essence, avait déposé le papier sur la table, et, sa main droite soutenant son front et cachant presque son visage, il commençait sa lecture :

“Blessé, — disait la confession de Marius, — blessé et me sentant près de la mort, Dieu me fait la grâce d'être assisté par un prêtre. Ceci est ma dernière confession. Je me suis accusé de nombreuses fautes commises dans ma vie et dont le secret demeurera entre Dieu et moi, mais il en est une que je dois confesser publiquement. Ce sera une réparation indispensable à l'innocent que j'ai laissé accuser à ma place.”

Un grand tressaillement secouait André, une vague d'espérance soulevait son coeur, mais il écoutait, retenant même les battements précipités de sa poitrine.

L'abbé continuait :

“...Au mois de juin de l'année dernière, je suis entré chez Jeanne Gardelle et j'ai dérobé, dans son armoire, la somme de cinq cents francs en pièces d'or.”

Moins préparée qu'Andrée à une pareille révélation, Jeanne jeta un cri étouffé en élevant ses mains jointes, tandis que le jeune homme, devant la réalisation certaine d'un espoir qui l'angoissait, devint si pâle que le bon curé fit un geste pour le soutenir. Il dit, haletant :

— Soyez tranquille, monsieur le curé, la joie ne tue pas.

— Quelquefois elle tue plus promptement que la douleur, répondit le bon prêtre. Mais, écoutons encore, M. l'abbé n'a pas terminé sa lecture.

Le lecteur reprit donc :

“...Ma conduite a été infâme. J'ai volé un argent deux fois sacré puisqu'il appartenait à une personne âgée, pauvre, et qu'il lui avait été donné en récompense de ses actes de vertu. De plus, j'ai volontaire-

ment fait soupçonner un innocent et qui s'était toujours montré pour moi un ami, presque un frère.

“C'était le jour de la Fête-Dieu, pendant les vêpres, je savais qu'André irait à la procession laissant la maison seule et j'ai guetté son départ.

“A peine a-t-il été sorti, et connaissant la place où l'on cachait la clef de la porte, je suis entré dans la maison. Pour mieux abuser Sylvie, la paralytique, qui, d'ailleurs détestait André et serait prête à l'incriminer; j'ai détaché dans la cuisine le chapeau et le tablier d'ouvrier que mettait mon camarade pour travailler au jardin, j'ai ouvert l'armoire de la chambre où Sylvie était couchée et pouvait me voir — elle m'a vu en effet, mais je n'ai tenu aucun compte de ses cris, sachant bien qu'elle ne pouvait bouger, — presque à tâtons, car, pour ne pas me laisser reconnaître j'avais évité de donner du jour, j'ai cherché, sous le chandelier, la clef de l'armoire et j'ai dérobé l'étui qui contenait l'or.

“Me hâtant ensuite de remettre toutes choses en ordre, je suis parti, poursuivi par les cris de la paralytique.

“Seulement, dans la nuit suivante et pour donner le change à la justice, j'ai, à l'aide d'une échelle et par-dessus le mur, jeté l'étui rouge de l'or dans la petite cour voisine de la chambre d'André, certain ainsi de le faire soupçonner, car lui seul pénétrait dans cette cour.

“C'est l'amour du jeu, des plaisirs qui se paient, c'est donc l'amour de l'argent qui m'a fait commettre ce crime. Et j'ai joui des fruits de mon larcin en voyant condamner mon camarade, j'ai couvert de honte son front qui n'aurait dû jamais rougir et cela sans même me souvenir, que n'ayant ni nom, ni famille, en le dépouillant de son honneur, je le dépouillais, par

un vol plus méprisable encore que celui de l'or, du seul bien qu'il possédât.

— «Voilà quel a été mon crime.

— «En mourant, j'en demande humblement pardon à Dieu, à André, à Jeanne; j'en demande aussi pardon à ma mère, à mon frère, à ma soeur. Ils seront atteints par ma honte car je veux que ma confession soit rendue publique; il le faut pour la réhabilitation d'André et pour le salut de mon âme.

— «Pour moi, je suis heureux de mourir puisque je suis déshonoré. La seule chose bonne que j'aie su faire dans ma vie, c'est d'assister à cette messe du départ et de signer ma demande d'avoir l'assistance d'un prêtre à ma dernière heure. Pour cela, je remercie M. le Curé et je lui demande de prier pour moi.

— «Maintenant, je suis plus calme. Adieu maman, ne pleurez pas trop ma mort car je vous ai fait pleurer souvent dans ma vie. Adieu ma soeur, adieu tous, pardonnez-moi pour que Dieu me pardonne.»

L'abbé, ayant terminé sa lecture, se leva pour montrer, aux trois assistants, la signature aux caractères tremblés, reconnaissables pourtant, que le pauvre petit soldat avait tracé sous sa confession.

Jeanne et André regardaient cette page et l'émotion les rendait muets. L'abbé Bardoux s'écria les mains jointes:

— Oh! la Providence divine! Voyez comme elle a tout conduit; mes enfants, remerciez-la.

— Pauvre Marius! dit André. Et cette confession, sa mère, sa soeur la connaissent donc aussi?

— Nous devons commencer par elles, répondit l'abbé Solier.

— Combien elles doivent souffrir!

Le jeune prêtre eut un regard ému pour ce jeune homme qui, dans un moment si émouvant, si heureux pour lui, pensait

à la douleur des autres.

— Leur chagrin est profond, dit-il, mais ce sont des chrétiennes; au milieu de leurs larmes, elles bénissent Dieu qui a permis, à cette âme coupable, de réparer sa faute, quoique tardivement, et de s'en aller en paix.

— M. le curé, dit Jeanne qui, jusque-là, n'avait su qu'élever vers Dieu ses mains, son cœur et sa prière, vous avez bien raison, nous ne remercierons jamais assez la Providence pour cette grande grâce. Depuis l'affreux jour, nous disions une dizaine de chapelet chaque soir, André et moi, pour demander que la lumière soit faite sur ce vol, car je savais moi, que mon petit ne pouvait être coupable.

Pourtant, sous la joie d'André, une inquiétude persistait.

— M. le curé, demanda-t-il enfin, à quelle heure êtes-vous allé chez Mme Latrède?

— Immédiatement avant de venir ici.

— Et Germaine et sa mère étaient seules?

Haletant, il attendait la réponse. C'était juste l'heure où Rousille devait venir chez la veuve. Était-il déjà venu? Le sort de Germaine était-il fixé? Certes, André se sentait allégé du poids terrible de la honte, mais si Germaine s'était promise au créancier de sa mère, il n'y avait plus au monde aucune joie pour André. Le curé comprit sa pensée.

— Elles étaient seules, dit-il, mais comme nous venions d'entrer chez elles, un visiteur frappait à la porte. Il demandait la mercière pour traiter une affaire avec elle; c'est moi qui ai répondu à cet homme. Je dois dire que lorsque je l'ai eu mis au courant des tristes circonstances, il a eu la convenance de se retirer, consentant à remettre à demain l'affaire qui l'amenaient.

André eut un grand soupir de soulagement. Maintenant seulement son front s'éclaira, maintenant il ressentit le bienfait de l'honneur qui allait lui être rendu. En reconduisant les deux prêtres qui s'apprêtaient à prendre congé, il s'approcha de l'abbé Solier et, prenant ses deux mains dans une étroite reconnaissance :

— Ah ! dit-il, vous venez de me rendre plus que la vie.

Et le jeune prêtre, affectueusement, gardait entre les siennes, les deux mains de ce martyr qui avait souffert chrétiennement, avec patience, une honte imméritée.

Pour éclairer ses visiteurs dans l'obscurité du corridor, Jeanne élevait sa lampe dont elle avait remonté la mèche et, un instant, le rayon de lumière tomba sur ces deux jeunes hommes qui se tenaient les mains unies ; l'abbé Bardoux eut un vif mouvement de surprise.

— Regardez-les, Jeanne, dit-il.

— Voilà qui est surprenant, dit Jeanne immobilisant sa lampe pour laisser l'abbé et André dans la clarté.

— N'est-ce pas, continua le vieux prêtre, que voilà une ressemblance bien frappante.

— Eh bien extraordinaire ; les mêmes traits, exactement les mêmes traits, deux frères ne se ressembleraient pas davantage.

André, les entendant, eut, aux joues, une flamme. Dans les yeux du jeune abbé, une souffrance passa :

— Un frère, dit-il, je n'ai plus de frère. Celui que j'avais je l'ai perdu tout enfant.

— Mort ? demanda André dont la voix s'étranglait.

L'abbé Solier fit un geste désolé.

— Eh, le sais-je ?... il doit l'être à présent. Nous l'avons perdu dans une foule. Nous fut-il enlevé ? Volé ? Nous n'avons jamais rien su.

Le curé et Jeanne avaient tressailli ; la pensée qui rendait André haletant venait aussi de se révéler à eux.

— Enlevé, dit l'abbé Bardoux, volé, dites-vous. Où, et à quelle époque ?

En même temps, le trait de lumière frappait l'abbé Solier. Agité, au lieu de répondre il se tourna vers André.

— Vous êtes un enfant trouvé ?

— Oui, oui.

— Mon Dieu ! mais ceci serait un espoir chimérique !... Mon petit frère, plus jeune que moi de cinq ans, disparut un jour ; nous étions à Paris, à la foire de Neuilly où nos parents nous avaient menés tous deux, au milieu des bateleurs, des saltimbanques, des montreurs de bêtes, il y eut une panique. Je ne sais comment mon petit frère fut séparé de ma mère qui le tenait par la main et cela a été fini, jamais nous ne l'avons revu, malgré toutes les enquêtes de la police, toutes les insertions dans les journaux, jamais, jamais, il n'a pu être retrouvé.

Plus sombre, l'abbé ajouta :

— Le chagrin a tué ma mère.

— Quel âge avait alors votre petite frère ? demanda l'abbé Bardoux.

— Quatre ans.

— La date ?

L'abbé donna la date et Jeanne aussi bien que le curé constatèrent tout haut qu'un peu plus de deux ans s'étaient écoulés entre cette date et le jour où ils avaient recueilli André, abandonné par les forains.

— Mais j'y songe, dit l'abbé Bardoux, vous possédez les objets trouvés sur l'enfant.

Jeanne s'en était souvenue aussi et déjà fouillait son armoire.

— Voici, dit-elle.

Entre les reliques jaunies et fripées qui constituaient tout l'héritage familial

d'André, l'abbé Solier, tout de suite, courut au médaillon.

Il en considéra d'abord l'extérieur, en silence, mais quand il voulut l'ouvrir, ses mains étaient aussi tremblantes que les mains d'un vieillard. Enfin le ressort céda et laissa voir les deux photographies que le verre avait gardées nettes et colorées.

— Ce sont eux, s'écria l'abbé, mon père! ma mère!...

Puis ses yeux se reportèrent sur André, et, enlaçant de ses bras, tout le corps, frémissant du jeune homme :

— Et toi, tu es mon frère, mon André, mon petit frère retrouvé.

Ils étaient tous debout dans la pauvre cuisine de Jeanne dont la main tremblante avait remis la lampe sur la table. Les yeux de la vieille fille et les yeux du curé étaient pleins de larmes à l'aspect des deux frères. Ceux-ci, un peu à distance, mais les mains encore unies, maintenant s'étudiaient, ne se lassaient pas de se contempler. Cette reconnaissante avait été bien soudaine, mais les portraits contenus dans le médaillon étaient là pour écarter le doute, certifier l'identité du jeune homme, si les parents morts eussent, de l'autre monde, opéré la réunion de leurs deux enfants. Aussi bien, le souvenir des chers disparus fut le premier dans leurs coeurs.

— Tu ressembles à notre mère, dit l'aîné dont le souvenir était demeuré plus précis.

— Voilà bien des années. Quand tu as eu disparu, quand tous les moyens de te retrouver ont été employés sans succès et que tout espoir a été perdu, elle a encore langué quelques mois, et puis, n'a plus pu vivre.

— Et notre père?

— Mort lui aussi. J'étais seul...

L'abbé entoura de ses bras les épaules d'André.

— Je ne serai plus seul désormais.

Vraiment, avec leur teint pâle, leurs cheveux châtain et leurs grands yeux bruns, leur stature plutôt frêle, ils se ressemblaient presque autant que des jumeaux. L'abbé était plus grand, André un peu plus musclés, plus bronzé, aussi, par l'habitude du travail des champs.

— Vous avez les mêmes traits, mes enfants, dit l'abbé Bardoux, et vous avez aussi le même organe, quoique l'accent d'André se soit fortement panaché de gascon à notre contact; toutes ces ressemblances m'expliquent qu'en vous voyant, mon cher abbé, en vous entendant parler, j'aie eu l'impression de vous avoir déjà vu; il me semblait que vous n'étiez pas un étranger pour moi.

L'abbé, maintenant, examinait, touchait d'une main pieuse les petits vêtements qu'il reconnaissait pour les avoir vu porter à son frère.

— Tu étais encore en robe. — A cette époque-là, on mettait des robes aux petits garçons jusqu'à six ou sept ans, — et je me souviens bien de celle-ci, de cette bleue, parce que notre pauvre maman se hâta de la terminer pour t'habiller avant de nous conduire à cette malheureuse foire.

“Car notre mère cousait elle-même nos effets, continuait l'abbé, nous appartenons à une famille modeste.

— Tant mieux, dit André, qui pensait à Germaine, mais j'ai du moins une famille, un état civil, un nom à moi, et, en me révélant ce nom, c'est encore toi qui me rends l'honneur, sans quoi le nom n'eût été rien, car je n'aurais point voulu le porter. Toi-même, tu n'aurais pu reconnaître pour ton frère celui à qui tous pouvaient jeter à la face l'épithète de voleur.

— C'est la Providence qui a tout conduit; mes parents étaient des marchands qui m'ont laissé un nom honoré de tous.

Sans avoir une grande fortune, je suis dans l'aisance. De tout ce que je possède, tu auras, petit frère, une très large part, car, en me faisant prêtre, j'ai épousé la pauvreté...

Durant cette scène émouvante, sur le cadran de la haute pendule, les aiguilles dont nul ne songeait à observer la marche, avaient pourtant tourné, tourné, et l'abbé Bardoux en fit l'observation :

— Mes enfants, vous avez mille choses à vous dire, je le comprends bien, mais l'heure avance, votre lit est préparé chez moi, mon cher abbé, et ma vieille gouvernante nous attend.

L'abbé s'excusa de s'être oublié, et assura le vieux prêtre qu'il était à ses ordres.

Ils sortirent, et, avec eux, sortit André qui voulait demeurer près de son frère le plus longtemps possible. Il prit son bras, et tandis qu'à pas lents, précédés par l'abbé Bardoux qui voulait les laisser à leurs effusions, les jeunes gens marchaient dans la nuit d'automne, un peu brumeuse mais calme et tiède comme une nuit de printemps :

— Ah ! dit l'abbé Solier, le bon climat du midi de la France ! J'y respire plus à l'aise qu'au milieu des brouillards froids de notre nord.

L'abbé Bardoux se détourna pour dire :

— Il faut rester chez nous. La chose pourra bien s'arranger entre les deux évêques.

— Je le pense, M. le curé, mais, avant tout, je ne veux pas m'éloigner d'André, et le petit voudra certainement connaître Paris, notre pays, son pays, en somme, peut-être l'habiter et y suivre une carrière mieux en rapport avec sa position nouvelle.

André ne s'apercevait pas que ces paroles de son frère, où se formulait une question à peine accusée, n'était qu'un coup

de sonde jeté dans son âme par celui qui en voulait connaître les dispositions, qui voulait éprouver la pureté du métal dont elle était composée ; on passait, en ce moment devant la maison Laterrade ; les volets de la boutique étaient fermés, mais là-haut une fenêtre éclairée faiblement témoignait d'une veillée prolongée, une veillée de deuil et de larmes...

— Non, dit André, je n'irai point habiter Paris, mon coeur est ici. Je te raconterai cela ; tu comprendras.

Une joie inondait son âme quand il pensait à la consolation qu'il pourrait apporter demain à ces larmes qui coulaient là-haut dans la chambre de Germaine, quand il pensait à l'avenir inespéré — et qui devenait possible.

— Tout, réclamait l'abbé affectueusement, tu me diras tout, je veux tout savoir de ta vie, de ton coeur ; si ce coeur a une élue, je l'aimerai. Je veux connaître tes désirs, tes projets...

On touchait à la porte du presbytère, le curé introduisit la clef dans la serrure.

— Oui, dit-il, nous parlerons de projets demain ; mais après les deux messes où je vous convoque, toi, André, et la bonne Jeanne. M. l'abbé et moi nous dirons chacun notre messe, l'une sera une messe de requiem pour l'âme de celui que nous avons perdu, l'autre sera une messe d'actions de grâce.

André rentra lentement, perdu comme en un rêve ; il avait un nom, il connaissait ses parents, un homme l'avait pressé dans ses bras qui l'appelait son frère, lui, l'enfant sans famille ! Et tous ces bienfaits lui arrivaient avec la réhabilitation. Il lui semblait que sa joie fût trop grande pour contenir dans son coeur.

En rentrant chez sa chère vieille, qui, agenouillée, remerciait Dieu !

— Jeanne, s'écria-t-il, maman Jeanne,

est-ce que c'est vrai tout cela? Est-ce que c'est possible? Je ne sais plus, tout cela est venu si vite, — André Solier, c'est mon nom, — André Solier, je l'ai répété vingt fois ce nom en rentrant, et c'est moi, André Solier! je ne suis plus *le Perdu* maintenant; mais dites, ne pensez-vous pas que la mère de Germaine pourra m'accepter à présent?

Jeanne se leva et, de ses robustes mains, prit le jeune homme aux épaules, ce qui était la caresse de sa rude et pourtant maternelle tendresse. Elle le regarda au fond des yeux.

— Enfin! dit-elle je retrouve ton regard d'enfant, le regard que tu avais quand tu te trouvais heureux près de ta vieille Jeanne.

— Le croyez-vous, dites, que maintenant on voudra me donner Germaine?

La vieille fille avait encore les yeux pleins de larmes, et ses grosses lèvres se séparèrent en un large sourire.

— Oh! fit-elle, ces amoureux! sont-ils assez fous? Mais je ne me plaindrai plus maintenant, je ne puis plus quereller le bon Dieu; fais donc à ton idée, moi, j'ai la mienne, et si, seulement, ta Germaine te garde dans le pays...

— Croyez-vous donc que je voudrais partir? Si on me donnait Germaine, elle consentirait peut-être à me suivre, mais c'est vous que je ne veux pas quitter, car je n'oublie rien, moi, maman Jeanne.

Et, sans façons, André planta un bon baiser sur chacune de ces vieilles joues ridées, et puis:

— Allons dormir, dit-il, si nous le pouvons car moi, il me semble que j'en ai fini du sommeil pour toute ma vie, j'ai trop à penser, et puis je croirais peut-être, un instant, avoir fait un rêve, tandis que tout ceci est vrai, vrai, vrai, dites-le moi encore que c'est vrai!

— Enfant! dit Jeanne avec un rire heureux, je ne t'avais jamais vu aussi fou, aussi jeune que ce soir.

— C'est que vous ne connaissiez qu'André, et maintenant c'est *André Solier* qui vous parle.

Il ne se lassait pas de redire son nom, un nom, ce bien nouveau pour lui, le nom honorable, le nom qui prolonge, dans le passé et dans l'avenir, notre vie éphémère, le nom, la racine qui nous a fait naître, la graine qui nous fera durer même après la mort.

— Oui, André dort très peu cette nuit-là.

## VI

## NUNC DIMITTIS

Le lendemain matin, ce fut pour les voisins un grand sujet de surprise, que de voir demeurer close la devanture de cette mercerie que la veuve était dans la coutume d'ouvrir aux premiers rayons du jour.

Et les quelques personnes pieuses qui venaient d'ordinaire à la messe quotidienne s'étonnèrent aussi de voir les deux femmes en voiles de deuil assister à la messe que célébraient un prêtre inconnu revêtu de la chasuble noire.

L'abbé Solier, arrivé la veille par le dernier train du soir, s'était rendu directement chez le curé sans être vu de personne. Tous, dans le bourg, ignoraient la fatale nouvelle qu'il était venu apporter chez Perrétous. A la messe, les dévotes s'aperçurent qu'elle et sa fille pleuraient et dès lors on pressentit la vérité. La servante de M. le curé, d'ailleurs, confirma la nouvelle à quelques bonnes âmes, bientôt tout le monde fut instruit:

On attendit, un peu pour voir les deux femmes en deuil sortir de l'église, pour

leur offrir des condoléances, mais, sous le porche, André et Jeanne les avaient attendues.

— Nous vous accompagnons, dit Jeanne.

— Non, dit la mercière, grave et triste, c'est à moi d'aller chez vous.

Et nul ne se fit faute de commentaires et d'hypothèses parmi le petit groupe de curieux, quand ils virent les quatre personnes, silencieuses, comme en un cortège de deuil, partir dans la direction de la maison de Jeanne. Les deux prêtres qui s'étaient hâtés, les rejoignirent à la porte.

Jeanne cherchait des chaises, s'agitait pour faire accueil, mais la mercière alla tout de suite vers André, et le front bas le maintien rigide :

— Nous savons tout maintenant, dit-elle à André, je viens te demander pardon.

Elle fit un mouvement pour s'agenouiller. André la redressa, ses mains dans les siennes.

— Vous n'avez pas de pardon à demander, dit-il, vous qui méritez tous les respects.

— Je te demande pardon, reprit-elle, pour mon pauvre Marius — en nommant son fils, ses larmes coulèrent — je t'ai accusé, comme tant d'autres, et je t'ai accusé injustement sans savoir que mon fils était le coupable, que sur mon front aurait dû tomber la honte: dis-moi que tu me pardonnes, que tu pardonnes à mon pauvre petit.

— Vous n'avez pas besoin de pardon, répéta André, et quant à Marius, je lui pardonne de tout mon coeur. Et puis, je n'oublie pas que nous avons passé notre enfance ensemble, partagé nos jeux comme des frères.

André, s'attendrissant, regarda Germaine.

— C'est lui, dit la mère, qui l'a oublié, tout ce passé.

— Et maintenant, continua André, nous ne nous souviendrons que de sa noble réparation, que de sa fin chrétienne. Non seulement je lui pardonne, mais encore je le bénis pour le bienfait inattendu, inespéré, que la Providence m'a envoyé comme par lui.

— Un bienfait! Marius qui t'a trompé, qui t'a fait accuser injustement, aurait été pour toi l'occasion d'un bienfait!

Germaine, pendant que sa mère parlait ainsi, s'était tournée vers André, surprise, paraissait attendre une explication; il semblait au jeune homme qu'il ne lui appartenait pas de la fournir. L'abbé Bardoux prit la parole.

— Mme Laterrade, dit-il, pauvre mère, nous nous associons tous à votre peine. Marius était un enfant de la paroisse, le pasteur et ses paroissiens oublieront les fautes qu'il a si bien réparées et le pleureront avec vous; mais aujourd'hui ne doit pas être seulement un jour de larmes, il est juste pour ceux qui ont longtemps souffert, qu'il devienne un jour de lumière et de joie...

— Je vous comprends, M. le curé, interrompit la veuve, André a droit à une réparation publique et il l'aura. Qu'il en choisisse lui-même la manière, je la lui dois, Marius a voulu la lui donner, il l'aura pleine et entière et aujourd'hui même.

Le vieux prêtre sourit.

— Vous ne me comprenez pas tout à fait, ma bonne fille, mais puisque vous vous engagez si volontiers à donner une réparation, on va vous demander la première que désire André, celle à laquelle il attache le plus de prix.

Puis s'adressant à l'abbé Solier, le poussant en face de la mercière.

— C'est à vous à parler, mon cher ami-

Le jeune prêtre salua, et, très simplement :

— Madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Germaine, votre fille, pour mon frère, André Solier.

Et il désignait André, en face de qui la mercière demeura muette, interdite de stupéfaction, avec de grands yeux écarquillés et qui ne comprenaient pas.

— Votre frère, murmura-t-elle enfin, André est votre frère ?

Et on la laissa pendant quelques secondes, tous jouissaient du coup de théâtre.

Mais comme pour formuler sa demande, l'abbé avait pris son frère par la main et qu'ils étaient là tous les deux, côte à côte, debout à la fenêtre éclairée de soleil, Germaine, dont le coeur avait deviné, vint à sa mère.

— Maman, dit-elle, tu ne vois donc pas comme ils se ressemblent !

Puis son regard allant chercher, sur la cheminée, l'image de la populaire bergère de Pibrac :

— Oh ! s'écria-t-elle dans un élan, ma patronne, ma sainte ! Vous m'avez donc obtenu tous les bonheurs à la fois !

Durant que le curé, écouté par Jeanne qui ne se lassait pas de la répétition de cette merveilleuse histoire, en narrait les circonstances à la mercière, André prenait à part Germaine, perdue dans ses actions de grâces.

— Veux-tu bien encore de moi, Germaine, maintenant que j'ai un nom à te donner, et un honneur sans tache ?

— C'est trop, disait Germaine, je suis maintenant indigne de toi, car c'est sur moi qu'est la honte. Et puis, je dois te l'avouer, je savais presque sûrement que Marius était le coupable, et je ne l'ai pas dit. Pourrais-tu me pardonner ?

— Tu ne devais pas parler ; je t'en ai

me mieux d'avoir gardé le silence.

— J'étais sans preuves, sans certitude...

— Et moi, je me doutais aussi.

— Toi, tu n'en as rien dit, comment te doutais-tu ?

— Je me doutais en me souvenant d'une certaine matinée... mais, tiens, oublions tout cela, si nous avons tous deux gardé le silence, c'est qu'à Marius seul il appartenait de parler. Il l'a fait noblement, chrétiennement, je l'en bénis. Donne-moi seulement le droit de l'aimer et de le pleurer comme un frère.

Germaine mit sa main dans la main d'André qui, au milieu de son émotion, murmura malicieusement :

— Que va dire Rousille ?

Germaine pâlit. Elle avait oublié Rousille, et sa promesse d'acquitter la dette de sa mère.

— Oh ! mon Dieu ! Il viendra réclamer son dû !

Alors André glissa dans la main de son amie un tout mince objet :

— Les voilà, dit-il, les mille francs. Mon frère, qui avait réalisé une assez forte somme avant son départ pour le Maroc, les possédait heureusement. Ils sont à moi, c'est-à-dire à toi.

Et comme, dans sa fierté, elle faisait un geste de refus :

— Vas-tu me dire aussi que je veux t'acheter ?

— Non, je ne dirai pas cela, tu sais bien que je t'appartiens depuis longtemps.

Et simplement, elle accepta la somme.

Jeanne, qui avait observé les jeunes gens, dit à Perrétous :

— Je crois, ma chère, qu'on se met d'accord, par là, sans attendre votre permission.

— Je m'étais engagée, dit la mercière, Germaine sait bien que je n'ai qu'une parole.

— Moi aussi, maman, je n'ai qu'une parole. J'ai promis à Rousille une réponse, ma réponse est prête. Je vous expliquerai cela..

— Et maintenant, reprit la mère de Marius, il faut penser à la réparation publique. Sera-ce du haut de la chaire, M. le curé?

André s'approcha, tenant la main de Germaine.

— Voici, dit-il, toute ma réparation, je n'en veux point d'autre. Nous ne formons qu'une famille, tout sera commun entre nous.

Et, comme la femme loyale et juste qu'était la mercière revendiquait encore la honte que son fils lui avait léguée :

— Demeurez en paix, ma fille, dit l'abbé Bardoux, André a raison; il n'est pas besoin de réparation publique. Une condamnation avec sursis n'entache pas le casier judiciaire de cet enfant, voilà pour la justice devant la loi. Et quant à la réputation...

Le vieux prêtre sourit finement.

— Soyez encore tranquille, continuait-il, tout se saura sans que rien se publie. Je dirai la chose à la brave Anastasie, ma servante, en ayant soin de lui recommander la discrétion, et bientôt la paioirise entière sera au courant.

Tous sourirent, la contenance habituellement rigide de la veuve s'était amolie, la générosité d'André pénétrait son coeur.

— Si, pourtant, mon pauvre enfant avait pu survivre, disait-elle au milieu de ses larmes, combien nous serions tous heureux!

— C'est l'approche de la mort qui l'a conduit à s'accuser, dit le curé. Remerciez Dieu, votre fils avait mal commencé, le voilà un élu. Vous lui aviez donné de bons principes, il les a retrouvés pour son salut et pour le bonheur.

— Combien la Providence est maternelle, fit observer l'abbé Solier; sans la messe du départ et la signature que M. le curé a demandée à Marius, je n'aurais point été appelé auprès de lui, il serait mort dans son péché, je ne retrouvais pas mon petit frère, André serait demeuré sans famille, courbé sous une honte injuste...

— Et n'aurait pu épouser celle qu'il a aimée, et aimera toute sa vie, répondit André, les mains dans les mains de Germaine.

Depuis un moment, Jeanne avait quitté la cuisine; et ceux qui étaient là, s'ils eussent été moins absorbés, auraient remarqué un mouvement et des bruits insolites dans la maison. Jeanne rentra aux dernières paroles et, s'approchant de sa vieille amie.

— Quant à nous deux, ma pauvre Perretous, je crains bien que nous achevions seules notre vie.

André répliqua :

— Vous savez bien, maman Jeanne, ce que je vous ai dit hier soir.

— Bah! paroles en l'air, tout ça. Ayant retrouvé un nom, une famille, une position, tu ne demeureras pas dans notre petit pays. M. l'abbé voudra retrouver son diocèse, tu suivras ton frère, et Germaine, elle s'en ira avec toi au bout du monde, cette petite, enfin, si c'est pour votre bonheur...

— Oui, dit la mercière dont le visage s'assombrissait davantage, si c'est leur bonheur...

Germaine, sans parler, regardait André. Certes, elle l'aurait suivi, en effet, mais elle aimait sa mère, et Jeanne, et son petit pays: elle aimait le prêtre qui l'avait baptisée, l'église où elle avait tant prié, le patois qu'avait parlé sa sainte patronne, et il lui semblait que l'abandon-

ner ce qu'elle aimait ainsi ne la rendrait pas heureuse.

La pensée de Germaine était aussi la pensée d'André.

— Non, dit-il fermement, non, maman Jeanne, vous m'avez reçu enfant, vous avez été tout pour moi : je vous répète que je ne vous quitterai jamais et que je ne songe pas à enlever Germaine à sa mère. Qu'irais-je faire dans les villes ? Je suis un terrien, moi, et je le resterai. Il me semble que mes poumons ne respireraient pas à l'aise, resserrés au milieu des hommes ; j'ai besoin d'avoir, sous mes pieds, la bonne terre, le ciel qui nous attend. Je continuerai à cultiver vos petits champs, maman Jeanne, et aussi ceux de ma nouvelle famille, si on veut bien m'en charger.

— Certes, dit la mercière, nous savons quel ouvrier tu es, trop riche pour nous seulement.

— Taisez-vous la mère, en me donnant Germaine, vous me donnez un trésor.

— Eh bien, demanda Jeanne, et M. l'abbé ? Il n'aura donc retrouvé son frère que pour vivre loin de lui ?

L'abbé Solier se mit à sourire.

— On ne se débarrasse pas de moi comme cela, dit-il, le climat de Paris ne convient pas à ma santé, je crois qu'il me faut le midi de la France, et je vais faire les démarches nécessaires pour qu'on m'attache au diocèse de Toulouse.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, la physionomie de Jeanne se transformait, son teint terreux, devenait vermeil, ses bons gros yeux s'irradiaient de lueurs célestes.

— Alors, nous vous verrons souvent ici ?

— Oui, si je ne suis pas indiscret.

— Indiscret, Seigneur ! s'écria la vieille fille.

— Et qui sait, dit le curé, je vieillis beaucoup, qui sait si un jour, quand j'aurai marié ces enfants et baptisé leur premier petit Marius, qui sait si vous ne vous me succéderez pas ?

Jeanne alors, ne se contenta plus.

— M. l'abbé, c'est Dieu qui vous a envoyé ici pour que je puisse mourir en paix. Oui, je vois maintenant pourquoi Dieu n'a pas choisi André pour faire de lui son ministre. C'est que vous deviez venir.

L'abbé ne comprenait pas, mais le bon curé souriait, heureux du bonheur de cette belle âme qui allait vivre son rêve.

— Suivez-moi tous, commanda Jeanne.

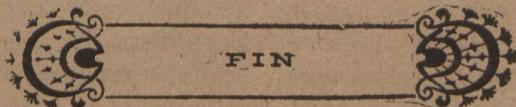
Elle sortit dans le couloir et ouvrit la porte de son sanctuaire.

La fenêtre était ouverte au grand ciel bleu, et tous comprirent l'agitation précédente de Jeanne en voyant les meubles libérés de leur housses, les livres époussetés, les tableaux dont brillaient les glaces, les chasubles aux soies brodées, aux galons étincelants, toutes étalées, les vases sacrés, chatoyant dans leurs écrins ouverts, et les statuettes de saints tendant les bras en un geste d'accueil.

— Qu'est-ce donc tout ceci ? demanda l'abbé Solier, immobile de surprise.

— Ceci, dit Jeanne solennelle, c'est *vo-tre chambre*, M. l'abbé, c'était l'héritage d'André, s'il eût été prêtre, c'est le vôtre, vous êtes chez vous et Dieu est bon qui permet à la vieille Jeanne de chanter, avant de mourir, le cantique de Siméon.

B. DE PUYBUSQUE.



## LA TEINTURE DES ARBRES VIVANTS

LES bois dits "blancs", comme le sapin, ne sont pas colorés. Force est donc, quand on veut les faire entrer dans la confection d'un meuble soigné, de les peindre, ce qui se fait généralement à l'aide de brou de noix ou de vernis spéciaux qui leur donnent l'apparence de chêne, d'acajou, etc. Or, malgré l'excellence de certains vernis, on n'obtient pas une couleur naturelle, cela ressemble toujours à de la peinture. Vous avez pu vous en apercevoir vous-même, si vous avez tenté de badigeonner de la sorte une étagère ou une bibliothèque.



On vient de tourner cette difficulté par un procédé curieux qui consiste à teindre, non plus le bois débité, mais l'arbre, et cela, pendant qu'il est encore sur pied. De sorte qu'une fois qu'on l'a abattu, il offre déjà au rabot la couleur voulue.

Tout lecteur qui possède un jardin peut procéder lui-même à cette expérience remarquablement simple. Vous commencez d'abord par faire autour du tronc

de l'arbre sur son écorce, une légère entaille circulaire, juste assez profonde pour découvrir le bois, en dessous de l'écorce.

Vous ceinturez alors le tronc avec une cordelette qui passe dans la rainure, assez étroitement pour mettre le bois à l'abri de l'air. Cette corde étant solidement attachée, vous laissez pendre une de ses extrémités (voyez notre gravure) dans un trou pratiqué sur le couvercle d'une boîte métallique contenant une essence de la teinture qui fournira la nuance que vous désirez.

La corde absorbe la teinture qui, à son tour, est absorbée par le bois. Comme vous le savez, la structure interne d'une tige ligneuse comprend une infinité de petits canaux, absolument analogues aux artères et aux veines du corps humain, et qui font circuler, avec la sève, la teinture à travers le tronc de l'arbre.

La teinture doit être renouvelée de temps en temps, car l'arbre en absorbe beaucoup, et cela, jusqu'à ce qu'il ait atteint la teinte désirée. Vous pouvez vous en rendre compte, et suivre les progrès de l'opération, en pratiquant, de temps à autre, des petits trous en des endroits variés de l'écorce. Il faudra seulement boucher ensuite ces trous, et avec soin, avec du ciment ou du mastic, car l'humidité, envahissant l'arbre, le ferait pourrir.

Naturellement, la teinture ne se répand pas avec une régularité absolue. Certaines parties du bois sont plus nuancées que d'autres. Mais le résultat n'en est pas moins agréable à l'oeil et ces variations de teintes offrent des effets délicats.

Certaines espèces d'arbres montrent plus d'affinité pour des teintures déterminées. En général, les arbres absorberont mieux les teintures extraites, non des minéraux, mais des végétaux.

## A PROPOS DE NAUFRAGES

Vous avez lu cent fois, dans des récits de naufrages, que quand un steamer sombre, ses chaudières font explosion.

Il faudrait, une fois pour toutes, faire justice de cette erreur. C'est là une sorte de préjugé populaire que les ingénieurs se sont souvent efforcés de déraciner, sans y réussir.

Il ne peut pas y avoir d'explosion de chaudière quand le navire disparaît sous l'eau: si quelque accident se produit à la chaudière, c'est bien plutôt qu'elle se contracte, qu'elle s'affaisse, se replie sur elle-même au lieu d'éclater.

Vous pouvez vous en convaincre par une expérience très simple.

Prenez une boîte de fer-blanc munie d'un couvercle. Versez dans la boîte une certaine quantité d'eau. Fermez-la et, à l'aide d'un poinçon, faites un trou dans le couvercle.

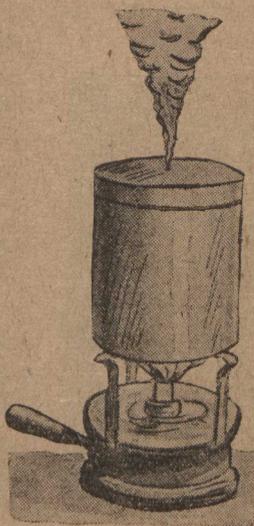
Placez la boîte au-dessus d'un foyer de chaleur et attendez que l'eau entre en ébullition. L'eau bout. La vapeur se dégage avec violence du trou pratiqué dans le couvercle. Nous avons là une chaudière en miniature, plaçons-la dans un seau d'eau froide.

Aussitôt qu'elle est immergée, la boîte de fer-blanc s'écrase, se replie sur elle-même. L'explication de ce phénomène est simple.

Tandis que l'eau bouillait dans la boîte, elle dégageait de la vapeur à sa surface et cette vapeur expulsait, par le trou pratiqué dans le couvercle l'air que contenait la boîte.

Au moment où vous plongez la boîte

dans l'eau froide, la boîte ne contient donc plus que de la vapeur. Mais le refroidissement soudain de cette vapeur la change en eau, ce qui laisse un vide dans une certaine partie de la boîte et la pression atmosphérique exercée sur l'extérieur de la boîte est suffisante pour écraser celle-ci ou, tout au moins, pour l'aplatir,



La boîte en fer-blanc à moitié remplie d'eau est percée d'un trou par où la vapeur s'échappe.



Aspect de la « chaudière » après immersion dans l'eau.

l'affaisser quelque peu.

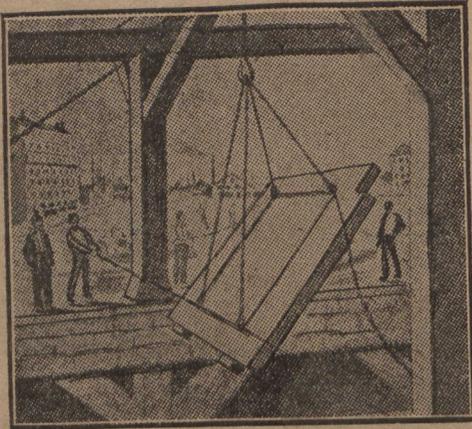
La vapeur de la chaudière d'un bateau se condense en eau de la même façon, quand celui-ci coule, et la chaudière, sous la pression extérieure exercée, se comporte comme la boîte de fer-blanc. Il n'y a donc pas explosion, mais affaissement.

Ce qui a donné lieu à la croyance populaire d'une explosion, c'est l'intense dégagement de vapeur qui se produit lorsque l'eau de mer atteint les foyers de chauffe qui sont des fournaies ardentes remplies de charbon embrasé.

## UN PROBLEME MUNICIPAL

UN problème qui s'offre aux édiles de toutes les agglomérations urbaines, c'est la question des ordures ménagères.

Chaque jour, d'innombrables voitures sillonnent les rues des villes, ramassant les "bourriers". Cette évacuation se traduit par une dépense qui, pour Paris, par exemple, est évaluée annuellement à plus de deux millions et demi. Sans doute, on a cherché depuis fort longtemps à trouver une utilisation de ces déchets. On s'en servit d'abord pour l'agriculture. Mais ils présentaient, en fin de compte, de gros



Plaque obtenue au moyen de déchets et employée à la construction d'un immeuble.

inconvéniens qui n'étaient pas compensés par le bon marché de ces matériaux.

Ils infestaient la campagne de leurs mauvaises odeurs. Leur transport, par chemin de fer ou par bateau, revenait encore assez cher. Enfin, le pouvoir fécondant de ces déchets est loin de valoir celui des engrais chimiques, d'une utilisation beaucoup plus simple.

Il en résulta qu'on ne trouva plus preneur. Force fut donc de chercher un

moyen simple et peu coûteux de destruction.

Le feu s'offrit comme le plus pratique. Et, afin de ne pas se ruiner en combustible, ce furent les déchets eux-mêmes qui furent employés à chauffer les réservoirs où d'autres déchets étaient soumis à la destruction.

Bientôt, dans certaines villes américaines, on songea à employer ces résidus à la chauffe des chaudières dont on utilisa la vapeur. Ici et là, l'usine de combustion fut associée à une usine électrique qui fournit l'éclairage nécessaire à la cité. Ailleurs, on traita les ordures ménagères au naphte ou à la benzine. On les soumit ainsi à une sorte de dégraissage dont le but est d'en retirer les graisses qui peuvent trouver leur emploi dans certaines industries, la fabrication des savons, notamment. Avant cette opération, on procède à un triage grossier qui a pour but de mettre de côté les matériaux durs, comme le charbon, le verre, le machefer, la poterie, etc. Ces matériaux sont soumis à un broyage. Lorsqu'ils sont pulvérisés, on en forme une sorte de ciment dont on fait des briques, des plaques, des tuiles, etc.

Diverses municipalités, dans les pays où la pierre de construction est coûteuse, ont aussitôt employé ces plaques à la construction de maisons à bon marché qui sont aussi solides que les maisons ordinaires et tout aussi salubres.

Les Américains et les Anglais ont donné à ce produit original le nom de *clinker*. La résistance de cet agglomérat est telle qu'on peut l'employer, comme l'indique notre gravure, sous forme de plaques d'une très grande dimension. C'est encore une économie: la construction d'une maison n'en est, en effet, que plus rapide.

## LA MARE ET LA DIVINITE

UNE aventure assez banale qui eut des suites particulièrement pittoresques s'est passée dernièrement à Calcutta, montrant combien les indigènes sont prompts à ramener tout incident à une intervention religieuse.

Dans un quartier populeux, il y avait en un endroit peu fréquenté une mare d'eau croupissante où les femmes se gardaient bien d'aller puiser de l'eau, car une odeur peu agréable tous les soirs s'élevait de ce cloaque malsain. On pouvait craindre des contaminations dangereuses. Il eût été difficile de supprimer cette mare, qui se formait par infiltrations de toutes les eaux sales du quartier.

Pour la faire disparaître, il eût fallu en premier lieu anéantir le quartier, raser les maisons sordides des indigènes. Il ne fallait pas y songer. Donc, depuis des années et des années, la mare existait comme une chose inéluctable et que rien ne pouvait modifier.

Un soir, au lieu d'odeurs pestilentielles, un parfum suave, rappelant celui des citronniers en fleurs, se répandit tout autour de la mare suspecte. L'eau aux rayons de la lune avait toujours la même apparence malpropre, mais si on en prenait dans un vase, le récipient gardait un délicat arôme. Il fallait donner une explication à ce subit changement. Un bonze déclara qu'une divinité habitait la mare afin de protéger le quartier des pauvres gens et que certainement il se produirait un miracle un jour prochain, qu'on verrait la di-

vinité sortir des eaux, majestueuse et toute puissante.

A cette déclaration succéda un enthousiasme indescriptible.

De fort loin, des pèlerins arrivèrent pour laver leurs plaies avec l'eau parfumée par la présence de la divinité; des infirmes baignaient leurs membres insensibles dans le liquide dont ils attendaient une rapide guérison, des hommes avisés avaient recueilli dans des vases et des bouteilles l'innommable boisson que des fidèles et des croyants buvaient dans l'espoir de se sanctifier. La pinte coûtait environ 2 dollars. Pendant quelques jours, ce fut du délire.

Mais bientôt la vérité, une vérité bien simple, fut découverte. Il y avait, non loin de la mare, une fabrique d'essences aromatiques; dans l'entrepôt un réservoir assez vaste d'extrait de citronnier avait fui et son contenu, par une conduite souterraine, s'était répandue dans la mare.

Le paralytique, les infirmes, les blessés, les malades imaginaires qui se croyaient déjà presque guéris, tant il est vrai que fort souvent il n'y a que la foi qui sauve, pestèrent contre le bonze dont les paroles éloquentes les avaient poussés à boire l'eau impure. La mare, malgré son parfum, fut désertée.

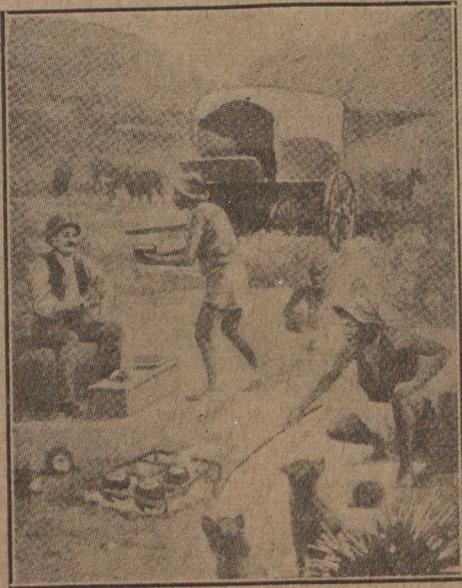
— o —

En Italie, le tabac est cultivé sur une étendue de 6,000 hectares, principalement dans la région napolitaine et dans la presqu'île d'Otrante.

## UN LAIT D'UNE GRANDE SAVEUR

De tout temps le lait a été un grand usage dans les familles, surtout le lait de vache et celui de la chèvre. Ce blanc liquide est très nourrissant, très économique et d'un goût tout à fait exquis.

Mais il en existe un autre, moins connu de nous celui-là, mais qui certainement mérite d'attirer votre attention, je veux parler du lait de coco.



*Fabrication du lait de coco*

Vous connaissez le coco, et vous savez qu'à l'intérieur il y a une sorte de liquide dont la saveur est assez agréable.

Pour rendre ce liquide d'un goût plus riche, plus savoureux, les habitants de l'Afrique du sud, surtout ceux qui habi-

tent près de la rivière Orange emploient une méthode tout à fait primitive qui lui donne l'apparence d'un lait naturel.

Après avoir enlevé la partie supérieure du coco, ils le placent sur des cendres chaudes. L'action de la chaleur fait absorber par le lait la matière grasse contenue dans la *chair* du coco, et forme un liquide d'une grande blancheur dont le goût est des plus délicieux, et qui de plus possède de grandes qualités nutritives.

Naturellement, par le temps qui court, celui qui voudrait faire usage de ce lait, le trouverait un peu dispendieux, surtout si les enfants ont nombreux à la table.

Continuons donc à nous abreuver du lait que nous avons actuellement, en ayant soin de constater avant, que l'eau n'en fait pas partie.

### NOUVELLE CHARRUE

L'OBUS remplaçant la charrue, voilà qui ne serait pas banal. Mais il ne faut pas s'en étonner outre mesure; car, comme le dit le correspondant du *Daily Mail*, les explosifs produisent sur le sol des effets mécaniques actifs

Les terres sont plus sérieusement retournées que par le plus puissant engin de labourage; certaines parties se trouvent même pulvérisées, ce qui permet à la plante d'y prendre facilement les éléments nutritifs nécessaires à sa croissance.

## LES MASSACRES D'ARMÉNIENS

L'ALLEMAGNE se couvre d'une honte ineffaçable en assistant impassible ou complice au massacre du peuple arménien par ses alliés les Turcs. En plein vingtième siècle, il se passe, là-bas, des choses effroyables dont on n'a vu l'équivalent aux pires époques de barbarie. On a dit très justement que de la mer Noire à la frontière persanne, l'Arménie est un vaste cimetière, et que cette terre est une terre d'épouvante.

D'atroces raffinements de cruauté accompagnent en général ces exécutions sauvages. Sur le chemin de Sivas à Kharpout, — un demi-million environ d'Arméniens ont été déportés par cette voie, — des officiers turcs ordonnèrent de séparer les hommes des femmes. Les femmes, terrorisées, sont réunies en un groupe et, à quelques pas d'elles, on fait placer, sur un seul rang, les hommes qui sont liés l'un à l'autre avec des cordes. Tout cela se fait sans hâte, avec méthode, pendant que les officiers turcs fument tranquillement des cigarettes, causent avec les femmes, serrent de près les plus jolies de ces malheureuses qui, craignant qu'un geste de révolte ne provoque la mort de leur mari, de leur frère ou de leur père, restent tremblantes, soumises...

Tout à coup, l'un des officiers donne un ordre. Un gendarme de l'escorte, "un seul", charge son fusil, va se placer devant l'une des extrémités de la longue file des hommes, épaulé et fait feu. Un Arménien tombe... Le gendarme recharge,

é

Les femmes jettent des cris d'horreur. Les hommes terrifiés, comptent les coups de feu qui les abattent "un à un". Quand le dernier Arménien est tombé, les gendarmes, à coup de fouet, à coups de bâton, rassemblent les femmes folles d'épouvante et de désespoir, les poussent en avant. Celles qui refusent d'avancer sont assommées sur place, et la caravane s'éloigne, laissant les victimes, pantelantes encore, sur la route.

Cette route de Sivas à Kharpout a été le théâtre de telles hécatombes d'Arméniens que les voyageurs qui, l'été dernier, y passèrent, rapportèrent qu'elle était un "enfer de putréfaction". On ne pouvait plus même s'y arrêter pour abreuver les chevaux. Une odeur effroyable s'exhalait des milliers de cadavres sans sépulture et l'eau des puits était corrompue. Aujourd'hui, dans toute cette région, les crânes humains sont si nombreux que le voyageur, de loin, croit apercevoir d'immenses champs de melons mûrs.

— 0 —

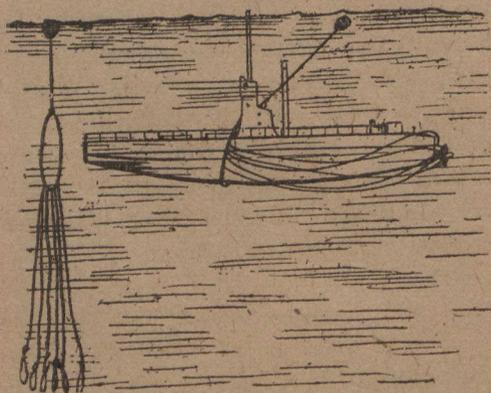
Les pêcheurs d'éponges, en Tripoli, plongent à des profondeurs de plus de 200 pieds, sans l'aide d'aucun appareil, mais en simple caleçon de bain. Comme résultat de ces continuelles et dangereuses plongées, tôt ou tard, ces pêcheurs meurent de paralysie. Les éponges cueillies à la main ont beaucoup plus de valeur que celles que l'on décroche au moyen de filets.

## PIEGES A SOUS-MARINS

L'ALLEMAGNE commence à s'apercevoir que sa guerre sous-marine n'est qu'un fiasco. En fait, plus de 70 sous-marins ont déjà été coulés ou capturés par les soins des marines anglaise et française.

Les procédés employés sont des plus divers. On "pêche" les sous-marins au moyen de longs filets métalliques tendus en certains endroits des côtes. On en fait sauter au moyen de mines.

Enfin, des aéroplanes et des destroyers inspectent constamment la mer, guettant l'apparition d'un périscope, que l'on bombarde à coups de canon aussitôt qu'il est vu.



*Un piège à sous-marins*

Notre dessin vous montre un piège qui a donné d'excellents résultats. Il se compose d'une série de boucles faites de câbles d'acier et suspendues à des bouées attachées à une ligne.

Ces boucles sont mises en position dans un endroit où l'on soupçonne la présence

des fameux "bateaux U". Que l'un d'eux vienne à enfiler une de ces boucles, il est perdu.

En effet, à chacune de ces boucles est attachée une série de cordes, chacune terminée par un noeud coulant. Ces cordes viennent se prendre dans l'hélice du sous-marin qu'elles paralysent complètement. Il ne peut, dès cet instant, ni avancer ni reculer.

Quelques heures après, quand un bateau-poseur de mines vient inspecter ses pièges, il s'aperçoit qu'un "gros poisson" a été pris. Il décide alors à quelle sauce il va le manger: c'est-à-dire s'il va le couler sans autre forme de procès ou le capturer.

## LA VILLE D'ORANGE

Orange est le nom d'une ville et d'une ancienne Seigneurie du département du Vaucluse dans le midi de la France. Elle fut fondée par Charlemagne et appartient tour à tour aux Maisons de Giraud-Adémar, des Braux, d'Arsalon, enfin à la maison de Guillaume de Nassau, fondateur de la République hollandaise. Ses descendants, y compris William II d'Angleterre étaient Princes d'Orange.

Le premier journal a été publié en Angleterre en 1588, et la première annonce a paru en 1652.



La question de la chaussure préoccupe beaucoup de gens à l'heure actuelle. Où est le temps béni où l'on trouvait que quatre ou cinq dollars étaient un prix exorbitant pour une paire de souliers?

Aujourd'hui on a juste quelques paires de lacets pour ce prix-là...

Pour peu que cela continue, il faudra de deux choses l'une: ou se résoudre à marcher pieds nus, ou bien chausser des appareils bizarres qui n'auront plus de la chaussure que le nom—ou que les noms—car sous ce rapport, il y en aura toujours un choix varié.

Soulier, botte ou bottine, la chaussure a subi de multiples transformations au cours des siècles mais il était réservé à notre époque de la baptiser des vocables les plus divers. Ces noms, empruntés à la langue particulièrement riche de l'argot sont généralement peu connus du grand public. C'est ainsi que nous avons les ribouis, les pompes, les croquenots, les godasses, voire les bateaux...

Si cela ne vous suffit pas, sachez que cela s'appelle encore des tartines, des grolles, des savates à clous...

Il y en a pour tous les goûts.

Après tout, ces noms sont-ils plus bizarres que la calida, la crepida, sa solea, le calceus, le pera, le phoecassium ou le cothurne des anciens?

Et les solerets à la poulaine, les pieds-d'ours, becs-de-cane et autres du moyen âge?

Ajoutez à cette série de noms déjà longue le pendjab et le goudjerat de l'Inde, les babouches de Turquie, le mocassin et le sind des Peaux-Rouges, l'espadrille d'Espagne et tant d'autres que j'oublie volontairement!

Les noms ne manquent pas, on le voit, si la chose se fait rare...

La chaussure, d'ailleurs, n'est pas ce qu'un vain peuple pense et, l'on a beau la fouler aux pieds, les plus orgueilleux s'inclinent volontiers jusqu'à elle.

Jadis, un fabricant de chaussures, un *cordouanier*, avait un examen professionnel très sérieux à subir avant d'avoir l'autorisation d'exercer son commerce. Il devait prouver son habileté pratique par un *chef-d'oeuvre* et ensuite acheter le droit d'exercer en payant 10 sols au grand chambellan et 6 sols au chambrier royal.

Il y en eut qui devinrent célèbres, tel que le nommé Lestange qui offrit au roi de France Louis XIV une paire de bottes sans coutures apparentes. Le roi fut très sensible à ce cadeau; il porta ces chaussures le jour de son mariage et défendit à ses sujets de s'en faire fabriquer du même modèle. Enfin il anoblit le cordonnier et lui permit de porter ces armoiries où il y

avait une botte d'or surmontée d'une couronne et accompagnée de fleurs de lys.

Pendant tout le moyen-âge, les cordonniers occupèrent une place prépondérante parmi la population ouvrière et ils avaient même une bannière avec blason "d'azur à un Saint Crespin et un Saint Crespinien d'or, tenant l'un un tranchet d'argent et l'autre un couteau à pied de même, l'un et l'autre emmanchés de sable."

C'était l'époque des merveilleuses chaussures aux formes étranges et aux décorations extraordinaires; on en fit en toutes sortes d'étoffes, brodées, enrichies de pierrieres, enluminées et décorées comme de véritables oeuvres d'art.

Le musée de Cluny, à Paris, en possède de nombreux et curieux spécimens qui redeviendront peut-être à la mode un jour ou l'autre car il ne faut s'étonner de rien...

Du reste, il y en a aujourd'hui qui ne le cèdent pas en étrangeté à ceux de jadis; on en fait en drap, en soie, en métal, en bois et peut-être en verre comme la pantoufle à Cendrillon...

Il y en a de toutes les couleurs imaginables, à lacets, à boutons, à crochets, à lanières et à agrafes et, chose admirable par dessus tout, nos gracieuses contemporaines les choisissent toujours plus petits que leurs pieds et prétendent néanmoins s'y trouver à l'aise...

Il y a, dans la chaussure, des mystères qui bouleversent la logique et les lois de l'anatomie humaine.

Il y a, surtout dans sa fabrication, un phénomène curieux à étudier et qui prouve, mieux que tout, que rien ne se perd dans la nature. La chaussure usée et jetée au rebut est accaparée par des industriels avisés qui en utilisent les moindres parties; les morceaux à peu près bons servent à la confection des talons et le reste, trans-

formé en *pâte de cuir*, servira pour faire du neuf.

Il arrive ainsi fréquemment que l'affreux ribouis d'un vagabond, après une aventureuse carrière, se transforme en élégante bottine mordorée qui chaussera vos



*Chaussure de femme de Venise au XVI<sup>e</sup> siècle, en cuir blanc découpé, monté sur patin en bois.*

jolis pieds, chère madame qui lisez ceci!

Et vous, charmante demoiselle au frais minois, vos délicats et fragiles petits souliers de bal ont peut-être eu pour ancêtre le massif croquenot d'un rude ouvrier des champs...

C'est là le secret des professionnels.

Il faut du reste bien faire servir tout ce que l'on peut lorsqu'il s'agit de quelque chose aussi vite usé que des souliers! En admettant qu'il y ait un milliard et demi d'individus sur le globe et que le tiers d'entre eux aille pieds nus, cela fait une jolie consommation de chaussures chaque année!

Certaines gens font douze mois avec une paire, d'autres en changent quatre fois par an; mettons la moyenne à six mois, ceci nous représente deux milliards

de paires de bottes, bottines, croquenots et ribouis divers...

En mettant bout à bout ces chaussures, on aurait un ruban long d'environ deux millions et demi de milles ou neuf fois et



*Soulier de femme du XVIIe siècle en cuir blanc brodé de soie.*

demie la distance de la terre à la lune...

Cela signifie pas mal de dollars et davantage peut-être encore de cors aux pieds...

— o —

## INVENTEURS, LA FORTUNE VOUS ATTEND!

Voici une liste de quelques récompenses offertes aux inventeurs, d'après "l'American Scientific".

"L'International Association of Recognized Automobile Club" offre \$96,000 à l'inventeur qui trouvera un substitut à la gazoline comme combustible; le produit devra être utilisable dans les moteurs à combustion, tels qu'ils existent; il devra être productible en quantité suffisante et impossible à monopoliser par les trusts, et ne pas comporter de droits de patente.

La "British Society of Motor Manufacturers and Traders" offre un prix additionnel de \$10,800 si ce combustible pouvait être manufacturé avec profit en Angleterre.

Le gouvernement de la Nouvelle-Zélande offre \$1,200 pour un moyen plus économique de mettre les débris de charbon en briquettes.

Les intérêts miniers du district de Hartmund en Allemagne, offrait jadis \$5,280 pour une lampe électrique à l'usage des mineurs de charbon, comportant un système capable de découvrir les gaz dangereux et d'en avertir les mineurs. Ils ont sans doute offert bien davantage aux fabricants des gaz empoisonneurs...

L'Académie Française des Sciences dispose de \$19,300 offerts par Pierre Guzman, pour la personne qui trouvera une méthode pratique de communiquer avec n'importe laquelle de nos planètes soeurs; Mars étant exceptée.

La même Académie accorde, tous les cinq ans, le prix de Jean Reynaud; \$53,200 pour le meilleur travail original de mathématiques.

Le Conservatoire des Arts et Métiers de Paris a encore en caisse une somme de \$30,000 du fond Pollock, fondé dans le but de trouver des appareils pour le sauvetage de vies humaines en mer.

Inventeurs, à l'oeuvre! En plus de l'argent, il y a de la gloire à récolter!

— o —

Bonci, fameux tenor italien, réclama cinquante mille piastres (\$50,000) à la compagnie de chemin de fer sur laquelle il voyagea pour avoir gagné un gros rhume. Il prétexta que les employés laissèrent ouvertes les fenêtres de son *sleeping-car* alors qu'il y était endormi.

## FUMEZ ET FABRIQUEZ DE LA POTASSE



LA rareté de la potasse en Angleterre et en France, a amené les chimistes à suggérer un substitut à cet élément nécessaire à la culture. D'après eux, les cendres de cigares, cigarettes et de pipes pourraient remplacer la potasse. On constate, après analyse, que ces cendres qui représentent 30 % du tabac, contiennent 20 % de potasse en plus de 5 à 6 par cent d'acides anhydriques de phosphore.

Il paraît en conséquence que quinze cigares pesant ensemble trois onces produisent une once de cendres et contiennent un cinquième d'once de potasse. Les cigarettes et les pipes ont un rendement proportionnel équivalent. On estime que dans une salle à fumer de Londres on pourrait retirer un peu plus d'une once de potasse par jour; trois onces dans une auberge, près de quatre dans un gros restaurant, et une livre dans un théâtre.

L'Angleterre consume 45,241 tonnes de tabac par année, produisant des cendres d'une pesanteur de 13,573 tonnes qui contiennent 2715 tonnes de potasse. En espèces, ceci équivalait à \$200,000 avant la guerre... Mais aujourd'hui, le montant obtenu serait de beaucoup plus élevé.

Une difficulté, toutefois, se présente : celle de recueillir utilement toute cette potasse perdue...

— o —

## LE SOMMEIL DES POISSONS

BIEN des personnes croient que les poissons ne dorment jamais et il s'est trouvé des savants pour soutenir cette théorie

absolument fausse. Prétendre que les poissons ne dorment pas, c'est affirmer une chose si surprenante et si contraire aux lois de la nature que l'on ne peut se résoudre à y croire.

Le savant Brehm, pour détruire cette théorie absurde, s'est livré à des observations très concluantes qui lui ont permis de se rendre compte que les poissons dorment au contraire d'un sommeil très profond, et qu'ils prennent pendant leur sommeil des positions particulières.

M. Reinhardt dans ses expériences relatées dans "la Science au vingtième siècle" va bien plus loin encore, et ses expériences confirment la théorie de Brehm.

Reinhardt a étudié d'une façon toute spéciale le petit poisson appelé "loche" et voici ce qu'il a remarqué au sujet de ce poisson quand il sommeille.

La loche dort à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Pendant son sommeil elle ne se repose que sur sa nageoire cécodale; son corps incliné et penché légèrement sur le côté et sa tête ordinairement appuyée contre une roche ou une plante aquatique. Sa respiration est bien plus lente pendant son sommeil.

Il arrive assez souvent que la loche dort complètement à la renverse, et, dans ces cas là, elle met son corps presque en rond; elle dort de longues heures dans cette position.

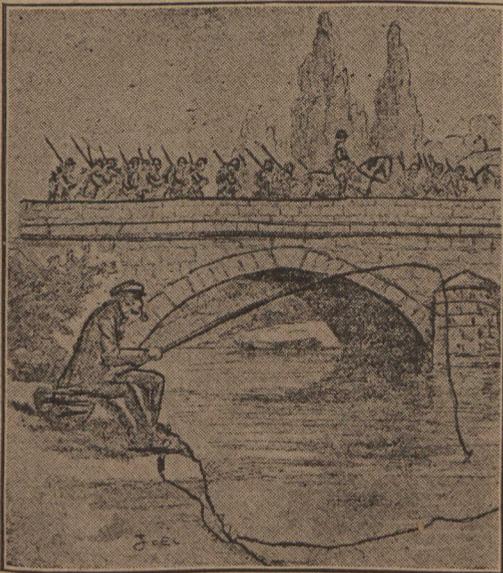
Baucoup d'autres personnes ont vu des poissons dormir. Quand, de nuit, on longe les bords des rivières avec une lampe à réflecteur ou un simple fanal, on en voit quelquefois qui dorment d'un si profond sommeil qu'on peut s'approcher d'eux, en marchant dans l'eau, et les capturer à la main.

— ● —

## LE MAUVAIS PECHEUR

S'IL y a une chose dans laquelle les Allemands sont passés maîtres, c'est l'espionnage, et chaque jour vient nous démontrer combien nos ennemis ont perfectionné celui-ci. Au près d'un pont sur lequel passaient des soldats alliés se rendant sur la ligne de feu, un pêcheur tranquille tenait sa ligne.

En réalité, le pêcheur comptait les hommes qui défilaient et avait le pied posé sur



une pédale reliée à un fil électrique plongeant sous la rivière.

A l'aide de cette pédale, le pêcheur employant le système Morse, expédiait aux Allemands des renseignements et leur apprenait exactement l'effectif des nôtres.

D'autre part, sur certains points, nos ennemis avaient enterré sous une faible couche de terre, des lames métalliques correspondant à des fils électriques.

Une troupe s'engageait-elle sur le pont? Le martèlement des souliers ou des fers des chevaux se communiquait aux tiges métalliques qui, à leur tour, faisaient vibrer les fils électriques reliés aux postes allemands.

Ceux-ci, de leur côté, avaient des batteries toutes prêtes et avant que nos troupes aient passé le pont, elles étaient bombardées à 5 ou 6 milles de distance parfois.

Le mauvais pêcheur fut pourtant découvert un jour, et inutile d'ajouter qu'il fut immédiatement fusillé.

— o —

## QUAND UNE PERSONNE TOMBE DE TRES HAUT

LORSQU'UNE personne tombe de très haut, son cœur a-t-il cessé de battre et est-elle morte avant que son corps ait atteint le sol?

Si l'on pose cette question à un grand nombre de personnes, la plupart d'entre elles, pour ne pas dire toutes, répondront: certainement, en s'abîmant sur le sol, la personne était déjà morte.

Rien n'est plus faux, cependant, que cette croyance.

La personne, victime d'une chute sem-

blable, peut sembler morte, car la respiration a été suspendue pendant un temps assez long; mais, si l'on pratique la respiration artificielle immédiatement, dans beaucoup de cas on peut ramener la personne à la vie.

Ceci vient d'être prouvé aux Etats-Unis dans le cas d'une jeune fille qui est tombée d'une hauteur de plus de 200 pieds. Tout le monde la croyait morte, mais un médecin qui se trouvait à passer, au moment de l'accident, se précipita vers elle et réussit à la ramener à la vie en pratiquant la respiration artificielle.

Malgré une chute pareille, la jeune fille a pu guérir et se rétablir entièrement, car ses blessures n'étaient pas aussi graves qu'on serait tenté de le croire; elle avait eu plusieurs os cassés, mais elle n'avait que de très légères contusions internes.

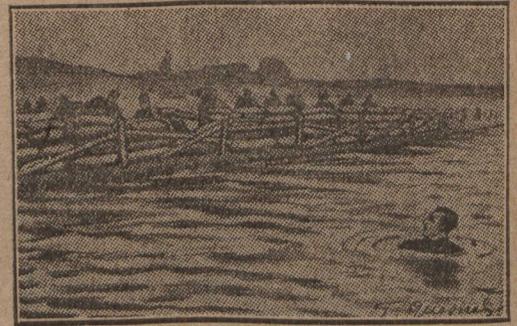
Cette jeune fille a déclaré que la sensation que l'on éprouve en tombant est une sensation semblable à celle que l'on ressent lorsqu'on fait des grandes descentes rapides qui existent sur les attractions appelées "Montagnes russes". Elle a déclaré, en outre, que ce n'est qu'en heurtant le sol qu'elle a perdu connaissance.

Les docteurs affirment que dans tous les accidents de ce genre, si on opérât de suite la respiration artificielle, on sauverait la vie à beaucoup de victimes. Malheureusement, dans la plupart des cas, on croit que la personne tombée est morte parce que son pouls ne bat plus; mais ceci est une grave erreur, et l'on doit toujours essayer de pratiquer la respiration artificielle. Par ce procédé, dans 9 cas sur 10 on peut sauver la vie à la personne que l'on croit morte.

## UNE CHANCE MIRACULEUSE

Nous lisons chaque jour que l'explosion d'obus fait sauter en l'air, pêle-mêle, des cadavres et des charretées de terre. Voici le récit d'un citoyen américain, engagé volontaire dans l'armée belge, et qui fit, lui aussi, un périlleux voyage dans l'espace:

"Lors du bombardement de Nieuport, un obus éclata à environ 15 pas de moi et le déplacement de l'air fut si violent que je fus soulevé hors de la tranchée et projeté avec mon fusil que je n'avais pas lâché, juste au milieu de l'Yser.



"Après avoir disparu sous l'eau, je revins à la surface et commençai à nager quand, quelques Allemands qui m'aperçurent, dirigèrent sur moi le feu d'une mitrailleuse. Je plongeai et nageai une quinzaine de verges sous l'eau dans la direction de la rive, où je pus me cacher sous un buisson. Je restai là vingt-quatre heures et, saisissant enfin un moment favorable, je pus regagner notre ligne et ma tranchée d'où je m'étais si involontairement envolé."

Mesurez 209 pieds sur quatre faces et vous trouverez un acre carré, moins une fraction d'un pouce.

## LES CAPRICES DE L'IMAGINATION

UN médecin éminent, spécialiste des maladies nerveuses, rapporte une amusante histoire, prouvant l'influence de l'imagination sur la santé.

Un jeune employé de banque, se sentant un peu abattu, fut conseillé de voir le médecin.

Après examen sérieux, le médecin lui dit: "Je vous écrirai demain".

Le lendemain, le jeune homme reçoit une lettre, lui apprenant que son poumon droit n'existait plus et que son coeur était sérieusement affecté; en outre, l'homme de l'art lui conseillait de ne perdre aucun temps pour mettre ses affaires en ordre. "Vous pouvez, ajoutait-il, vivre encore quelques semaines, mais ne laissez aucune affaire importante sans règlement".

Naturellement, le jeune homme fut très étonné de cette nouvelle; il refusa de se rendre au travail et dût s'aliter. Son état devint tel que le médecin fut mandé en toute hâte.

—Comment, dit le praticien, à son arrivée, aucun symptôme de la sorte ne paraissait hier. Qu'avez-vous fait?

Le patient, portant la main à sa poitrine, répondit:

—C'est mon coeur, je crois, docteur.

—Le coeur? reprit le disciple d'Esculape; votre coeur était normal, hier.

—Mes poumons, continua le malade.

—Vos poumons?... Voyons... vous ne semblez pas être ivre!...

—Votre lettre, pourtant! Vous me disiez que mes jours étaient comptés...

—Insensé! êtes-vous devenu fou! Je vous conseillais de prendre un repos d'un mois, à la campagne, après quoi, vous seriez complètement rétabli!

Le malade présenta la lettre qu'il avait reçue du médecin, et celui-ci constatant une erreur, s'écria:

—C'en est une bonne! Cette lettre était destinée à une autre personne. Mon assistant a dû mêler les enveloppes.

Le malade, fort amusé de la bévue, se dressa sur son lit et se sentit mieux immédiatement et, peu après, il était très bien.

Le spécialiste qui rapporte le fait, ajoute que l'autre lettre, parvenue à un consommateur très avancé, eût un effet merveilleux sur ce dernier. En effet, celui qui souffrait des poumons, à la réception de sa missive, avait gagné en toute hâte la campagne. Il y passa quelques semaines et retourna à la ville complètement rétabli.

Cet événement est arrivé, il y a dix ans, et celui qui avait été condamné par la science, est encore en bonne santé.

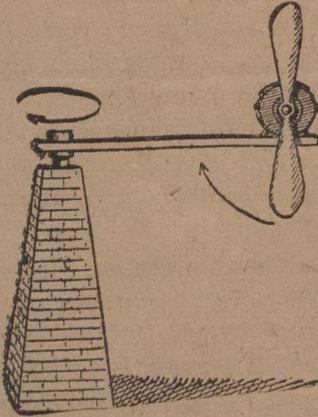
Cette histoire véridique tend à nous prouver que l'état du moral est pour beaucoup dans la guérison d'un mal ou le maintien de la santé.

Conclusion: ne nous troublons jamais l'esprit inutilement, supportons avec bonne humeur et confiance les petites misères inévitables de l'existence et nous mourons centenaires.

— o —

## LES HELICES D'AVIONS

L'HÉLICE d'un avion est une de ses parties les plus délicates: la formidable pression exercée sur elle par la résistance de l'air, les changements de température, la pluie et la grêle, ont tôt fait de détériorer une hélice si elle n'est pas de toute première qualité.



Voilà pourquoi les constructeurs soumettent leurs hélices à des épreuves excessivement rigoureuses, dont notre croquis vous présente un exemple.

Au sommet d'un pylone fait de maçonnerie, un bras d'acier, monté sur pivot, de manière à pouvoir tourner tout autour, soutient à son extrémité une hélice.

Auprès de cette hélice est fixé un moteur électrique, dont la force met l'hélice en mouvement, et le mouvement de l'hélice fait tourner le bras d'acier qui la supporte.

En moins d'une minute, la vitesse atteinte par cette manière de tourniquet est foudroyante.

En aucun cas, au moment du vol le plus rapide, l'hélice ne tournerait aussi vite. Si donc elle a résisté pendant quelques heures à cette épreuve, on peut en toute confiance monter cette hélice sur un avion.

## POUR CONSERVER LES OEUFS

EN France, on a trouvé une méthode toute particulière de conserver les oeufs absolument frais et ceci pour une période indéfinie.

Des oeufs fraîchement pondus, disposés dans des récipients par quantité de 1000, sont placés dans un autoclave, dans lesquels on fait le vide jusqu'à ce que l'air existant à l'intérieur des coquilles ait été lui-même enlevé.

On fait alors pénétrer, dans l'autoclave, du gaz acide carbonique et du nitrogène condensés à l'état liquide ce qui a pour effet de détruire tous les germes de décomposition possible. On soude ensuite



soigneusement les récipients contenant les oeufs et ceux-ci peuvent attendre le consommateur pendant longtemps sans rien perdre de leur qualité ni de leur goût.

## LA BLANCHISSERIE DES BILLETS DE BANQUE AUX ETATS-UNIS

UN billet de banque, quand il a circulé, est habité, en moyenne, par 142,000 bactéries. Des expériences faites aux Etats-Unis sur 21 billets ont démontré, que le plus propre, un billet presque neuf, en contenait 14,000 et le plus sale 586,000. Aussi a-t-on accueilli avec faveur l'invention de M. F.-B. Churchill de Shelbyville (Indiana).

Employé depuis vingt ans dans une grande blanchisserie, il s'attristait de voir tant de billets malpropres ; ayant acquis la certitude qu'ils pouvaient se blanchir aussi bien que du linge, il a imaginé l'appareil que voici.

On place les billets dans une corbeille métallique fermée par trois serrures, qui plonge dans un bassin rempli d'une solution savonneuse de soude ; un mécanisme fait osciller le bassin ; un jet d'air comprimé agite le liquide ; en peu d'instants, le papier a repris sa blancheur virginale.

On immerge la corbeille dans un autre bassin contenant de l'amidon, pour coller le papier et lui rendre du corps. Elle est posée ensuite sur un séchoir mobile, qui tourne à toute vitesse au milieu d'un violent courant d'air ; la force centrifuge a bientôt expulsé la dernière goutte d'eau. On ouvre alors la corbeille ; on passe les billets entre deux cylindres, ils sortent blancs, soyeux, sans plis, tout pareils à des billets neufs.

Plusieurs banques américaines se proposent déjà d'établir des blanchisseries de billets. Elles y trouveront un sérieux avantage. Au lieu de renvoyer leurs vieilles bank-notes à New-York et d'attendre plusieurs jours qu'on leur expédie en échange des coupures nouvelles, elles feront une grosse économie de dépense et de temps.

Mais c'est surtout le département du Trésor qui s'intéresse à l'invention. Il estime à 1183 millions de dollars la valeur des billets souillés qu'il retire annuellement de la circulation et qu'il doit réimprimer. Ces billets sont au nombre de 200 millions, sur lesquels 80 pour 100, c'est-à-dire 160 millions pourraient être lavés.

La réimpression de ces billets coûte 1 cent trois dixième, tandis que le lavage ne coûte qu'un dixième de cent par centaine de billets. Soit une économie théorique de \$2,080,000 dollars.

En admettant que la pratique donne un peu de déchet, on peut encore espérer une économie annuelle d'au moins un million de dollars, et c'est bien quelque chose.

La vie moyenne des billets était de deux ans pour les coupures d'un dollar (celles qui circulent le plus), de trois et de quatre ans pour les coupures les plus fortes. Allongée par le lavage, elle permettra de réduire de moitié le personnel du bureau d'émission.

## DES MARIAGES COMPLIQUES

Si l'on considère les prescriptions minutieuses qui présidaient jadis à la célébration des mariages en Prusse, on ne peut vraiment pas se défendre d'un sentiment d'admiration pour ceux des habitants du Brandebourg, qui, malgré tout, fondaient une famille.

D'après une ordonnance dont le texte a été retrouvé récemment, et qui date du règne de Joachim-Frédéric (1546-1608), le futur époux avait en effet à remplir une série interminable de formalités dont voici les principales :

1o Le vendredi précédant le jour fixé pour la cérémonie, le fiancé doit se présenter à la mairie, porteur d'une liste avec les noms de toutes les personnes qu'il a l'intention d'inviter. Le magistrat, tenant compte de la situation de fortune, de la position sociale et du nombre des parents de l'intéressé, fixe le chiffre des invitations. Ne sont pas compris dans ces derniers : MM. les ecclésiastiques, les maîtres d'école, les sacristains et les jeunes filles n'ayant pas encore douze ans révolus ;

2o Il peut être invité du monde en sus du nombre fixé, moyennant une redevance de six groschen par personne, à acquitter par le fiancé ;

3o Les invités habitant la localité même ne doivent être conviés que la veille du mariage. L'invitation leur est transmise par deux hommes, auxquels ils sont tenus de répondre catégoriquement oui ou non, de manière à éviter des frais en pure perte. Toute contravention à ce qui précède entraîne une amende de deux thalers ;

4o S'il est fait, en vue d'un mariage, une fournée spéciale, il est défendu, sous peine d'une amende d'un demi-thaler, d'envoyer au dehors du pain frais et des gâteaux ;

5o Le mariage doit se faire le mercredi ; la cérémonie religieuse a lieu à deux heures de l'après-midi. Si le fiancé ou sa future n'est pas là à l'heure fixée, les portes de l'église doivent être fermées, elles ne sont ouvertes au retardataire que moyennant l'acquiescement d'une amende de deux thalers ou la remise d'un gage équivalent. La moitié de cette somme revient à l'église et l'autre au conseil (à la commune).

6o Le sacristain ne doit pas toucher à l'horloge en vue de rendre service aux intéressés ; toute contravention à cette prescription entraîne une amende d'un thaler ;

7o Après la cérémonie religieuse, les jeunes mariés ne doivent pas s'écarter ; il faut qu'ils assistent au dîner, lequel est servi au sortir de l'église et se compose de quatre plats, non compris les légumes, la garniture des rôtis, le beurre, le fromage, les fruits et les écrevisses. Chaque infraction à ces prescriptions est punie d'une amende de quatre thalers, les parents, frères et soeurs et amis des jeunes mariés assistent seuls au repas de midi. Le même jour, à deux heures de l'après-midi, les jeunes gens se réunissent pour danser ; les autres viennent à cinq heures pour le repas. Il leur est servi le même nombre de plats que la veille ;

9o Les garçons et les filles ne doivent

pas être réunis à table. Sous peine d'une amende de deux thalers, les jeunes gens de chaque sexe mangent à part;

10o Le vendredi qui suit la cérémonie, le jeune marié doit, sous peine d'une amende de deux thalers, se rendre spontanément à l'hôtel de ville, prêter serment de fidélité à Son Altesse Electorale, à son pays et aux autorités municipales de la commune, se déclarer fermement décidé à observer les lois du mariage et à se soumettre aux peines qu'entraîneraient les infractions dont il se rendrait coupable.

On voit, d'après cela, que pour se marier en ce bon vieux temps, il fallait que les Boches en aient grandement envie. Il est vrai que ces gens-là n'ont jamais fait comme les autres humains!...

— o —

## REINES QUI FUMENT

LA Reine Mary est une antagoniste des femmes qui fument; dans plusieurs circonstances elle a manifesté ses idées hostiles à cet usage.

On peut cependant compter plusieurs Reines, Marquises et Comtesses, qui prennent plaisir à fumer.

L'ex-Reine Amélie de Portugal, fume la cigarette avec une élégante distinction; sa mère, la Comtesse de Paris, préfère le cigare et on l'a même surprise en train de fumer la pipe.

La Reine de Suède grille plusieurs cigarettes par jour.

La Reine douairière de Russie et sa belle-fille, la Czarine, sont deux autres fumeurs de cigarettes. La Reine de Roumanie prétend que fumer lui calme les nerfs et l'ex-Reine Nathalie de Serbie fait fabriquer pour elle des cigarettes spéciales qui portent la marque, "Cigarettes des Balkans".

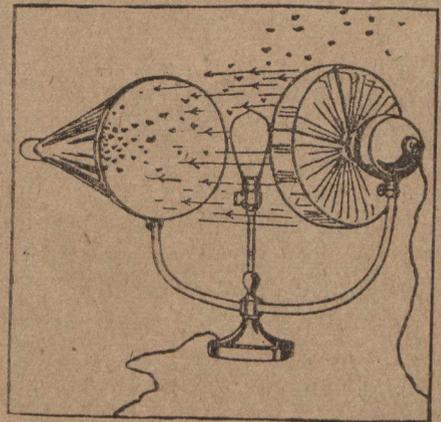
## FAITES LA GUERRE AUX MOUCHES

UN moyen pratique de faire la chasse aux mouches qui font le désespoir de nos ménagères, durant les mois de l'été, vient d'être trouvé et mis à l'essai avec réussite.

Très simple et facile à installer, ce nouveau destructeur de mouches peut être mis en opération dans toutes les demeures.

Procurez-vous un éventail électrique, une lampe à incandescence et un sac de toile très fine, et vous aurez les éléments nécessaires.

La lampe doit être fixée sur un pied solide à mi-chemin entre l'éventail et le sac de toile.



*Le nouveau piège à insectes en opération.*

Placez alors votre appareil dans une chambre noire, allumez la lampe et mettez l'éventail électrique en mouvement. Le succès est assuré, car les mouches avides de lumières se dirigeront vers celle-ci et seront immédiatement entraînées dans le sac par le courant d'air que produit l'éventail.

C'est un moyen infailible. Tentez l'expérience, Mesdames, et vous vous débarrasserez des mouches et papillons, objets de vos petites misères.

## L'HOMME GRANDIT LA NUIT ET RAPETIT-SE LE JOUR

Avez-vous eu la curiosité de mesurer votre taille le matin au lever, puis le soir en vous mettant au lit? Si non, faites-le. Vous éprouverez cette surprise de constater que vous avez rapetissé durant la journée. S'il vous plaît de recommencer l'expérience le lendemain matin, vous verrez aussi que votre taille normale est revenue.

D'où nous concluons que l'homme rapetisse durant le jour et grandit pendant

Cette diminution est bel et bien considérable.

Chez les personnes effectuant un travail normal, chez les hommes de peine, les coureurs, les grands marcheurs, elle dépasse parfois  $\frac{1}{2}$  pouce.

En réalité, le corps se tasse sous le jeu de l'effort, et quel que soit cet effort. Admettez que vous demeuriez plusieurs heures consécutives debout, même sans bouger, surtout sans bouger, vous rapetisserez beaucoup. Un docteur connu a observé chez un vélocipédiste professionnel une diminution de  $\frac{3}{4}$  de pouce.

On obtient mieux encore.

Les trucs des sorciers de village qui promettent de faire réformer leur client au conseil de revision dans les pays où il y a le service obligatoire, consiste en ceci :

Dans la quinzaine qui précède le conseil, le jeune homme est soumis à un entraînement progressif de marche et de poids. Un chirurgien militaire a raconté avoir arraché à un conscrit l'aveu que, depuis plusieurs semaines, il effectuait nuit et jour des marches forcées atteignant

jusqu'à vingt milles par étapes, avec des pierres plein ses poches, des sacs de farine sur les épaules. Le drôle avait perdu exactement 2 pouces.

On le casa dans les services auxiliaires. Au bout de huit jours, il avait repris sa taille normale.

D'autre part, le poids de l'homme varie de façon incessante, non par déduction du phénomène précédent, mais simplement en vertu des modifications continues de la digestion.

Il est bien entendu, en effet, que le poids des aliments que nous absorbons s'ajoute à notre poids propre, mais cette addition varie elle-même au fur et à mesure que la digestion s'élabore.

Il existe même là une particularité fort originale: c'est que, à poids égal, tous les aliments ne donnent pas un accroissement égal du poids de l'homme.

Ainsi, mangez 2 livres de pain, vous n'aurez augmenté que de 1 livre et demie environ. Buvez une pinte de bière, vous pèserez immédiatement après plus que le poids de bière en plus. Par contre, l'accroissement dû à la bière disparaîtra très vite, tandis que celui dû au pain peut persister une heure.

On voit par ces explications qu'un homme ne se ressemble à soi-même à aucun moment de la journée. D'heure en heure sa taille et son poids subissent des modifications sensibles jusqu'à l'âge de soixante ans qui, abstraction faite de la courbature de la colonne vertébrale, marque l'affaiblissement définitif et l'entrée mélancolique dans la période de sénilité.

## COMMENT ON CULTIVE LES CANNES

Nous ne voulons pas parler ici, comme vous le croyez sans doute déjà, de ces cannes à sucre qui ont fait la fortune des vieilles colonies (Martinique, Guadeloupe, Réunion, etc.), mais de ces cannes véritables faites de bois très différents sur lesquelles vous vous appuyez pour marcher ou que vous faites tourner légèrement à l'extrémité de vos doigts, dans la rue.

L'industrie des cannes qui est prospère et nourrit de nombreux ouvriers n'emploie pas en effet une matière première quelconque. On se doute bien qu'il lui faut des bois spéciaux, faciles à travailler, droits et sans noeuds. Et l'on cultive les cannes un peu partout dans notre pays avec autant de profit que s'il s'agissait de légumes ou de céréales.

C'est, du reste, une culture aussi délicate et aussi absorbante que celle des arbres fruitiers.

Certains bois demandent des climats et des terrains spéciaux. Le même planteur ne peut donc récolter toutes les essences employées. En France, les genêts poussent en Bretagne ou dans les Landes, le buis dans les contrées montagneuses, l'épine dans le Cher, principalement, l'érable, le noisetier, le sycomore, le chêne, le châtaignier, que l'on trouve un peu partout, sont surtout cultivés aux environs de Paris pour la fabrication des cannes.

Enfin, il y a les bois exotiques importés en grande quantité du Brésil et de plusieurs autres pays. La mode y a ajouté ces temps derniers les cannes en peau et en nerfs d'hippopotame, en corne de rhinocéros ou d'antilope.

Pour en revenir à la culture des cannes telle qu'on la pratique normalement, le bois étant choisi, il faut piquer les jeunes plants en terre et attendre qu'ils se transforment en arbrisseaux. On les coupe alors pour que la souche prenne de la force. Ensuite, il faut surveiller la tige nouvelle avec beaucoup d'attention et enlever les bourgeons qui, plus tard, formeraient des noeuds sur la canne.

Pendant les mois froids on protège la tige à sa base avec du fumier.

On peut compliquer la canne et l'entourer, par exemple, d'une sorte de serpent en spirale en laissant pousser un rejet que l'on attache fortement. Les deux branches d'une fourche que l'on attache au sommet de façon à former une boucle, se fortifient rapidement et deviennent une poignée.

Enfin une branche qu'on laisse pousser horizontalement à bonne hauteur fournit une poignée commode.

La coupe se fait généralement en hiver. Il faut quelques années pour que l'arbrisseau ait obtenu la grosseur et la hauteur voulues. Les tiges sont mises à sécher. Pour les débarrasser de leur écorce on les soumet simplement à la chaleur.

Pour courber le bois on le plonge dans des chaudières où il acquiert vite une très grande souplesse. Il devient alors facile de lui donner la forme désirée.

C'est ici qu'intervient le fabricant auquel le cultivateur a livré sa matière première. Il vernit, teinte et ornemente.

Ajoutons qu'à Jersey on cultive un caou spécial dont la tige fournit des cannes très souples et très solides.

# LE FLAIR DU PEAU-ROUGE



Vous avez dû lire bien des fois, dans des récits d'aventures, que les sauvages du Canada étaient incomparables dans leur art de suivre une piste.

Lorsqu'ils marchent, ils examinent de temps en temps l'aspect général du terrain qu'ils foulent et si quelque indice, invisible à vos yeux, vient à retenir leur attention, ils se mettent à quatre pattes sur le sol et étudient avec attention la foulure de l'herbe ou une empreinte dans le sol argileux ou un léger éraffement fait sur une pierre par le sabot d'un cheval ou par le talon d'une botte.

Et quand ils se relèvent, ils vous disent : "Celui-ci ou celui-là a passé par là, il y a une heure, ou deux heures ou il y a un jour ou deux."

A première vue, ce pouvoir de l'indigène semble tenir de la sorcellerie. Mais quand on vient à connaître davantage les Peaux-Rouges et leurs étonnantes facultés d'observation et de réflexion, on sait que leur "flair" n'a rien de surnaturel et est seulement un talent que vous pourriez acquérir aussi bien qu'eux.

Charlevoix, qui vécut au dix-huitième siècle, parmi eux, nous raconte à cet égard un surprenant exemple de la sagacité de l'un d'eux et nous explique en même temps le mécanisme des déductions du Peau-Rouge.

Le venaison suspendue à sécher dans la hutte d'un Indien ayant été dérobée, celui-ci s'élança aussitôt dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra Charlevoix, auquel il demanda s'il avait vu "un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue" car il était bien sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à son voleur.

Il se trouva que Charlevoix avait, en effet, rencontré l'homme dont on lui fournissait le signalement. Il demanda au sauvage comment il pouvait si bien décrire un homme qu'il n'avait jamais vu.

— J'ai connu que le voleur était petit, répondit l'Indien, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour s'élever jusqu'à ma viande. J'ai deviné qu'il était vieux parce que ses pas que j'ai suivis étaient courts et rapprochés. J'ai vu que c'était un blanc parce qu'il marchait les pieds un peu tournés en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges. J'ai vu que son fusil était court, aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce de l'arbre contre lequel il l'avait appuyée. Les traces du chien m'ont montré qu'il était petit et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis, m'ont fait voir que sa queue était courte.

## LA CHASSE AUX RATS

PARMI les métiers bizarres mais, qui néanmoins, payent leur homme, on peut citer celui de chasseur de rats.

La carrière est un peu encombrée car elle nécessite de l'adresse, du sang-froid et surtout des rats en quantité suffisante dans les locaux où le professionnel doit exercer son talent.

Or, il paraît qu'à Chicago les rats pullulent et que les pièges de toutes sortes sont insuffisants pour se débarrasser des malfaisants rongeurs. Ceci a suggéré l'idée à un certain Richard Dorney de créer ce nouveau métier de chasseur de rats.

En conséquence, il s'est muni d'une pince suffisamment longue, d'une poche et d'une lanterne. En possession de son matériel il ne lui restait plus qu'à se décerner un titre convenable et c'est ce qu'il a fait en s'intitulant modestement "*Professeur*".

Sa méthode d'opération est très simple: avec sa pince il attrappe les animaux par le corps, par une patte ou par la queue et il les jette dans la poche que son "assistant lui présente.

On dit que le *Professeur* Dorney est devenu d'une extrême habileté à ce petit jeu là et qu'il rendrait jaloux le plus adroit des chats.

Il se fait aussi une assez jolie source de revenus et, habituellement, c'est au contrat qu'il travaille. Après inspection des locaux pour lesquels on requiert ses services il fait son prix et, si le marché est conclu, il se met à l'oeuvre et ne lâche la besogne qu'une fois le dernier rat en poche.

Rarement il travaille "à la pièce". Quand cela lui arrive, son tarif est de 10 cents par animal et, dans une de ces occasions, il se fit un jour trente-six dollars et demi ce qui représentait l'extermination de 365 rongeurs.



Le "*professeur*" à l'oeuvre.

Que fait le "*professeur*" de toutes ses victimes?

Mystère! Peut-être en utilise-t-il la peau, soigneusement préparée, pour la fabrication d'une nouvelle fourrure qui sera quelque jour à la mode... Mais que fait-il du reste, c'est-à-dire de la viande de rat?

On frémit à la pensée que Chicago est le pays desc onserver en boîtes et que le "*professeur*" pourrait avoir un jour l'idée de se doubler d'un cuisinier...

— o —

L'espagnol boit en moyenne 160 pintes de vin; le Français, 130; l'Allemand, 5; le Russe, 3; l'Anglais, 2 pintes.

## LES EMERAUDES

ON considère, en général, le diamant comme la pierre la plus précieuse qui existe.

L'émeraude, pierre précieuse d'une belle couleur verte, d'un aspect très agréable, si elle est vraie, sans tache ou sans fissures, vaut le plus beau diamant.

Les anciens comptaient l'émeraude parmi les plus belles gemmes. C'est au mont Zabara, près de Kosséir — Chaîne arabique — que les mines d'émeraudes ont été trouvées et exploitées par eux.

Plusieurs émeraudes originaires de cette mine, ont été célèbres au moyen âge ; on compte, parmi elles, celle qui orne le sommet de la tiare du Pape et la belle émeraude taillée, qui selon Pline, servait de verre grossissant à Néron pour regarder les jeux du cirque.

Cortez rapporta en Europe cinq de ces magnifiques pierres dont l'une était taillée en forme de corne, une autre en forme de poisson, une quatrième en forme de sonnette avec une belle perle comme battant ; la cinquième, la plus précieuse, ressemblait à une petite coupe montée sur un pied d'or et au centre de laquelle se trouvait une perle.

L'émeraude est aussi appelée : "pierre des mages", on lui attribue une vertu magique. Elle favorise, dit-on les entreprises amoureuses, donne de la vigueur aux vieillards, calme les épileptiques et chasse même les esprits malfaisants des possédés.

Elle est encore appelée : "pierre de chasteté", et elle se brise, affirment les mages, au moment où celui qui la porte, est l'objet d'un crime contre les moeurs. Elle a aussi, dit la légende, la vertu de donner des songes prophétiques.

Un vrai diamant vaut \$250. à \$400. le carat, suivant sa qualité.

L'émeraude vraie intacte sans fissures, vaut \$350. à \$500. et plus, selon la grosseur et le poids.

Nous aurons une faible idée de la valeur d'une émeraude quand on pense que quatre carats de ce joyau coûteraient 8 à \$10,000., tandis qu'un diamant du même poids et de la même grosseur coûterait \$1,000 à \$2,000.

— o —

## L'ELEVAGE DU CANARD EN CHINE

L'ELEVAGE du canard est une spécialité en Chine.

Les oeufs sont placés dans des boîtes et recouverts de sable ; puis mis dans un foyer en briques, chauffé à une température douce et propre à l'éclosion.

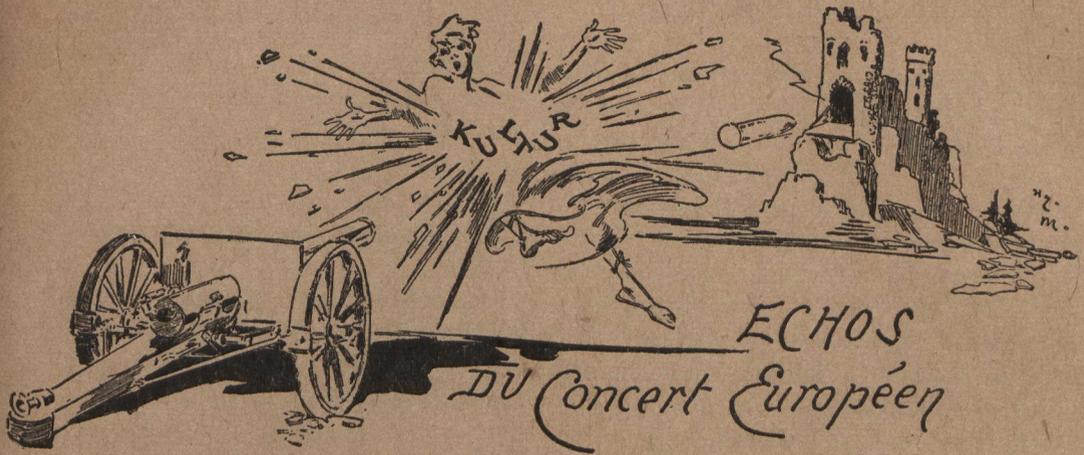
Une fois les jeunes éclos, on les nourrit avec des écrevisses et crabes cuits et hachés mince, mêlés de riz.

Cette nourriture excellente les fait pousser à vue d'oeil, de sorte qu'au bout de 15 jours, ils sont à même de courir sans chanceler.

On leur adjoint ensuite une canne, comme belle-mère, pour les conduire à la pâture, chaque jour. On embarque toute la famille, au nombre de 400 parfois, sur un "sampan", sorte de bateau, qui leur servira de demeure durant neuf mois.

Le propriétaire les mènera tous les jours d'une terre à une autre, surtout après la récolte du riz où le reflux de la marée ramène des plantations beaucoup de riz perdu ou laissé.

Chose assez singulière, parmi cette immense agglomération de canards, l'harmonie la plus parfaite existe et les canetons connaissent si bien leur belle-mère ou propre mère, ainsi que le propriétaire, qu'il est rare de les voir se mélanger ou aller dans le bateau d'un autre.



## LA CAPACITE D'UN SUPER-DREADNOUGHT



LES dépenses d'un Super-Dreadnought sont formidables. Il existe une vaste organisation de navires spéciaux chargés du ravitaillement de ces derniers. Dès qu'un vaisseau entre à son port d'attache, la première des choses

est de se ravitailler immédiatement en charbon, huile, munitions, etc., de façon à être prêt à lever l'ancre au premier appel.

Un Super-Dreadnought peut contenir 3,500 tonnes de charbon et 1,000 tonnes d'huile dans ses réservoirs qui sont remplis au moyen de puissantes pompes et d'énormes tuyaux à raison de 250 tonnes par heure.

Le stock de munitions est constamment garni. D'énormes projectiles de 1,950 livres avec une charge de 400 livres de cordite alimentent les canons de 15 pouces qui sont à l'abri de tourelles blindées, sur ce vaisseau monstre.

La question des aliments est aussi un problème très important.

Quand il s'agit de plus de 200,000 ma-

rins disséminés sur les différentes unités, on peut se faire une idée de la dépense journalière. Il faut à tous ces estomacs 200,000 livres de pain, 100,000 livres de viande fraîche, 200,000 de légumes frais, 3,125 gallons de rhum, 50,000 livres de sucre, 6,250 livres de thé ou 25,000 de café, 6,250 de chocolat, 9,375 de lait condensé, 12,500 livres de confitures et assaisonnements divers.

— o —

## LES EVASIONS



LES fréquentes évasions de prisonniers français, qui filent à chaque instant entre les doigts des Allemands, ne sont pas sans précédent.

Durant la guerre de 1870-1871, très nombreux furent les français qui, faits prisonniers et emmenés en captivité, s'évadèrent, contournèrent les lignes allemandes en passant, les uns en Angleterre, les autres en Pologne, et qui revinrent prendre rang dans les armées de deuxième ligne pour la défense suprême du territoire.

— o —

## UN CANON LANCE-MESSAGES



ON sait qu'un des inconvénients les plus graves que rencontrent des troupes au moment d'une attaque, c'est la rupture des communications avec l'arrière,—téléphone coupé, cyclistes ou coureurs blessés ou tués—d'où l'absence de renforts au moment opportun ou, pis encore, le déluge de l'artillerie amie non prévenue de l'avance des troupes.

Un membre du Parlement anglais, le colonel Archer Shoe, propose l'utilisation d'un petit canon qui pourrait lancer les messages à une distance de 500 verges et dont le point de chute serait désigné par une lueur et une projection de fumée caractéristique.

Il semble qu'il y ait évidemment là une idée intéressante à appliquer.

## LE KAISER ET LA SAUCISSE

LORSQU'IL fut question de mettre le vieux roi de Prusse Guillaume à la tête des princes confédérés, on discuta dans la réunion qui eut lieu à Versailles, sur le titre qu'il fallait lui donner. Les uns proposaient Empereur d'Allemagne, les autres Empereur des Allemands; d'autres, dont l'opinion fut adoptée, proposaient Empereur allemand.

Avant d'en arriver à cette solution, les savants donnèrent libre cours à leurs pédantisme, et la discussion fut si longue et si ennuyeuse que Bismarek se fit apporter du pain, des saucisses et de la bière.

Quand il ne resta plus qu'une bouchée dans son assiette, Bismarek se tournant vers les professeurs, leur demanda comment s'appelait saucisse en latin.

Une vive discussion s'en suivit, mais Bismarek, avalant son dernier morceau, interrompit les débats en disant: "Appelez la saucisse comme vous voudrez; ce qui importe, c'est de la manger."

## LE GENERAL PRESTINARI

L'ITALIE tout entière a salué avec émotion la dépouille du général Prestinari, blessé à mort à l'assaut d'une position au Trentin, à la tête de sa division.

Prestinari avait été atteint au ventre par un éclat de grenade au premier rang des assaillants. Transporté à l'ambulance par des soldats, il voulut rester la face constamment tournée vers l'ennemi.

— Comment vas-tu? lui demanda un de ses compagnons d'armes.

— Comment va la bataille? riposta Prestinari.

— Bien!

— Alors, je vais bien.

Et il rendit le dernier soupir.

## TOUCHANT ENTERREMENT

IL vient de mourir dernièrement en Angleterre, Madame Elisabeth Evans qui rejoignit en 1851 le régiment des *King's Own* de Lancaster, où son mari était engagé. Elle fit toute la campagne avec lui.

Lorsqu'elle mourut, une compagnie du régiment dont elle fit partie autrefois, fut envoyée pour conduire ses restes au cimetière. Son cercueil fut recouvert du drapeau du régiment où étaient inscrits tous les noms des batailles où ce même régiment s'était illustré.

Au moment de descendre le corps dans la tombe les clairons sonnèrent "le dernier appel".

## LE BRAS DU KAISER

LE kaiser n'est pas un athlète complet, et l'on a souvent parlé de la paralysie de son bras gauche. Voici la vérité sur ce cas pathologique: le bras malade est d'environ 4 pouces plus petit que l'autre; il est frappé de paralysie et occupe invariablement la position en angle droit, la main ramenée vers la poitrine. Le pouce de la main est seul mobile; les autres doigts sont soudés ensemble; la main est toujours gantée et tient parfois entre le pouce et la main rigide le bâton de maréchal.

Comment le kaiser peut-il manger? On lui a confectionné un couvert spécial: la fourchette est doublée d'un couteau qui lui est superposé; ce couteau fonctionne par une pression pendant que la fourchette maintient le morceau à découper.

Guillaume II adore les pommes, mais couper le fruit, il doit faire appel au concours d'un domestique spécial qui coupe en quartier et épluche la pomme.

## LEURS JOURNAUX

L'ANNÉE dernière, le nombre des journaux et périodiques qui paraissent dans l'empire allemand a baissé de 1225.

Depuis le début de la guerre, avoue le *Taegliche Rundschau*, trois mille journaux ou périodiques ont cessé de paraître. De plus, le *Lokal Anzeiger* nous apprend que le gouvernement allemand a décidé de créer un office impérial de la presse, destiné à réglementer la consommation du papier.

Si la production ne suffit pas, le format actuel des journaux sera diminué par ordre. La création de nouveaux journaux est interdite.

## BRAVES AVEUGLES

IL existe à Worcester (Angleterre), un groupement de boy-scouts qui est uniquement composé de jeunes garçons aveugles.

Ces enfants, vigoureux et entraînés à tous les exercices athlétiques compatibles avec leur infirmité, ont été dressés à remplir les fonctions d'éclaireurs.

Il paraît qu'ils s'en acquittent fort bien et que leur concours est particulièrement efficace pendant la nuit, où ils ont été capables de signaler des sons et des bruits de pas que leurs camarades doués de la vue n'avaient pas entendu.

## PERROQUETS CONTRE ZEPPELINS ET AÉROPLANES



ON prétend que les perroquets ont l'ouïe très fine et une faculté particulière pour deviner l'approche des ballons et aéroplanes.

Avant même que tout oeil humain ait pu découvrir au loin la forme d'un aéroplane ou ballon le perroquet donne le signal d'alarme, s'agite violemment et pousse des cris aigus.

En France il a été observé que les oiseaux aident beaucoup les artilleurs à découvrir l'emplacement de l'artillerie ennemie cachée.

Ces oiseaux effrayés par le bruit du canon que l'on vient de tirer à proximité duquel ils se trouvent perchés, s'envolent en groupe serré dans un autre endroit; le calme étant revenu, ils reviennent à leur premier emplacement.

L'observateur exercé et attiré par ces mouvements, a vite fait de découvrir avec sa jumelle la cachette de l'ennemi découvert.

## HISTOIRE D'UNE TÊTE DE VEAU



L'ingéniosité des savants teutons se donne en ce moment carrière dans le domaine des victuailles: ils opèrent sur la paille hachée, les vieux os, la gélatine, etc. Mais leurs essais ne semblent pas heureux et les Boches sont fort mécontents.

Ces gens-là ne savent point prendre légèrement leurs malheurs; les Parisiens, pendant le siège, surent au moins montrer de la belle humeur, tout affamés qu'ils fussent. Il y a, à ce propos, une anecdote que Victorien Sardou contait volontiers et que voici:

C'était dans les derniers jours du siège. Quelques littérateurs se réunissaient chez Brébant, le "restaurateur des Lettres", comme on l'appelait, et y mangeaient à l'infortune du pot, pourrait-on dire. Un jour, l'un d'eux arriva, portant une superbe tête de veau, qu'il avait dénichée chez un obscur tripier et payée au poids de l'or. (L'or était, alors, à Paris, moins rare que le veau). Les convives, joyeux, s'apprêtent à savourer ce régal inespéré; Brébant, majestueux, confie l'objet à son chef... Quelques instants s'écoulent, et le chef apparaît; il vient annoncer qu'il ne retrouve plus la tête de veau dans la marmite.

On se rend en corps à la cuisine et "de là, comme dit la chanson, à l'évidence"; la tête de veau avait fondu; c'était une imitation fabriquée par un sculpteur sur gélatine!

Et les convives, ce soir-là, mangèrent aussi mal qu'à l'ordinaire, mais plus gaiement, car, de leur déconvenue, ils surent,

en vrais Parisiens et en vrais Français, tirer le sujet de mille propos plaisants et joyeux.

## TRANSMISSION DU SON

À propos du son du canon des Flandres, qu'on entend, paraît-il jusque dans certains comtés de l'Angleterre, de savants académiciens ont fait récemment de nombreuses communications.

Néanmoins, il est généralement peu connu que le son se propage beaucoup plus loin *sous l'eau* qu'à l'air libre.

Une cloche, que l'on pourrait entendre sur terre à 5 milles, se ferait entendre, si elle était immergée, à plus de 40 milles. C'est d'ailleurs sur ce principe que sont basées les cloches sous-marines, dont on recueille le son à l'aide de microphones immergés sous la surface de l'eau.

## LE PATRIOTISME DES JUIFS



Le Dr Max Nordau, écrivain Hébreu, nous étonne en nous apprenant qu'il y a plus de 700,000 de ses compatriotes qui se battent en ce moment dans les rangs des soldats tant alliés qu'ennemis.

Il nous dit que plus de 60,000 sont déjà tombés sur le champ de bataille; que des milliers ont été décorés; que plus de 2,000 croix de la Légion d'Honneur, médailles de guerre et militaires ont été gagnés par eux. Trois croix Victoria et de nombreuses distinctions de service d'ordres et de conduite pour bravoure ont été accordées à eux, en Angleterre ainsi que plus de 8,000 croix de fer par les boches, aux soldats juifs engagés dans leurs rangs.

## LA MAISON ROULANTE DU POLONAIS

LES Prussiens prétendent qu'ils veulent libérer la Pologne. Or, les journaux illustrés de 1907 nous content une anecdote, qui n'est qu'un épisode de l'implacable duel engagé entre le gouvernement allemand et la malheureuse Pologne.

Drzymata, paysan polonais, avait acheté une pièce de terre de trois arpents. Il voulait y édifier une chaumière, mais l'administration, armée d'une loi de circonstance, défendit au nouveau propriétaire de bâtir.

Voulant occuper quand même le terrain péniblement acquis, Drzymata eut recours à un expédient: il se procura une roulotte assez confortable, l'installa dans son enclos et y vécut en paix.

Du coup, le paysan devint célèbre; il personnifia la résistance spirituelle à la tyrannie, et la photographie de la maison roulante s'est vendue à des milliers d'exemplaires.

## UNE DECORATION

LE Congrès des Etats-Unis n'a jamais créé qu'une seule médaille militaire destinée à récompenser les actes de bravoure sur le champ de bataille. Elle est la seule distinction que les soldats américains puissent se voir attribuer. Elle est en bronze comme la croix de guerre française; son attribution doit faire l'objet d'un vote spécial du Parlement. Elle n'entraîne aucune pension. Sa plus grande originalité, sans doute, c'est qu'au lieu d'être remise avec pompe, au cours d'une cérémonie, comme cela a lieu en France, elle est simplement envoyée par la poste au titulaire.

## LA CORRESPONDANCE DES SOLDATS ANGLAIS

ON sait qu'en temps normal, l'Angleterre venait en tête de toutes les nations du globe au point de vue des échanges postaux.

On ne s'étonnera pas qu'il en soit de même pour la correspondance des soldats sur le front.

Ceux-ci n'envoient pas moins de cinq millions de lettres par semaine à leurs familles et amis, lesquels leur en retournent dix millions et leur adressent, par surcroît près de 750,000 colis dans le même laps de temps. Le transport de ce gigantesque monceau de paquets et de lettres nécessite trois trains complets tous les jours.

— o —

## GRADES FEMININS



LA Croix-Rouge forme une sorte d'armée féminine.

Dans certains centres, on donne à ces dames des grades; il y a des colonnelles, des commandantes ou des capitaines.

Le plus amusant, c'est que certaines colonnelles ont des maris au front qui sont "biffins" de 2e classe et que certaines soldates ont des époux colonels, voire même généraux.

Espérons que les colonnelles ne font pas trop sentir à leurs époux-soldats leurs galons.

— o —

## LA GRACE DE SAINT-ANDRE

UNE particularité curieuse est attachée à la Croix de Saint-André, que décerne le tsar de Russie. Le titulaire a le droit de demander au souverain la grâce d'un condamné à mort ou au bague perpétuel.

## QUELQUES DEVISES



• LES familles aristocratiques de l'Angleterre portent souvent dans leurs armoiries des devises françaises. Elles viennent soit de l'époque où les Normands envahirent la Grande-Bretagne, soit des temps plus rapprochés où les Anglais occupèrent une partie de notre sol.

La devise du duc de Newcastle est : "L'ayauté n'a honte"; celle du duc de Somerset : "Foy pour devoir"; celle du duc de Montrose : "Ne oubliez"; celle du comte de Derby : "Sans changer"; celle du comte de Suffolk : "Nous maintiendrons", celle du comte de Falsmouth : "Patience passe science"; celle de lord Kilmaine : "Suivéz raison"; celle du marquis d'Ormond : "Comme je trouve"; celle du marquis de Winchester : "Aimez loyauté", etc.

On pourrait citer cent devises en notre langue. Celle du prince de Galles, prise au vieux roi de Bohême par le Prince Noir à Crécy (1346), est allemande : "Ich dien", c'est-à-dire : "Je sers".

— o —

La traversée du Sahara vient d'être heureusement effectuée par un anglais, M. Ham Vischer, qui était parti de Tripoli.

## NOUVEAU TYPE DE BATEAU

UN bateau d'un nouveau type, arriva récemment à Christiania, capitale de la Norvège, et port sur le Skager-Rack, où il jeta l'ancre.

Ce fut une vraie curiosité, attendu que c'était le premier bateau en béton construit jusqu'ici.

Comme forme, le vaisseau ressemble à une barge, et exception pour la charpente qui est en fer, le reste est en béton, beaucoup plus solide et plus résistant que l'acier, le fer ou le bois, et par conséquent d'une plus grande sûreté.

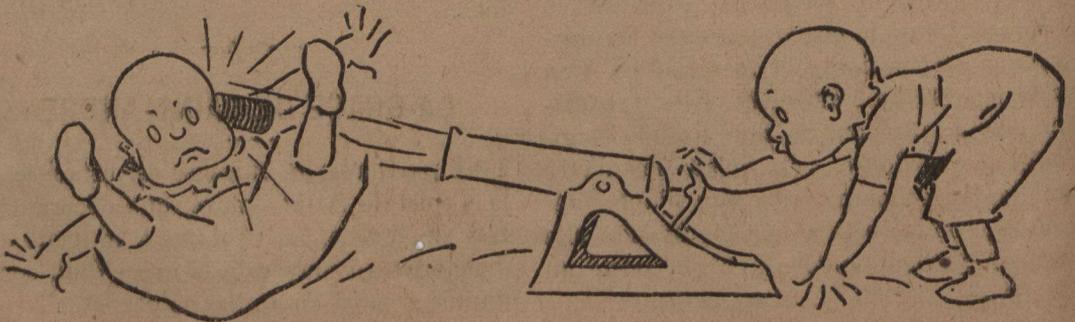
Les résultats ayant été concluants, on a jugé de contruire des vaisseaux, du même genre de 15,000 à 20,000 tonnes qui serviront de bateau de passeur pour transporter des trains entiers, de Norvège en Angleterre.

L'inventeur, M. Fourgner Nicolai prétend que des vaisseaux du plus fort tonnage peuvent être construits sur ce plan et marcheront comme les autres navires à voile ou à hélice.

Les experts disent qu'une révolution est en train de se faire dans l'art de la construction navale.

— o —

On s'est servi d'aiguilles modernes pour la première fois en 1545.



## LES CANONS MONSTRES

POUR la création des divers types d'artillerie lourde et d'artillerie lourde fixe, raconte un officier français, les Alliés se sont trouvés en présence de problèmes très différents. Dans l'artillerie lourde moderne, il a fallu créer, adopter puis fabriquer des pièces nouvelles. Dans un domaine comme dans l'autre, on a dû tout improviser. Aussi, est-ce naturellement là que se porte encore leur principal effort. C'est là que, de semaine en semaine, de mois en mois, notre offensive deviendra plus puissante, avec des moyens d'action qui se sont déjà développés, et qui se développent encore de jour en jour. Permettez-moi de ne vous citer aucun chiffre, mais laissez-moi vous affirmer que nous allons sans cesse à une amélioration constante. Et c'est ce qui nous permet d'espérer logiquement, à chaque offensive nouvelle, un résultat meilleur et plus décisif. C'est là qu'on gagnera la guerre.

"Au contraire, dans l'artillerie lourde fixe, nous nous sommes trouvés en présence de pièce d'artillerie déjà existantes, à peu près en nombre suffisant pour l'emploi qu'on en peut faire. Il était en effet, en France, une artillerie lourde que l'on n'avait cessé de fabriquer, l'améliorant sans cesse, augmentant sans cesse les calibres, les portées et les vitesses de tir. C'était l'artillerie de marine, dans laquelle nous étions arrivés, avant la guerre, aux modèles de canons de 340 mm., employés sur les cuirassés.

Nous avons également les batteries côtières avec d'autres modèles et des modèles analogues. Ainsi donc, et sans même

remonter aux vieilles pièces de très gros calibre comme les 420mm., des types *Requin* et *Cairman*, nous possédions, soit dans les batteries côtières, que la maîtrise des mers rendait disponibles, soit dans les pièces de rechange des cuirassés modernes, un matériel excessivement riche, très puissant, facile d'ailleurs à transformer, dont certaines unités envoient des projectiles de près d'une tonne et dont d'autres ont une portée qui dépasse 20 milles. En effet, depuis la création du calibre classique de 305mm., dont le premier modèle, lançait déjà un projectile de 340 kilogrammes à une vitesse initiale de 780 mètres à la seconde (ce sont des chiffres classiques que vous trouverez partout), la marine française possédait ce qu'on peut appeler l'artillerie lourde fixe moderne.

"Il suffisait donc de l'adapter aux besoins de terre et de créer des espèces de "canonnières sur rails" permettant le transport rapide, la mise en batterie facile, l'avance possible, suivant celle de l'infanterie. C'est cette adaptation que nous allons voir."

### UN GÉANT DE L'ESPÈCE

Après ces explications, l'officier conduisit le correspondant de guerre, autorisé à faire cette visite, devant une installation de pièces de fort calibre "quelque part" sur le front français.

Le correspondant narre ainsi ce qu'il a vu :

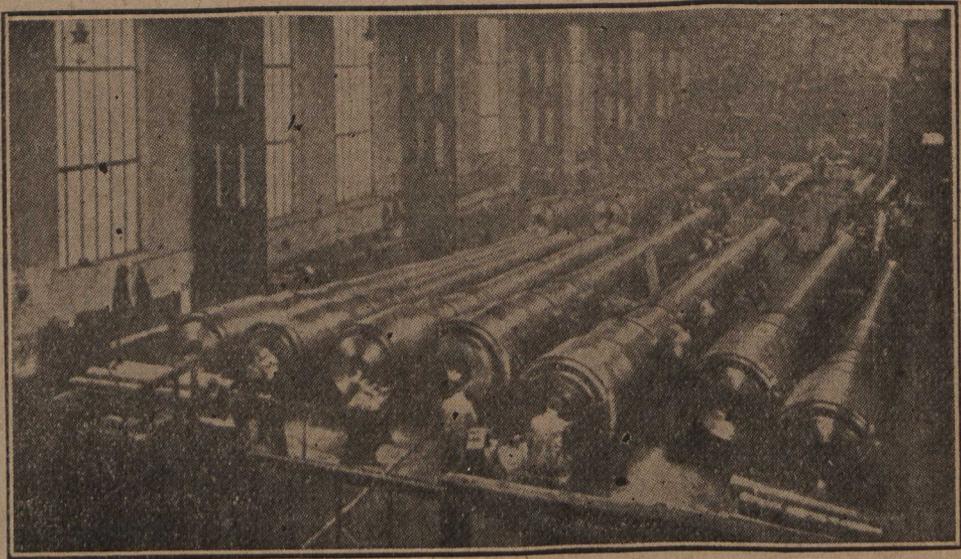
"Au bout d'une voie ferrée de largeur normale, soigneusement camouflée, invi-

sible du haut des airs, — nous le constatons par nos propres photographies, — voie le long de laquelle nous marchons, nous trouvons le monstre. Nous en verrons ainsi toute une série.

Sur son affût colossal posé sur les huit roues du boggie, dressé vers le ciel à 45 degrés, il a l'air d'un télescope géant qui jaillit de l'arche d'un pont métallique.

Le joujou, pièce, affût, wagon, pèse la bagatelle de 170,000 kilogrammes, (374 mille livres), et deux hommes, tournant une manivelle comme celle d'une pacifique pompe de jardin, font basculer sans

Une poussée, deux tours de clef, la culasse aux innombrables filets est fermée, après qu'on y a posé la gargousse. En moins de deux minutes, le coup est prêt. C'est beaucoup plus rapide qu'il en est besoin dans la réalité. Car certains de ces coups vont être tirés sur des buts fixes : gares, voies ferrées, ponts, à près de 18 milles. J'ai vu la photographie aérienne de deux tirs successifs réglés sur cette distance, et tous les points de chute des obus, en dehors des deux premiers projectiles de réglage, étaient dans un rectangle de 200 verges de long sur 100 de large. Ces



*Dans une fabrique de canons.*

effort le tube gigantesque, tandis qu'un homme, accroupi sur la culasse, suffit à le déséquilibrer.

Une petite grue démultipliée, qu'actionne un seul homme, enlève d'une espèce de tender blindé qui suit la pièce, un obus monstrueux de près d'une tonne, et vient le poser dans la glissière hémisphérique d'où il file automatiquement sur la cuiller de la culasse.

détails n'apprendront rien aux Allemands. Ils ont dû constater par eux-mêmes ! Je parle de ceux d'entre eux qui sont venus près...

Mais quels soins, quelle minutie pour arriver à cette précision incroyable !

Un personnel d'élite, officiers, sous-officiers et soldats, assure le fonctionnement de ce matériel de choix. Tous se sentent un peu les aristocrates du canon, et cette

juste fierté leur impose un sentiment plus étroit encore du devoir.

Voici des hommes qui, pour creuser leurs abris, installer la pièce et sa plateforme, amener les rails, ont atteint pendant cinq jours une moyenne personnelle quotidienne de trois verges cubes de terrassement.

Voici des officiers au travail. Avec ceux des pièces voisines, ils examinent des photographies de points de chute et reconstituent patiemment le détail des conditions spéciales de chaque coup, hausse, dérive, état de l'atmosphère, numéro du coup tiré dans la pièce.

D'autres établissent une plateforme et calculent les angles de rayonnement horizontal de tir, c'est-à-dire les buts possibles à atteindre, qui varient, avec les diverses distances permises, par l'angle de braquage vertical de la pièce, le terrain battu s'élargissant au fur et à mesure qu'on s'éloigne, à l'intérieur de l'angle maximum de déplacement horizontal du canon.

Je contemple ce paysage d'observatoire, ces savants praticiens courbés sur leurs feuilles, le tube géant à la hauteur d'un cinquième étage. Des oiseaux chantent dans le bois, le long de l'instrument de mort.

“Non, je n'ai jamais vu un Allemand, nous déclare le capitaine. J'opère à distance.”

Et il continue à regarder sa photographie. Il vit par la pensée à vingt-cinq kilomètres,

Plongé dans un calcul silencieux et froid.

C'est la guerre moderne.

— o —

Le drapeau actuel des Etats-Unis a été adopté par le Congrès en 1777.

## UNE POLICE AUXILIAIRE EN RUSSIE

La police auxiliaire à Pétrograd est ni plus ni moins qu'un corps de gardes particuliers qui est en même temps une force pour la sécurité du public.

Presque chaque maison importe en Russie, a un nombre plus ou moins considérable de domestiques appelés “dvorniks” ou hommes de cour. Ils coupent le bois pour le chauffage, apportent l'eau à la maison, balayent la neige et la poussière autour de la maison, portent les messages et par-dessus tout veillent sur la sécurité de l'établissement, aussi bien au dehors qu'en dedans.

Les maisons étant construites par bloc, on en compte ainsi de 20 à 30 dans chacun; le nombre total de cette force de police auxiliaire se chiffre jusqu'à 25,000; ils sont sous le contrôle directe de la police régulière.

Ainsi, lorsqu'il y a une bataille ou désordre quelque part, le policeman de fonction dans la rue, se rend sur les lieux du désordre et alors il appelle le “dvorniks” de la maison d'en face qui devront arrêter les perturbateurs et les amener à la station de police.

Durant la nuit les “dvorniks”, monteront autour de la maison, la garde à tour de rôle, malgré les intempéries de la saison, afin d'être toujours prêts d'arrêter les effracteurs et même au cas de besoin les criminels politiques.

— o —

Pour permettre aux aveugles de pouvoir gagner leur vie, les Japonais ont voté une loi ne permettant qu'aux aveugles de faire le massage. Par conséquent, un grand nombre d'aveugles sont établis comme masseurs.

## ENFANTS POSSEDES

LES Kassounas-Bouras ou, par simplification, les Kassonbouras, population noire très dense qui vit au Soudan, au Sud de la Volta Rouge, dans le Gourounsi, est très superstitieuse et croit aux mauvais esprits.

Il y en a partout des mauvais esprits. Ils gîtent sur les arbres, ils se promènent dans la brousse. Ce sont eux qui produisent le vent, le grand vent de tempête qui précède les tornades. Ils sont si méchants pour les hommes qu'ils s'efforcent d'empêcher la pluie de tomber en soulevant des tourbillons de poussière. La pluie, au contraire, c'est le dieu bon, le dieu du ciel, Oué, qui la fait tomber pour le bien de l'humanité.

Ce sont souvent des voleurs que ces mauvais esprits; ils pillent le mil que les indigènes ont récolté. Heureusement qu'on sait les en empêcher; il suffit de placer des gris-gris spéciaux sur les graines et ils n'y toucheront pas.

L'homme, en venant au monde, incarne un esprit, mais ce qu'il y a de pire, c'est que certains enfants, au lieu d'être, à leur naissance, l'incarnation d'un esprit tranquille et respectable, comme un ancêtre ou un parent, sont l'enveloppe d'un esprit méchant et vindicatif.

On reconnaît cette tare fatale à des signes certains. Comme nous l'apprend M. Louis Tauxier, qui a si bien étudié les peuples noirs du Mossi et du Gourounsi, l'enfant mauvais esprit se reconnaît à ce qu'il pleure tout le temps, à ce qu'il ne reste jamais tranquille, à ce qu'il a des dents dès le jour de sa naissance, à ce

qu'il monte sur les toits ou se livre à toute autre excentricité semblable. Quand de tels faits se produisent, on conduit l'enfant au voro, ou sorcier, pour prendre une consultation.

Celui-ci sait à quoi s'en tenir, car les objets sacrés lui parlent; il les consulte au moyen d'un bâton et de petits cailloux. Si le voro reconnaît, par les réponses de son bâton, que l'enfant est un mauvais esprit, alors il faudra le sacrifier. On le confie à un homme du village dont c'est le métier, qui l'emène sur une colline voisine et le tue; on paie le service de cet exécuter en lui donnant un daba, c'est-à-dire une pièce de monnaie, et deux poulets. Si on ne se débarrassait pas de l'enfant, tôt ou tard, il ferait mourir son père ou sa mère. Il paraît cependant que les enfants mauvais esprits deviennent moins nombreux, de sorte que ces sacrifices sont moins fréquents.

Il faut savoir que chez les noirs, en général, les mauvais esprits ne sont pas d'une nature distincte des bons esprits. Ce sont d'anciens bons esprits dont la postérité a été détruite et à qui on n'offre plus de sacrifices depuis longtemps; ils ont été dispersés, et sont devenus errants, affamés et mauvais. Mais malheur à l'enfant en qui ils viennent à s'incarner!

— o —

Le saumon, lorsqu'il s'agit de distance courtes, est le poisson qui nage avec la plus grande rapidité, on a calculé que sa vitesse est à peu près de 35 milles à l'heure.



## OISEAUX GEANTS



IL existe dans le centre de l'Asie, dans les hautes forêts de l'Inde et les monts Himalaya d'énormes oiseaux caractérisés par la forme de l'appendice qui surmonte le bec. Cet appendice grand, haut, large, part du premier tiers du bec et recouvre une grande partie antérieure de la tête; il est tronqué en arrière et présente en avant deux pointes.

Le Jardin Zoologique d'acclimatation de Paris a possédé, s'il ne les possède pas encore, deux de ces oiseaux que l'on connaît sous le nom savant de "dichocerus-bicornus".

Ces oiseaux d'une grande valeur, au plumage merveilleux, étaient installés dans la travée centrale de la galerie des oiseaux.

## UNE SUPERSTITION DES ESQUIMAUX

DEPUIS de longues années, les commerçants de fourrures remarquaient que toutes les peaux d'ours polaires qu'ils recevaient avaient le nez enlevé. Un commerçant de Londres a découvert la raison de ce fait. Cela provient de ce que tous les Esquimaux croient que s'ils tuent un ours blanc sans lui couper le nez et sans le jeter à l'eau, il lui arrivera malheur dans l'année.

## POISSONS DANS UNE MINE D'OR A 3,800 PIEDS

ON vient de découvrir à 3,800 pieds de profondeur, dans une mine d'or du Transvaal, des poissons vivants. Ce sont des barbeaux de 6 à 12 pouces pesant chacun une livre à peu près. On ne peut vraiment s'expliquer la présence de ces poissons dans cette mare d'eau à une telle profondeur; c'est un véritable mystère!

En été, on a vu des grenouilles s'approcher de ce puits et sauter cette terrible hauteur, pour retomber au fond, dans l'eau qu'elles semblaient rechercher.

## UNE REMARQUABLE COINCIDENCE

ON rapporte que dans une certaine rue, à Southampton, il y a deux maisons assez importantes qui furent bâties en même temps (environ 100 ans auparavant), et dans le jardin de chacune fut planté (probablement le même jour) un mûrier. Un fait singulier à rapporter, c'est qu'un lundi matin, lorsque tout était calme—qu'il n'y avait pas de vent, ni pluie, ni nuage, ni éclair, ni de tempête—une grosse branche, pesant au-dessus d'une tonne, tomba presque simultanément des deux arbres, bien qu'ils soient éloignés d'une distance assez grande et que ni les branches ni les racines ne touchent à l'un et à l'autre.

## UN PALAIS COUTEUX

LE palais de Versailles, près de Paris, est paraît-il, le palais le plus coûteux qui ait jamais été construit, si on le compare à ceux de même grandeur. On dit que Louis XIV pour empêcher que l'on sache jamais les sommes colossales qu'il avait employées à sa construction, jeta au feu tous les documents qui y étaient relatifs.

— o —

## UN LAC ETRANGE

AU Colorado, il existe un lac immense, dont la surface des eaux est recouverte d'une épaisseur de terrain d'environ 18 pouces.

Sur ce sol l'on cultive du blé et la fertilité est telle que l'on récolte une moyenne de 30 minots à l'acre.

Au temps des moissons, les moissonneurs s'amuse à pêcher; ils n'ont qu'à faire des petits trous à travers la croûte de terre qui recouvre l'eau pour faire de vraies pêches miraculeuses.

— o —

## L'EPIGRAMME

L'EPIGRAMME est une petite pièce de vers qui se termine par un trait piquant, malin; ou encore un mot jeté dans la conversation ou dans un écrit et qui exprime une critique vive, une raillerie mordante.

Comme exemple, en voici un curieux, qui dit, avec esprit, une vérité que l'on constate malheureusement trop souvent.

Les amis de l'heure présente  
Ont le naturel du melon,  
Il faut en essayer cinquante  
Avant d'en rencontrer un bon.

— o —

## L'EPREUVE DES MONTRES A GREENWICH



A l'observatoire Royal de Greenwich, on fait subir aux chronomètres destinés à la marine une épreuve terrible, que bien peu y résistent. Il faut pour qu'une montre de précision dite "chronomètre" résiste à ces épreuves, qu'elle soit d'une fabrication irréprochable et faite avec des matériaux de premier choix.

Il y a constamment environ 200 montres en observation et toutes sont destinées à la marine.

Une fois chaque année on donne à tous les fabricants de montres du Royaume la possibilité d'envoyer quelques-uns de leurs chronomètres pour les soumettre à ces épreuves si dures.

Pendant ces concours, les chronomètres sont exposés à toutes sortes de variations de température. Elles sont chauffées dans des fours à une température capable de faire fondre une soudure. La chaleur de ces fours est telle que les montres mal confectionnées tombent en pièces pendant cette épreuve. Au sortir de ces fours, les montres sont plongées dans un bain d'alcool dont la température a été abaissée à 40 degrés de froid.

La fabrication de quelques-uns de ces chronomètres est si parfaite que même ces variations si grandes de température ne peuvent leur faire subir la plus petite variation.

— o —

Les autorités de Melbourne, à l'instar des américains, ont adopté le système du sifflet postal. Le facteur désormais ne délivre plus de lettres à aucune maison située au-delà de 45 verges de la rue.

# LE SOLEIL FOURNISSEUR D'ELECTRICITE

ACTUELLEMENT l'électricité est d'usage courant dans les villes et dans de nombreuses campagnes et l'on peut constater que cet usage devient plus populaire de jour en jour.

Un grand progrès a été accompli lorsqu'on a utilisé les chutes d'eau pour actionner les dynamos productrices de courant au lieu d'employer des machines à vapeur dispendieuses comme entretien.

Tout le monde pourtant n'a pas une chute d'eau à sa disposition et si le Canada est particulièrement riche sous ce rapport, beaucoup d'autres pays doivent avec le système d'aujourd'hui, continuer à employer les engins à vapeur pour produire la force industrielle et la fameuse lampe à huile pour s'éclairer.

Et pourtant, il y a dans l'espace une réserve énorme d'électricité inutilisée ; pour parler le langage technique, il y a des millions, des milliards de watts qui se perdent sans profit pour personne alors qu'ils pourraient alimenter de lumière et de force motrice le globe terrestre tout entier.

Le merveilleux producteur dont on néglige ainsi la contribution gratuite, c'est tout simplement le soleil.

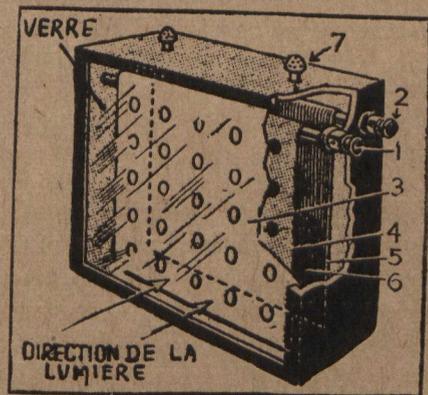
Il ne se borne pas à nous réchauffer et à nous éclairer pendant le jour, il nous envoie, en même temps que ses rayons de quoi éclairer nos maisons et nos rues à bon compte pendant la nuit et faire fonctionner tous nos machines pendant les heures de travail.

Par des procédés scientifiques d'une absolue précision, on a calculé la quantité

d'électricité que le soleil nous envoie ou, plus exactement, que ses rayons peuvent développer à la surface de notre planète. Elle est très importante et nous en donnerons une idée par ceci : par une journée claire où le soleil brille bien, les rayons lumineux qui arrivent sur chaque pouce carré de notre tête sont d'une énergie équivalente à celle d'une lampe nitrogène de une bougie.

Ceci revient à dire qu'une petite surface de huit pouces par cinq peut fournir la lumière à une ampoule de 40 bougies bien suffisante dans la pratique pour éclairer un appartement.

Maintenant, il s'agit de recueillir cette électricité et c'est là le problème qui est, paraît-il, résolu.



1 et 2, Bornes pour les fils. 3, Côté en verre. 4 et 5, Plaques de cuivre, 6, eau salée. 7, dégagement des gaz.

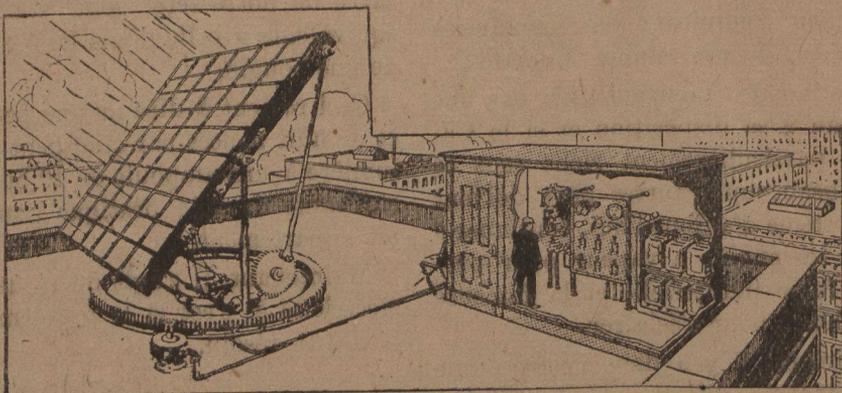
Le transformateur nécessaire est assez compliqué. Il se compose en principe d'un

récepteur de rayons et d'accumulateurs de courant obtenu.

Le récepteur est formé de cellules plus ou moins nombreuses construites comme suit: Deux plaques de cuivre percées de trous sont immergées dans de l'eau salée, le tout est contenu dans une boîte bien étanche dont un des côtés — celui qui sera exposé à la lumière — est en verre. Le sommet de cette boîte comporte deux dégagements pour les gazs qui peuvent se produire et sur un côté, deux bornes de

bon fonctionnement de l'installation, c'est d'avoir le système de cellules toujours bien face au soleil de manière à ce que les rayons de celui-ci viennent le frapper perpendiculairement. On y arrive sans difficulté grâce à un système d'engrenages mûs par un mouvement d'horlogerie comme certains télescopes ou, plus simplement par un gardien.

Si cette invention se généralise, ce qu'il faut souhaiter, nous verrons alors les toits



L'INSTALLATION COMPLÈTE. On voit à gauche, un récepteur formé de 60 cellules et supporté par un système d'orientation. A droite le logement des accumulateurs.

cuivre servent à fixer les fils reliant la cellule aux accumulateurs.

Une cellule ayant 3 pouces par 4 donne un volt et un dixième et un peu plus d'une ampère. En accouplant les cellules, à la façon de piles ordinaires, en tension ou en débit, on augmente à volonté le voltage ou l'ampérage.

Les accumulateurs emmagasinent le courant obtenu et le régularisent pour l'usage, de sorte qu'il est très facile d'utiliser pendant la nuit l'électricité reçue pendant le jour même plusieurs semaines auparavant.

Un point important à observer pour le

de nos maisons se meubler de ce nouvel ornement.

Cela ne sera, en tout cas, pas plus disgracieux que certaines tanks à eau dont la solidité n'est pas toujours absolue...

— o —

La couronne royale de Hollande qui a été volée en 1829, vaut 600,000 dollars. Elle fut retrouvée deux ans après, et les voleurs furent arrêtés en Angleterre. Plusieurs diamants et pierres précieuses manquèrent mais furent également retrouvées peu après, près de Bruxelles où on les avait enterrées.

# SUPERSTITIONS POPULAIRES

UNE des choses les plus anciennes est peut-être la superstition et quoique beaucoup de présages ont cessé d'avoir une certaine influence sur les esprits, il y en a encore une quantité qui, malgré qu'ils soient très anciens, produisent un effet sur certaines gens. Nous vous donnons ci-dessous une série de ces préceptes qui, pourtant, tendent à disparaître, mais très lentement :

Mariée en gris, vous vous en irez bien loin.

" " noir, vous regretterez le célibat.

" " brun, vous vivrez hors ville.

" " rouge, " demanderez à mourir.

" " vert, honteuse d'être vue.

" " jaune, honteuse de votre mari.

" " bleu, votre mari sera fidèle.

" " rose, votre caractère deviendra  
[mauvais.

" " blanc, vous avez bien choisi.

Si vous vous mariez le lundi, c'est la prospérité; le mardi, la santé; le mercredi, est le meilleur jour; le jeudi, se sont les revers; le vendredi, des pertes; le samedi, pas de chance du tout.

Une femme se mariant en Janvier sera une bonne ménagère et aura bon caractère.

Celle se mariant en Février sera une bonne et gentille femme ainsi qu'une mère dévouée.

Si c'est en Mars qu'elle se marie elle sera une bavarde invétérée, cherchant querelle à chaque instant.

Si c'est en Avril elle sera volage mais d'assez bonne apparence.

Si elle se marie en Mai, elle sera élé-

ganté, aimante et susceptible d'être heureuse.

Si c'est en Juin, elle sera impétueuse et généreuse.

Si c'est en Juillet, elle sera élégante, mais d'un caractère fort changeant.

Si c'est en Août, elle sera aimante et pratique.

Si c'est en Septembre, elle sera discrète, affable et aimée.

Se mariant en Octobre, elle sera jolie, coquette, aimante mais jalouse.

Si c'est en Novembre, elle sera généreuse, gentille mais vite emportée.

Si, enfin, c'est en Décembre, elle aimera les nouveautés, sera agréable mais extravagante.

Une fiancée ne devrait jamais achever complètement son trousseau avant le moment de la cérémonie nuptiale ce qui, paraît-il, ne porte pas bonheur.

Le fiancé qui désire être heureux ne devra pas regarder sa fiancée, revêtue de ses vêtements de mariage, avant d'arriver à l'autel.

Si on trouve une araignée sur la robe de la mariée, c'est un signe qu'elle sera heureuse.

Il est également considéré comme porte malheur lorsque, lors de la répétition théâtrale, l'artiste répète les derniers mots de son récit avant la première. D'habitude il remplace les derniers mots par une phrase quelconque n'ayant aucun rapport avec le reste. S'il prononçait la fin réelle, sa pièce serait d'avance "condamnée".

Certains artistes considèrent comme un mauvais présage s'ils ont le malheur d'ou-

vrir un parapluie sur la scène lors d'une première. D'autres artistes croient que même s'ils ouvrent leur parapluie à l'intérieur du théâtre, ne fût-ce que pour le faire sécher, cela leur porte malheur.

Il est considéré comme un mauvais présage si une dame laisse tomber un de ses peignes au théâtre, si on renverse du vin ou si on casse un bouchon dans le goulot d'une bouteille.

Si une artiste, en route pour le théâtre, se voit obligée de retourner chez elle pour prendre un objet oublié, cela signifie qu'elle oubliera une partie de son rôle.

Ce sont surtout les choristes qui croient que, lorsqu'elles voient passer deux personnes sur un escalier, c'est un signe de malheur, même de mort.

Le mois de mai, est toujours par les superstitieux, considéré comme étant malheureux pour les mariages. Ils croient aussi que le fait de changer la date d'un mariage, une fois qu'elle a été fixée, est également un mauvais présage.

Si la fiancée aperçoit son fiancé avant que lui ne la voit, c'est elle qui sera la maîtresse et mènera.

Si l'anneau de mariage tombe des mains d'un fiancé des déboires matrimoniaux s'en suivront.

Heureux est le couple sur lequel brille les rayons ardents du soleil. La pluie, au contraire, porte malheur. En Allemagne, pourtant la fiancée prie pour avoir de la pluie car "chaque goutte lui apporte une nouvelle joie".

Si la fiancée peut arriver à verser quelques larmes le jour de son mariage cela lui portera bonheur.

Un verre ou un objet quelconque en porcelaine cassé le jour de la cérémonie nuptiale est reconnu comme porte-bonheur et comme empêchant la désunion par le divorce.

Beaucoup de femmes ne veulent, à aucun prix, enlever leur bague de fiançailles ou leur anneau de mariage, dans le premier cas elle croient que cela prédit la mort d'un des mariés et dans le second la mort du mari.

La fiancée qui fait de beaux rêves la nuit précédant son mariage sera sûrement heureuse.

Un télégramme remis à l'un des mariés, pendant qu'ils se rendent à l'église, est un signe de malheur.

Si une mariée superstitieuse rencontre un cercueil pendant son voyage de noce elle ordonnera immédiatement au chauffeur de faire demi-tour.

Si une jeune fille désire vivement se marier elle ne devrait jamais s'asseoir sur une table car cela pourrait être une entrave à son mariage.

Une jeune fille ayant été trois fois demoiselle d'honneur ne se mariera jamais.

Certaines jeunes filles croient que si elles saluent trois fois une nouvelle lune cela leur apportera un nouvel amoureux.

— o —

## L'USAGE DE LA DYNAMITE DANS LA PLANTATION DES ARBRES

Le rôle important joué par la dynamite dans la grande guerre actuelle, nous fait oublier parfois les services qu'elle peut rendre à l'homme dans l'accomplissement de ses travaux manuels.

Chaque jour, l'expérience nous fournit des méthodes nouvelles de son emploi.

La plus récente consiste dans son emploi pour la plantation des arbres.

Un agriculteur qui avait décidé de planter 4,000 pommiers, ne pouvait trouver la main d'oeuvre nécessaire pour réaliser son entreprise, en temps convenable. Il eut alors recours à la dynamite.

## CHACUN A SA MANIERE . . .

---

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements, depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est : intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne : de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

Il installa un engin-à-gazoline de 2½ forces sur un léger wagon de ferme, de manière à pouvoir opérer une tarière.

Au moyen de cet appareil, deux hommes purent percer autant de trous en un jour que 30 personnes auraient pu en faire dans un même temps au moyen d'une pelle et d'un pic.

Dans ces trous, on introduisait de la dynamite, qui en faisant explosion, produisait une excavation assez profonde pour y planter le pommier.

Par ce moyen, le travail fut terminé en quinze journées de travail de neuf heures chacune.

Le cultivateur qui voudrait épargner du temps et de l'argent, ferait bien de tenter cette expérience, dans la plantation de ses arbres.

— o —

## RENDEZ VOS HABITS IMPERMEABLES

UN industriel français vient de découvrir une méthode, pour rendre les habits imperméables.

Ce procédé simple, durable et peu coûteux, qui n'endommage pas le drap, consiste en une solution d'un corps gras dans un liquide neutre, anhydre et volatil.

Procurez-vous de cinq à dix parties de suif que vous liquifierez dans une petite quantité de chloroforme. Délayez le tout dans 90 à 95 parties de gazoline.

Plongez l'habit dans ce composé, pressez-le ou remuez-le, pendant quelques minutes, tordez-le et faites-le sécher, en plein air.

Quand vous désirerez rendre imperméables des sacs, des guêtres ou des articles de draps grossiers, enduisez-les d'un mélange de talc à une solution de 50% de vaseline.

La vaseline rouge est la meilleure, coûte moins cher et donne une couleur khaki.

Cette pâte est applicable de la même manière que le cirage à chaussures. Frottez-la vigoureusement au moyen d'une brosse, de manière à ce qu'elle s'introduise, dans les pores de l'article, devant être mis à l'épreuve de l'eau.

On peut aussi rendre les chaussures imperméables. On parviendra à ce succès, en achetant n'importe quelle huile à propriétés imperméables et en l'appliquant sur vos souliers, après une course dans la neige ou dans la pluie.

La vieille coutume de frotter les chaussures au moyen du suif est encore bonne bien que les marques commerciales soient plus affectives.

Tentez l'expérience, il vous donnera de bons résultats... et les notes du médecin voisin ne vous troubleront plus.

— o —

## LE METAL MOU PEUT COUPER LE METAL DUR

UNE barre d'acier solide peut être coupée rapidement par un disque tournant de fer doux.

Ce phénomène est causé par la chaleur intense que produit la friction; la chaleur étant concentrée sur un seul point de la barre d'acier, la fonde, tandis que le disque en révolution, s'échauffe sur toute sa circonférence, laquelle est refroidie sans cesse par le courant d'air.

Un morceau d'acier d'un pouce et quart d'épaisseur est coupé en deux par un disque d'un pied de diamètre et d'une ligne d'épaisseur, en 8 à 10 secondes seulement si le disque tourne à la vitesse de 4,800 tours à la minute.

— o —

# GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

## RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

## CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

## EMPLOYÉ DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

## ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

## LE PLAPAO-PAD EXPLIQUÉ

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "O" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"C" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os du dos—partie du squelette qui donne la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

## FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT—ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

## ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieuse que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à  
**PLAPAO LABORATOIRES, Inc.,**  
 Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.  
 Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de  
 Mr. Stuart pour la hernie.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit  
 de Plapao.

## L'HOMME QUI AVAIT PERDU SA LANGUE

PEUT-ON oublier sa langue maternelle mais l'oublier à ce point de ne plus pouvoir dire *oui* ou *non* dans cette langue?

La question a été résolue par un important journal illustré de Brisbane, le *Queenslander*, qui rappelait dans un de ses numéros l'histoire la plus extraordinaire que nous ayons jamais lue dans cet ordre d'idées.

Nous ferons observer sans plus tarder qu'elle est strictement authentique dans ses moindres détails, appuyées comme elle l'est sur des documents officiels.

Une tribu de nègres australiens, réfugiée dans l'intérieur du continent, en une région d'un accès très difficile, était accusée de pratiquer couramment le cannibalisme.

Des tribus soumises avaient à se plaindre des incursions de ces anthropophages, qui enlevaient femmes et enfants pour les dévorer au cours de leurs effroyables orgies.

Longtemps, les sauvages bravèrent les efforts de la police rurale, qui se lançait périodiquement à leur poursuite, mais qu'arrêtaient les immenses déserts sans eau.

Depuis des années, le bruit courait qu'ils avaient à leur tête un homme de taille gigantesque, et de haute intelligence, à qui l'on attribuait les succès ininterrompues de la redoutable bande.

Avec les progrès de la civilisation, l'accès de leurs repaires devint plus facile. Le jour sonna enfin où des forces supérieures purent cerner la redoutable tribu et capturer la plupart des guerriers.

La rumeur populaire ne s'était pas trompée: leur chef était au nombre des captifs, et les vainqueurs admirèrent sa taille colossale. Ce géant mesurait 6 pieds et demi, avec une largeur d'épaules proportionnée à sa stature.

Mais la surprise des vainqueurs tourna à la stupeur quand cet homme, qui ne pouvait s'exprimer que dans le langage à peine articulé des indigènes, déploya sous leurs yeux un papier soigneusement enveloppé dans un morceau de cuir de kangourou.

Les armes de la couronne anglaise indiquaient nettement qu'il s'agissait d'un document officiel, et la date leur expliqua pourquoi l'encre avait tant jauni: il avait été signé trente-huit ans auparavant!

Et voici ce que disait en substance le document: M. William Buckley, ingénieur au service de la Couronne Anglaise, était chargé d'études topographiques dans l'arrière-pays de Port-Philip.

Sous les yeux stupéfiés des gendarmes australiens, le géant à la peau noirâtre heurtait de ses poings robustes sa large poitrine en s'interrompant pour montrer le papier, avec un air de proclamer:

"L'ingénieur de la Couronne Britannique dont parle ce document, c'est moi, moi! le sauvage qui se tient devant vous, aussi peu habillé que l'était Adam, le premier homme."

Soudain, un des spectateurs crut comprendre. Il se souvenait d'un récit entendu dans son enfance: un ingénieur anglais, réputé pour sa taille colossale comme pour son savoir, n'était jamais revenu

Maison Fondée en 1840

# E. AUGER

MANUFACTURIER  
ET MARCHAND

— de —

## HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

### EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin  
des

Suit Cases et Sacs de Voyages  
à des prix très réduits.

**148 rue Ste-Catherine Est**

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

## INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

Tordeuses à torchons, de plancher, depuis \$1.75 à .....	\$3.00
Torchons à plancher, 25c à .....	50c
Torchons avec manches, 35c à .....	90c
O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à .....	\$1.00
Poli à meubles .....	25c
Époussettes en plumes, depuis 50c à .....	\$1.50
Paillassons en acier, le pied carré .....	65c
Paillassons en cuir, depuis .....	\$1.75
Paillassons en coco, depuis .....	\$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



## L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMIT

52 BOULEVARD ST-LAURENT

TEL., MAIN 1914

d'une expédition dans l'intérieur, et l'on savait que lui et tous les membres de l'expédition, au nombre d'une trentaine, avaient été capturés et mangés par les sauvages.

On voulut l'interroger. Mais de ses gestes désolés, il faisait comprendre qu'il n'entendait plus le moindre mot de sa langue maternelle, et les sons rauques que rendait son gosier demeuraient inintelligibles aux Australiens. Et ce ne fut que deux ou trois mois plus tard, après un séjour à la ville voisine, que la mémoire lui revint, et qu'il put en anglais donner cette explication.

L'expédition qu'il dirigeait avait été surprise dans une embuscade par les sauvages, qui avaient mis à mort tous ses compagnons. Sa haute taille avait été sa sauvegarde. Impressionnée par son aspect, les cannibales l'avaient adopté comme membre de la tribu dont il était devenu le chef.

Pendant trente-huit années, il avait vécu la vie de ses nouveaux concitoyens, tout en gardant l'espoir de s'évader tôt ou tard vers la vie civilisée. Mais ce désir s'était émoussé à la longue, et il avait fini par admettre que sa première existence — celle de l'ingénieur — n'avait été qu'un songe.

— o —

Le coucou pond ses œufs à terre, puis ayant trouvé un nid de quelqu'autre oiseau, il en jette les œufs dehors pour y remettre les siens, qu'il y apporte dans son bec après quoi il laisse à l'oiseau étranger le soin d'élever les jeunes dont il ne s'occupe plus. Les parents-nourriciers sont généralement le moineau de haie, la bergeronnette, le pipit des prairies.

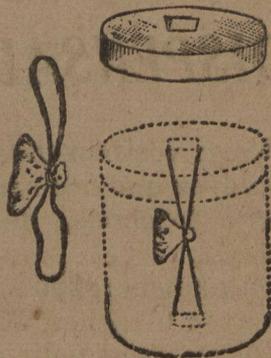
## COMMENT VOUS AMUSEREZ LE BEBE

Les mamans, en quête de jouets pour leurs bébés, peuvent, à peu de frais, trouver un moyen de divertir leurs enfants, en suivant les données suivantes :

Prenez une boîte ronde en métal, une en carton ou en bois fera l'affaire. Coupez le fond vers le centre, pratiquez alors vers le milieu du couvercle, une entaille rectangulaire de manière à obtenir deux parois que vous rabattrez extérieurement.

Attachez par le milieu, au moyen d'une bande élastique, un petit morceau de plomb, de telle forme qu'il restera suspendu, à l'extérieur.

Passez par l'intérieur, les extrémités de cette bande élastique à travers les trous et attachez les autres parois que vous avez rabattues.



Mettez le couvercle et poussez ces parois vers l'intérieur, de manière à ce qu'elles tiennent la bande élastique fermement.

Le jouet est alors terminé. Si vous le faites rouler sur le plancher, la pesanteur du plomb qui est à l'intérieur, entortillera la bande élastique qui en se détortillant, retournera la boîte d'où elle sera partie.

Le bébé en sera étonné et passera de moments agréables, qui vous permettront, Mesdames, de vaquer à vos occupations.

# GRATIS !

## EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

### ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

**Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard**

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p.m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

## LA PAUVRESSE ET LE KAISER

UNE anecdote très authentique rapporte qu'un jour l'empereur Guillaume reçut, des lèvres d'une pauvre femme, la preuve de la détermination française à ne jamais supporter le joug des envahisseurs.



*Cette boue-là s'efface!*

C'était dans un village de l'Aisne, un de ces lieux jadis paisibles et souriants où la misère et la désolation ont passé aujourd'hui: plus une maison, plus une chaumière debout, partout des ruines.

Le kaiser, qui était venu inspecter les opérations contre Soissons, vint à traverser à cheval la rue principal du bourg. Et sa monture, posant le pied dans une flaque d'eau, envoya un jet de boue sur la face d'une femme qui se trouvait à quelques pas. L'empereur des Huns eut un geste d'excuse.

Alors, cette simple femme des champs prononça un mot aussi simple que digne: —Peu importe, fit-elle, cela n'est rien. Et, regardant le kaiser en face, dans les yeux: "cette boue-là s'efface!"

Guillaume, qui comprend fort bien le français, saisit le sens de la leçon qu'on lui donnait.

En d'autres termes, on lui disait qu'il y avait des taches pires que celle que cause un peu de boue, qu'il y avait des crimes dont la honte ne s'effaçait jamais. Et, fronçant les sourcils, il tourna bride en frémissant sous l'insulte.

— o —

## LE PATINAGE A ROULETTES

NE permettez jamais à votre enfant, conseille un champion du patin à roulettes, de fixer ses patins comme la plupart des enfants le font ordinairement".

La plus grande partie des jeunes amateurs de ce sport les placent de manière à ce que les roulettes de devant atteignent l'extrémité de la chaussure, le plus possible; de cette manière l'enfant ne patinera jamais avec grâce et vitesse.

Le véritable moyen de bien fixer le patin est de placer les roues d'avant sous la plante des pieds.

De cette manière, l'amateur appliquera sa force à l'endroit précis où elle produira le maximum d'effet.

Le jeune patineur aura plus de confiance et se perfectionnera plus rapidement.



*Bonne manière de fixer le patin à roulettes.*

*Mauvaise manière de placer le patin à roulettes.*

En agissant ainsi, il se tiendra droit et deviendra un patineur gracieux, en peu de temps.

— o —

Ne contient pas d'Alun



Absolument Pure

POUR FAIRE DE LA  
BONNE PATISSERIE

DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA  
CELEBRE POUDRE  
A PATE

**COOK'S  
FRIEND**

Ne contient pas  
de substances  
nuisibles à  
l'estomac.

LEVE LA PATE  
ET LA REND  
POREUSE,  
LEGERE,  
DIGESTIVE  
ET DELICIEUSE

NOUVEAU PAQUETAGE  
FER-BLANC

Vendue maintenant en Boîtes de  
Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à  
Montréal par

**W. D. McLAREN, LIMITEE**

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

**LA REVUE POPULAIRE**

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom .....  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

## LE CANADA EST RICHE EN ASPHALTE

ON a beaucoup parlé des richesses forestières et minières du Canada, mais on a semblé porter peu attention à l'asphalte qui couvre le soi du Nord-Ouest Canadien.

Il y a quelques temps, cédant à la demande du Congrès International des bonnes routes, le gouvernement a chargé son département des mines de faire une étude de certains dépôts de sables qui couvrent une grande partie du sol du nord de l'Alberta.

Le résultat des recherches d'analystes compétents fut que ces matériaux ressemblent beaucoup à l'asphalte exploité par la City Street Improvement Co. de Santa Cruz, Californie. Ces dépôts d'asphaltes sont dans un rayon de 50 milles de Fort McMurray, à environ 250 milles de la ville d'Edmonton. On en trouve des centaines de gisements sur les côtes de l'Athabaska et de ses tributaires, sur une longueur de 177 milles, couvrant 500 milles carrés. L'épaisseur en est de 10 à 150 pieds.

La qualité de ces sables asphaltiques est très variable; mais, la plus grande partie pourrait remplir, les conditions nécessaires à un pavage, de haute qualité.

L'exploitation de cette nouvelle industrie serait donc une source de revenus extraordinaires pour le Canada et comblerait une grande lacune dans la construction des bonnes routes.

Elle éviterait en plus l'importation, qui coûte très cher et permettrait aux municipalités de construire des routes qui, tout en étant moins dispendieuses, seraient très durables.

## CE QUI ETONNE LES POISSONS

Si un plongeur, revêtu du scaphandre, reste un peu longtemps sans bouger, il est vite entouré d'une quantité de poissons curieux qui restent immobiles devant lui, la bouche grande ouverte.

On dirait qu'ils sont surpris et inquiets de voir dans les profondeurs ce nouvel habitant.

Parmi ces poissons il y a surtout des requins, mais ils sont incapables d'attaquer un homme ainsi protégé.

— o —

## L'EAU FRAICHE SANS GLACE



Au prix où est la glace, bien des gens devront se priver d'eau rafraîchissante durant les chaleurs de l'été.

Pour obvier à cet inconvénient tentez l'expérience suivante:

Achetez un tube gradué, en verre mince, chez

votre pharmacien.

Remplissez jusqu'à moitié avec du nitrate de sels ammoniacs, complétez avec de l'eau et bouchez bien votre tube. Agitez-le, jusqu'à ce que le sel soit bien fondu et ayez soin de bien assécher l'extérieur, afin qu'il n'y ait aucune trace de nitrate.

Placez cette solution dans un verre et brassez le tout au moyen du tube comme avec une cuillère.

L'eau est alors refroidie, rapidement.

Par ce moyen, non seulement vous contribuerez à la bataille contre les trusts, mais vous obtiendrez aussi de l'eau hygiénique et aussi froide que si elle avait été refroidie par la glace.

## LOUTRES ET CORMORANS DE PROIE

ENTRE tant de systèmes divers employés par les peuples primitifs pour pêcher ou chasser le poisson, depuis la simple sagaie jusqu'aux filets aux trappes les plus perfectionnés, il n'en est pas de plus curieux sans doute que ceux auxquels ont recours les pêcheurs chinois et hindous.

Les Chinois sont passés maîtres dans l'art de tirer de la mer leur nourriture quotidienne. C'est chez eux qu'on doit chercher les engins les plus ingénieux, et révélant une connaissance approfondie des moeurs des poissons. Mais ils usent en outre d'un procédé que l'on s'étonne de ne pas rencontrer chez d'autres peuples, c'est l'emploi du cormoran.

On sait que cet oiseau fait du poisson sa nourriture habituelle. Utilisant son adresse et son agilité comme les chasseurs du moyen âge utilisaient celles du faucon, les pêcheurs chinois ont dressé ce palmipède qui s'apprivoise facilement à chasser pour eux.

Au moment opportun ils lui rendent sa liberté et l'oiseau plongeant dans la mer a tôt fait d'y saisir un poisson; seulement comme il avalerait séance tenante, son maître prévoyant a eu soin de lui passer au cou un étroit collier d'osier. Ne pouvant avaler sa proie, il revient dans la barque à l'appel de son maître, et recommence quand on l'a dépossédé de son bien.

Dans un même ordre d'idées, les pêcheurs hindous du golfe du Gange dressent des loutres de mer à rabattre le poisson vers le rivage. Exécutant un mouvement tournant comme des chiens de berger chargés de ramener un troupeau de moutons, les loutres font fuir devant elles des bandes de poissons et, filets vivants les amènent sur le rivage.



## Voilette Pare-Brise

Idéale pour l'Auto.  
Protège la figure contre la poussière et le vent, tout en respirant librement. Munie d'une attache spéciale. Se porte avec ou sans chapeau.

— o —  
En marquisette, chiffon et voile, et dans toutes les nuances.

EN VENTE PAR

### Clear View PLUMMER wind & Dust Proof

## Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341



MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

## COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus en mai de chaque année aux divers centres d'examen désignés par la Commission du Service Civil. Les candidats heureux font leur entrée au collège le ou vers le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les formules de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval,  
Ottawa, le 11 mai 1917.

Le département ne paiera rien pour la publication non autorisée de cette annonce.

## EPROUVEZ VOS CHEVEUX

LA vignette ci-dessous vous montre de quelle manière vous pouvez connaître la qualité de vos cheveux.

Si vous constatez qu'ils tombent et qu'ils semblent perdre de leur force, c'est alors pour vous le moment de connaître leur vitalité.

Un cheveu fort pourra supporter 8 onces, un faible ne pourra soutenir que 3 onces. Dans ce dernier cas, voyez le spécialiste.



Un cheveu humain d'une force moyenne peut porter un fardeau de  $6\frac{1}{4}$  onces; et une tête contient une proportion de 300,000 cheveux.

La chevelure totale d'une femme a une force de soutien de 5 tonnes et cette puissance peut être triplée, si elle est tressée.

Les cordes des catapultes romaines étaient faites de la chevelure des esclaves et on rapporte que des Carthaginoises offrirent leurs luxuriantes chevelures, pour leur même usage, lorsque leur ville fut assiégée par les Romains.

Les pianos sont l'objet d'une industrie assez importante. La France en produit 15,000 par an. L'Angleterre 50,000, l'Allemagne 80,000, l'Amérique 250,000.

## UN CURIEUX PETIT POISSON

ON sait que les Kangourous femelles ont sur le ventre une espèce de bourse, pourvue d'une ouverture unique, et que cette bourse sert de refuge à ses petits qui s'y précipitent au moindre danger.

On avait toujours cru que le Kangourou était le seul animal qui avait cette particularité; mais on a découvert il y a quelques années un poisson doté d'une bourse semblable et qui sert aux mêmes fins.

Ce poisson, appelé *poisson-pipe* à cause de ses larges mâchoires, a une poche sous le ventre près du milieu de la longueur de son corps, mais à l'inverse de chez les Kangourous, c'est chez le mâle que se trouve cette particularité. Cette partie du corps du "poisson-pipe" est la seule partie de son corps qui ne soit pas protégée par les larges plaques dures qui remplacent chez lui les écailles de son armure protectrice.

Quand l'on capture un de ces poissons, si l'on fait tomber de sa poche pour les rejeter dans la rivière ses petits, ceux-ci semblent perdus et incapables de se sauver pour se protéger; mais si l'on rejette à l'eau le père, on voit immédiatement tous les petits se précipiter d'instinct vers lui et se réfugier dans sa poche.

Ces curieuses petites créatures ont la queue préhensible, ce qui leur permet de s'accrocher et de se fixer aux herbes marines pour éviter d'être entraînés au loin par les mouvements de la marée.

Le "poisson-pipe" ressemble beaucoup à l'anguille, il a environ un pied de long et un pouce de large; mais il en diffère par sa large mâchoire et par son genre spécial d'armure défensive indiquée plus haut.

**- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -**

Profitez-en pour vos achats du Printemps ;  
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

**PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;**

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,  
Chambre  
à Coucher,  
Salle à Manger  
Bibliothèque,  
Salon.*



*Spécial :  
Tapis,  
Prélart,  
Rideau,  
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS**

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

**THE J. S. PRINCE COMPANY**

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

## LES PLAISIRS DES ANIMAUX

Les animaux comme les gens ont leur plaisir et le manifestent.

On a observé que l'ours polaire, se baigne par propreté; nager et chasser dans l'eau est pour lui un autre plaisir.

Dans un jardin zoologique, on venait de renouveler l'eau du bassin; l'ours en manifesta un tel plaisir qu'il se mit aussitôt à faire toutes sortes de gambades et d'excentricités dans l'eau. Il mangea sur le dos, fit des plongeurs répétés et se recroquevillant en boule, se roula dans l'eau d'un bord à l'autre.

Le singe n'aime pas l'eau. On attribue cela à une certaine crainte qu'éprouvent ces animaux de se baigner dans les fleuves ou rivières infestées de crocodiles qui les effrayent et les dévorent.

On rapporte le fait curieux qu'une caravane d'Européens aux Indes, s'étant lavés les mains et brossés les dents au bord de l'eau dans une chaloupe, ils furent observés par une bande de singes.

Le lendemain on vit ces mêmes singes venir se laver les pattes et se brosser les dents avec des baguettes de bois, à l'instar des Européens.

Le tigre prend rarement un bain; il se contente alors de choisir un jour très chaud et s'assoit simplement dans l'eau d'où il ne laisse émerger que la tête. C'est dans cette position que Sir Samuel Baker, après une chasse de toute une journée en découvrit un et le tua.

Un ingénieur fabricant de chocolats, en Suisse, a été pour faire connaître sa marchandise, distribuer dans les écoles des tablettes de chocolat représentant des cartes géographiques et des faits historiques.

Dans la société chinoise, riche ou pauvre, abstraction faite toutefois de la basse classe, on consacre chaque jour, plusieurs heures dans la journée, à l'éducation de l'enfant auquel l'on apprend l'étiquette et la politesse non seulement vis-à-vis de ses aînés mais également de ses supérieurs, amis ou inférieurs.

## PHOTOGRAPHIEZ-VOUS, SANS ASSISTANCE



Voici une manière d'opérer, simple et pratique, pour les amateurs de photographie, qui désirent se photographier eux-mêmes, sans avoir recours à l'assistance d'une deuxième personne.

Procurez-vous une épingle à linge, du modèle à ressort, un morceau d'amadou ou une fusée et quelques fils, et vous avez les éléments nécessaires à l'expérience.

Ouvrez votre épingle et attachez au moyen d'une corde ou de quelques fils, les bouts AA, après y avoir introduit votre matière inflammable.

Placez ensuite la poire de votre caméra, dans les mâchoires ouvertes de l'épingle.

Installez votre instrument à l'endroit nécessaire, allumez la fumée et placez-vous immédiatement pour être photographié.

Aussitôt que la fusée aura brûlé, les fils se briseront, l'épingle se fermera en pressant la poire du caméra et vous serez photographié.

## LE PLUS GRAND DESERT AU MONDE

DANS la vaste région du nord de l'Afrique, s'étendant de l'Océan Atlantique vers l'ouest jusqu'à la vallée du Nil vers l'est, git une immense étendue de terre aride, que l'on appelle le désert de Sahara.

Son étendue de l'est à l'ouest est d'environ 3000 milles et sa surface totale est de 2 000,000 de milles carrés. Cette région ne reçoit la pluie qu'à tous les 5, 10 ou 20 ans.

Pendant l'été la chaleur du jour est excessive mais les nuits sont froides. Durant l'hiver, la température, dans certaines parties, est quelquefois en-dessous du point de congélation.

— o —

Sur le tronc d'un prunier que l'on avait transformé en poteau, dans un jardin de Epitree (Essex), poussa une branche, où se forma un bourgeon, qui à son tour fleurit et produisit une jolie prune. Ce fut une vraie curiosité pour les promeneurs.



**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

**LE SPECIALISTE BEAUMIER**

A L'INSTITUT 144 RUE STE-CATHERINE EST Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL. D'OPTIQUE

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



## QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne adresse .....

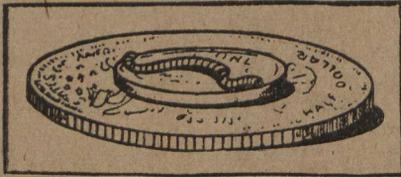
Localité .....

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal.

## LE VER ELECTRISE

**DURANT** vos loisirs, amusez-vous à l'expérience suivante: à l'aide d'une pièce d'un centin et d'une de cinquante cents.

Après avoir placé la pièce de cuivre sur celle d'argent, prenez un ver de terre humide et placez le sur la pièce de cuivre; il rampera, mais au moment où son corps viendra en contact avec la pièce d'argent, il sentira un choc électrique qui le fera reculer.



Chaque fois, qu'il tentera de s'éloigner de la pièce de cuivre, il éprouvera le même effet, et devra se contenter de la pièce de cuivre.

Le choc électrique est très faible, il est vrai, mais est vraiment senti par le ver de terre.

Si au lieu d'un cinquante cents vous avez un dollar américain en argent, l'expérience sera plus facile.

## LA FORTUNE VIENT EN SE BAINANT

UN habitant de l'Etat de Colorado, M. Mac Cormak, a fait fortune avec une extrême facilité et dans des conditions amusantes.

Cet excellent homme qui se livre en temps ordinaire à l'élevage des abeilles, s'en fût un jour chez son coiffeur pour se faire couper les cheveux. L'artiste capillaire, placé en pleine lumière, opérait, tondait et s'étonnait des reflets dorés de la chevelure déjà blonde de son client. A la fin n'y tenant plus:

“ Mais monsieur, c'est étonnant. Vous

avez des paillettes d'or sur la tête! En vérité, c'est un plaisir que vous devriez exploiter.”

M. Mac Cormak ne dit rien, il réfléchit que ses cheveux enduits de pommade avaient fort bien pu retenir ces paillettes pendant les bains quotidiens qu'il prenait dans un petit ruisseau situé derrière son champ à Leadville.

Il s'informa. Il fit même venir un ingénieur qui constata que le ruisseau charriait de l'or en quantité. Mac Cormak acheta ou loua les terrains en bordure du cours d'eau, convoqua quelques gros brasseurs d'affaires et vendit le ruisseau contre deux millions en espèces, ce qui n'est pas une mauvaise affaire pour un homme qui gagnait jusqu'ici bon an mal an 1,500 dollars et se déclarait heureux de son sort.

— o —

## DES MENOTTES NOUVELLES



Si le filou d'aujourd'hui trouve sans cesse des moyens habiles et nouveaux de tromper la Justice, la Science découvre chaque jour des méthodes nouvelles de le maîtriser, lorsqu'il tombe sous la main du policier.

La dernière découverte consiste en une paire de menottes à doubles manches.

En pressant les deux manches, les menottes se ferment instantanément.

Un criminel fait prisonnier est complètement à la merci du policier, parce qu'au simple petit mouvement qu'il fait pour s'échapper, il endure des souffrances tellement grandes, qu'il demandera grâce et n'est plus tenté de s'esquiver.

Costumes en toile pour dames nettoyés à sec et donnant satisfaction complète.

Ils ne seront pas rigides et incommodes comme une planche, ni frippés comme un chiffon, mais ils vous siéront à merveille, comme un habit neuf.

DECHAUX FRERES

EXPERTS NETTOYEURS  
FRANÇAIS

TELEPHONE BELL EST

51-52 et 301

Succursales:  
197 Ste-Catherine Est  
710 Ste-Catherine Est  
Atelier:  
661 rue Montcalm.



**Lait  
Condensé  
BORDEN'S  
MARQUE "EAGLE"**

*Lait Borden*  
**EAGLE**  
BRAND  
**CONDENSED  
MILK**  
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable  
au bébé pour qu'il digère bien,  
dorme bien, se porte à merveille  
et soit une vraie joie pour le  
foyer.

**Borden Milk Co, Limited, Montreal**